N° 422 — Tome CXIII 16 Janvier 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



GUILLAUME APOLLINAIRE, M.-Y. BITAR, R. DE BURY,
HENRY.-D. DAVRAY, CLAUDE LAFORÊT, ANNE-MARIE et CHARLES LALO,
CAMILLE MALLARMÉ, LOUIS MANDIN, AUGUSTE MARGUILLIER,
HENRI MAZEL, GEORGES PALANTE, ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

No 422. — 16 JANVIER 1916

REVUE DU MOIS

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet

Héliogabale........ 3.50

Georges Eekhoud

Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck........ 0.75

Paul Escoube

Préférences........ 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh

Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières

François Coppée et son œuvre........ 0.75

André Fontainas

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux

Dans la chambre de Napoléon mourant........ 3.50

Edouard Ganche

Frédéric Chopin........ 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran

Anthologie de l'Amour Provençal........ 3 50

André Gide

Oscar Wilde........ 1 »

Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50

Nouveaux Prétextes....... 3.50

A. Gilbert de Voisins

Sentiments........ 3.50

Comte de Gobineau

Pages choisies........ 3.50

Edmund Gosse

Père et Fils........ 3.50

Jean de Gourmont

Henri de Régnier et son œuvre........ 0.75

Muses d'Aujourd'hui...... 3.50

Remy de Gourmont

Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*........ 3.50

La Culture des Idées...... 3 50

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse........ 0.75

Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50

Epilogues. *Reflexions sur la vie* (1895-1898)...... 3.50

Epilogues. *Reflexions sur la vie* (1899-1901)...... 3.50

Epilogues. *Reflexions sur la vie* (1902-1904)...... 3.50

Epilogues, 1905-1912. Vol. complém........ 3.50

Esthétique de la langue française........ 3.50

Livre des Masques. *Portraits symbolistes*...... 3.50

Le IIe Livre des Masques.. 3.50

Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)........ 3.50

Le Problème du Style...... 3.50

Promenades littéraires (I).. 3.50

Promenades littéraires (II).. 3.50

Promenades littéraires (III). 3.50

Promenades littéraires (IV) 3.50

Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges

La Presse littéraire sous la Restauration........ 7.50

Maurice de Guérin

Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »

Frédéric Harrison

John Ruskin........ 3.50

Lafcadio Hearn

Le Japon........ 3.50

Henri Heine

Les plus belles pages de Henri Heine........ 3.50

A.-Ferdinand Herold

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie........ 6 »

Alexandre Herzen

Pages choisies........ 3.50

Albert Heumann

Le Mouvement littéraire Belge........ 3.50

Robert d'Humières

L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne........ 3.50

Francis Jammes

Feuilles dans le vent....... 3.50

Ma Fille Bernadette....... 3.50

H. Jelinek

La Littérature tchèque contemporaine........ 3.50

Virgile Josz

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*........ 3.50

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*........ 3.50

Rudyard Kipling

Lettres du Japon........ 3.50

Paul Lafond

L'Aube Romantique....... 3.50

Laclos

Lettres inédites........ 3.50

Madame Lafarge

Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue

Mélanges posthumes...... 3.50

Wanda Landowska

Musique ancienne........ 3.50

Pierre Lasserre

La Doctrine officielle de l'Université........ 3.50

Portraits et Discussions.... 3.50

Le Romantisme français... 3.50

Marius-Ary Leblond

Leconte de Lisle........ 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay

La Littérature contemporaine (1905)........ 3.50

Edmond Lepelletier

Histoire de la Commune de 1871. I........ 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II........ 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II........ 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre........ 3.50

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre........ 3.50

Loyson-Bridet

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 3.50

Jean Lucas-Dubreton

La Disgrâce de Nicolas Machiavel........ 3.50

Émile Magne

L'Esthétique des Villes.. 3.50

Madame de Chatillon...... 3.50

Madame de la Suze........ 3.50

Madame de Villedieu...... 3.50

Le Plaisant Abbé de Boisrobert........ 3.50

Scarron et son milieu..... 3.50

Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50

Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet........ 3.50

Henri Malo

Les Corsaires........ 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart........ 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II........ 3.50

René Martineau

Tristan Corbière........ 3.50

Ferdinand de Martino

Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis

La Pensée de Maurice Barrès 0.7

Masson Forestier

Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair

Jules Laforgue........ 2.50

Édouard Maynial

Casanova et son temps.... 3.50

La Jeunesse de Flaubert... 3.50

La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant........ 3.50

Henri Mazel

Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia

Les Idées de Stendhal..... 3.50

Stendhal et ses commentateurs........ 3.50

La Vie amoureuse de Stendhal........ 3.50

George Meredith

Essai sur la Comédie...... 2 »

Adrien Mithouard

Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel

Propos de Littérature...... 3 »

Jean Moréas

Esquisses et Souvenirs.... 3.50

Réflexions sur quelques Poètes........ 3.50

Variations sur la Vie et les Livres........ 3.50

Eugène Morel

Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice

Eugène Carrière........ 3.50

Jacques Morland

Enquête sur l'Influence allemande........ 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset......... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton................. 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol........... 7

Gérard de Nerval
Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval.......... 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot....... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge................ 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne......... 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature...... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis..................... 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques................. 3.50

Camille Pilon
Paris sous Louis XV...... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50
Paris sous Louis XV (IV).. 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps............ 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques............ 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens....... 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde.............. 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française....... 1 »
Figures et Caractères...... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages........ 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne. 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz......... 3.50

Arthur Rimbaud
Les Illuminations.......... 2
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud................. 3.50
Une Saison en Enfer...... 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol................. 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens........ 3.50
Sésame et les Lys........ 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis...... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant............ 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond......... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon............ 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier......... 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires............. 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol.................. 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol.......... 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol............ 7 »
Le Cénacle de la Muse Française................. 3.50
Delphine Gay............. 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe 3.50
Lamartine (1816-1830)...... 3.50
Madame d'Arbouville...... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs 2. vol................. 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain............. 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui................. 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine.......... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio Hearn........... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise............... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.50

André Spire
Quelques Juifs............

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal................ 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e *série*)............... 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Teï-San
Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure... 3.50
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique.................. 3.50
Le Théâtre Libre.......... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile............... 3.50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol................... 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite.. .... 3 »

Jules Troubat
Sainte-beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve. 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896.............. 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny.......... 3.50

Leonard de Vinci
Textes choisis............ 3.50

Jean Viollis
Charles Guérin........... 2 »

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain............. 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading... ... 3.50
Les Origines de la Critique historique............. 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre........... 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Collection de Romans

Claire Albane
L'Amour tout simple...... 3.50

Anonyme
Lettres d'amour d'une Anglaise........ 3.50

Aurel
Les Jeux de la Flamme.... 3.50

Marcel Batilliat
La Beauté.............. 3.50
Chair mystique.......... 3.50
La Joie.............. 3.50
La Vendée-aux-Genêts..... 3.50
Versailles-aux-Fantômes ... 3.50

Maurice Beaubourg
Dieu ou pas Dieu 3.50
La rue Amoureuse......... 3.50

Aloysius Bertrand
Gaspard de la Nuit........ 3.50

Alia Berzeff
Tamara................ 3.50

J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan
Au Pied de l'Echafaud..... 3.50

Léon Bloy
Le Désespéré............ 3.50
La Femme pauvre......... 3.50

Francis Carco
Jésus la Caille.......... 3.50

R.-Gaston Charles
La Danseuse nue.......... 3.50

Judith Cladel
Confessions d'une Amante. 3.50

Mrs W.-K. Clifford
Lettres d'amour d'une Femme du monde.......... 3.50

Joseph Conrad
L'Agent secret............ 3.50
Le Nègre du « Narcisse ».. 3.50

J.-A. Coulangheon
Le Béguin de Gô.......... 3.50
L'Inversion sentimentale... 3.50
Les Jeux de la Préfecture.. 3.50

Stephen Crane
La Conquête du Courage... 3.50

Gaston Danville
L'Amour Magicien.......... 3 50
Contes d'Au-delà.......... 6 »
Le Parfum de volupté..... 3.50
Les Reflets du Miroir...... 3.50

Jacques Daurelle
La Troisième Héloïse..... 3 50

Albert Delacour
L'Evangile de Jacques Clément.................. 3.50
Le Pape rouge............. 3.50
Le Roy................... 3.50

Louis Delattre
La Loi de Péché.......... 3.50

Grazia Deledda
Les Tentations............ 3.50

Eugène Demolder
L'Arche de M. Cheunus... 2 »
Le Jardinier de la Pompadour.................. 3.50
Les Patins de la Reine de Hollande.............. 3.50

La Route d'Émeraude..... 3.50

Charles Derennes
L'Amour fessé............ 3.50
Le Peuple du Pôle 3.50

Dostoïevski
Carnet d'un Inconnu..... 3.50
Le Double............... 3.50

Édouard Ducoté
Aventures............... 3.50

Édouard Dujardin
L'Initiation au Péché et à l'Amour............... 3.50
Les Lauriers sont coupés... 3.50

Louis Dumur
Le Centenaire de Jean-Jacques................... 3.50
Un Coco de génie......... 3.50
L'Ecole du Dimanche..... 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour............... 3.50
Les trois demoiselles du père Maire.............. 3.50

Georges Eekhoud
L'Autre Vue............. 3.50
Le Cycle patibulaire....... 3.50
Escal-Vigor............. 3.50
La Faneuse d'amour...... 3.50
Mes Communions......... 3.50
La Nouvelle Carthage..... 3.50

Albert Erlande
Jolie Personne............ 3.50
Le Paradis des Vierges sages.................... 3.50

Laurent Evrard
Le Danger............... 3.50
Une Leçon de Vie......... 3.50

Gabriel Faure
La Dernière Journée de Sapphô................. 3.50

André Fontainas
Les Etangs Noirs......... 3.50
L'Indécis................ 3.50
L'Ornement de la Solitude. 2 »

André Gide
L'Immoraliste............ 3.50
Les Nourritures Terrestres. 3.50
La Porte étroite... .... 3.50
Le Prométhée mal enchaîné 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes............. 3.50

A. Gilbert de Voisins
La Petite Angoisse........ 3.50

Maxime Gorki
L'Angoisse.............. 3.50
L'Annonciateur de la Tempête................... 3.50
Les Déchus.............. 3.50
Les Vagabonds........... 3.50
Varenka Olessova........ 3.50

Jean de Gourmont
La Toison d'Or.......... 3.50

Remy de Gourmont
Les Chevaux de Diomède.. 3.50
Un Cœur virginal......... 3.50
Couleurs................ 3.50
Histoires magiques........ 3.50
Une Nuit au Luxembourg.. 3.50
D'un Pays lointain........ 3.50
Le Pèlerin du Silence..... 3.50
Sixtine.................. 3.50
Le Songe d'une femme.... 3.50

Thomas Hardy
Barbara.................. 3.50

Frank Harris
Montès le Matador....... 3.50

Lafcadio Hearn
Chita.................... 3.50
Fantômes de Chine....... 3.50
Feuilles éparses de littératures étranges......... 3.50
Kotto................... 3.50
Kwaidan................. 3.50
La Lumière vient de l'Orient.................. 3.50

A.-Ferdinand Herold
L'Abbaye de Sainte-Aphrodise................. 2 »
Les Contes du Vampire.... 3.50

Maurice Hewlett
Amours charmantes et cruelles.................. 3.50
En plein air............. 3.50

Charles-Henry Hirsch
La Possession............ 3.50
La Vierge aux tulipes..... 3.50

Edmond Jaloux
L'Agonie de l'Amour...... 3.50
L'Ecole des Mariages...... 3.50
Le Jeune Homme au Masque 3.50
Les Sangsues............. 3.50

Francis Jammes
Pensée des Jardins........ 1
Pomme d'Anis............ 2 »
Le Roman du Lièvre...... 3.50

Alfred Jarry
Les Jours et les Nuits..... 3.50

Lucien Jean
Parmi les Hommes........ 3.50

Albert Juhellé
La Crise virile........... 3.50

Gustave Kahn
Le Conte de l'Or et du Silence.................... 3 50

Rudyard Kipling
Actions et Réactions....... 3.50
Les Bâtisseurs de Ponts... 3.50
Le Chat Maltais.......... 3.50
L'Histoire des Gadsby..... 3.50
L'Homme qui voulut être roi 3.50
Kim..................... 3.50
Le Livre de la Jungle...... 3.50
Le Second Livre de la Jungle................... 3.50
La plus belle Histoire du monde.................. 3.50
Le Retour d'Imray........ 3.50
Stalky et Cie............. 3.50
Sur le Mur de la Ville.... 3.50

Hubert Krains
Amours rustiques......... 3.50
Le Pain noir............. 3.50

Marie Krysinska
La Force du Désir........ 3.50

Laclos
Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)........... 3.50

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan
Le Jardin des Délices...... 3.50

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue.

L'UNITÉ FRANÇAISE [1]

—

Nous sommes tous d'accord pour admirer — avec une admiration qui va souvent jusqu'à l'étonnement — le magnifique courage avec lequel l'héroïque nation française a fait face à sa prodigieuse épreuve. Mais, en Angleterre, la nature véritable de cette force d'âme de toute une nation risque d'être incomprise, et le fait est que la presse anglaise a énoncé hâtivement de nombreux propos qui ne sont pas fondés sur une étude attentive de l'histoire récente. A tous points de vue, il est injuste et inconvenant de manifester de la surprise devant l'héroïsme des Français et de supposer que le calme de la population, sa confiance et son unité sont dus à un soudain miracle surnaturellement provoqué par l'ordre de mobilisation du 1er août 1914. Aventurer cette affirmation et parler, comme trop de journalistes anglais l'ont fait, d'une France nouvelle, créée au moment de la déclaration de guerre dans le but de

(1) Il est à peine besoin de présenter au public français l'auteur de cet article. Mr Edmund Gosse s'est acquis dans les lettres, en Angleterre, une situation prééminente. Son œuvre poétique, dont le premier recueil date de 1873, est plein de charme et de distinction. Historien de la littérature, il a porté ses regards hors des frontières britanniques et ses prédilections lui ont fait accorder à la littérature française ancienne et contemporaine une action vigilante et sympathique qui s'est exprimée en des ouvrages nombreux et de haute valeur. Il n'ignore rien de notre pays, qu'il a parcouru en tous sens pour en admirer les beautés naturelles et artistiques, et, depuis quarante ans, la France n'a pas eu, en Angleterre, d'ami plus fidèle et de défenseur plus intelligent. Mr Edmund Gosse est en rapports amicaux avec la plupart de nos contemporains les plus illustres, dont il a commenté les œuvres. Il est venu conférencier à Paris, où il fut fêté à diverses reprises, et il y a quelques années il a reçu la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Le *Mercure de France* a publié plusieurs de ses articles et la traduction, faite par MM. Henry-D. Davray et Auguste Monod, de *Père et Fils*, l'une des œuvres les plus remarquables et les plus curieuses du grand écrivain. Dans ces pages que nous publions aujourd'hui se reflète l'impression que produit chez nos alliés britanniques l'attitude présente de la France.

résister à l'invasion germanique, ce n'est pas seulement, à notre avis, exposer incorrectement un fait historique, mais c'est commettre une grave injustice envers l'évolution intelligente du sentiment français. La France qui se bat si vaillamment avec les Alliés pour empêcher le triomphe du fléau teutonique n'est autre que la France qui, depuis longtemps, s'est préparée à soutenir, contre les puissances de ténèbres, une lutte suprême pour défendre son existence.

Ceux-là qui détestaient la France et avaient toutes les raisons spirituelles et matérielles de déprécier ses qualités ne cessaient de répéter, avec une révoltante obstination, qu'elle était en pleine décadence et que sa race était rongée jusqu'au cœur par le chancre du désordre social. Les conflits politiques entre radicaux et modérés, socialistes et réactionnaires, antimilitaristes et cléricaux, étaient signalés avec empressement comme les symptômes du chaos moral dans lequel se débattait tout un peuple égaré; mais on ne comprenait pas le caractère tout superficiel de ces symptômes. La prétendue légèreté de Paris était toute à la surface, et même là, dès qu'on éliminait les éléments exotiques et qu'on retranchait l'action de la population parasite, il restait peu de chose qu'un critique pointilleux pût condamner ou simplement blâmer. Ce qui, dans la charmante gaîté des Français, risque de paraître frivole, en face des plus pénibles contingences de l'heure, est jeté comme un voile de gaze pour adoucir les arêtes vives de la vie. Ce reproche de légèreté adressé à la France est l'une des plus mesquines excuses que la stupidité puisse invoquer pour son propre manque d'amabilité. Nul n'a exprimé cette idée d'une manière plus frappante que ne l'a fait Voltaire quand il a dit : « Il me semble que la vertu, l'étude et la gaîté sont trois sœurs qu'il ne faut point séparer. » Pour notre part, loin de reprocher à la France sa frivolité, nous serions enclins à regretter le sérieux croissant de l'attitude nationale, qui, en ces dernières années, a paru de moins en moins disposée à s'épanouir en ces éclats de rire dont les nations ont toujours subi la fascination. Pourtant, si la France a moins ri, depuis quelque temps, son sourire a parfois été plus beau que jamais.

Plus motivées sont les objections soulevées, depuis quelques années, contre le manque apparent, chez le peuple français,

d'entente intérieure et d'impartialité dans le traitement des questions politiques et sociales. Dans les luttes ardentes de la pensée française, au cours des deux récentes décades, il a parfois été difficile de découvrir cette continuité de dessein qui doit être le but de toute vie publique. Les troubles constants, les démêlés furieux, les conflits entre le Travail et l'Armée, l'Eglise et la République, ont souvent, il faut l'admettre, attristé ceux d'entre nous qui aiment le mieux la France. Il est très difficile à quiconque observe de loin, même avec bienveillance, une autre nation, de ne pas se méprendre sur des événements d'un genre insolite. Mais la réflexion nous persuadera que même les agitations sociales, qui nous ont si souvent rendus perplexes dans la politique française récente, étaient basées sur de généreux instincts. Elles étaient menées dans l'intérêt de l'équité et de la justice, — intérêt souvent faussé et dénaturé; elles étaient exaspérantes dans leur forme et aboutissaient à de déplorables épisodes, mais elles n'avaient rien d'ignoble dans leur essence. A la base même de leurs irrégularités, il était toujours possible de découvrir le zèle pour les premiers principes et pour les droits universels de l'homme, non moins que pour l'émancipation de l'intelligence et les progrès de la civilisation. La crise du dreyfusisme, qui attrista et stupéfia le reste du monde et, par quelques-uns de ses traits, offrit un aspect d'irrémédiable détresse, cette lamentable affaire elle-même révéla des exemples merveilleux de haut courage civique. Il n'est pas exagéré de dire que, dans le recul du temps, c'est l'intrépidité des combattants, bien plus que leurs démêlés confus et misérables, qui reste vivante dans notre souvenir, lorsque notre esprit se reporte à ce malsain désarroi.

Nous faisons bien, donc, de protester contre cette allégation d'une nouvelle France surgie, comme un phénix hors des flammes de son bûcher, dans le but pressant de combattre l'arrogance prussienne. La France d'aujourd'hui est splendide, mais son effort n'est pas miraculeux ; il a été longtemps préparé par sa civilisation ancienne et continue. Ceux qui, avant la guerre, avaient observé attentivement la nation n'ont pas lieu de s'étonner de cette évolution du caractère national, encore qu'ils y trouvent matière à se réjouir ; elle est la bienvenue, mais nous n'attendions pas moins. Depuis quinze ans, il a été

impossible à l'observateur perspicace et sans parti-pris de ne pas remarquer que la France rassemblait ses forces morales, simplifiait son attitude politique, se préparait sans hâte en vue d'une action concertée. Les témoins étrangers n'ont pas compris ou ont exagéré les agitations superficielles de la vie sociale dans le pays. En Allemagne, avec la brutale superficialité d'une race également hostile et dénuée d'imagination, ces symptômes ont été saisis avec empressement pour les grossir et les déformer. Il importe de répondre aux calomnies de l'adversaire et à la surprise des amis par un exposé de la tradition française dans ce qu'elle a d'essentiel et de continu.

§

L'importance de cultiver une unité intellectuelle et morale dans la pensée française fut préconisée par Renan, il y a déjà trente-six ans. S'il est un reproche que nous puissions aventurer à l'adresse de nos admirables amis, ou de certains des plus ardents d'entre eux, ce serait leur récente attitude envers cet esprit éminent. Il est vrai qu'à ce propos l'Angleterre serait mal venue à adopter une attitude de reproche tant qu'une certaine partie de la presse et du public continuera à attaquer, sur un ton de violente ingratitude l'un des plus nobles des patriotes actuels, qui est aussi un grand homme d'Etat et un grand philosophe. Le fait que Renan a correspondu poliment avec David Strauss, son collègue hébraïsant, a suffi pour attirer sur lui l'accusation absurde d'avoir eu « sa demeure d'élection en Allemagne », et ce fait a servi encore à raviver le vain et malveillant commérage d'Edmond de Goncourt dans son trop fameux *Journal*. Il semble impossible d'arriver à faire comprendre à une opinion publique inconsidérée et quelque peu bouleversée par les terribles événements actuels que la connaissance n'est pas nécessairement l'approbation et que la rigoureuse condamnation des crimes politiques d'un pays n'empêche pas d'apprécier la valeur des travaux accomplis par certains hommes dans un domaine particulier. La France, à coup sûr, saura reconnaître la valeur de Renan, et l'Angleterre, dans un cas identique, cessera de s'insurger contre un de ses serviteurs les plus dévoués (1).

(1) Il s'agit ici de Lord Haldane, le réorganisateur du *War Office* et le créateur de l'Etat-Major Général anglais, dont l'opinion publique a fait un bouc émissaire, pour cette simple raison qu'il connaît à fond l'Allemagne et les Allemands. (N. D. L. R.)

Il convient donc de rappeler que, dans son beau discours de réception à l'Académie Française, du 3 avril 1879, Renan disait aux Académiciens : « Où est donc votre unité, Messieurs ? Elle est dans l'amour de la vérité. » En un langage qui a singulièrement l'accent d'aujourd'hui, il insistait sur l'erreur capitale du teutonisme. Ses paroles méritent d'être remémorées, tant elles font présager les stigmates dont les événements ont marqué la Germanie. Renan engageait en ces termes les Académiciens à soutenir et à unifier l'ancienne et belle culture de leur race :

Vous vous inquiétez peu d'entendre annoncer pompeusement l'avènement de ce qu'on appelle une autre *kultur* qui saura se passer du talent. Vous vous défiez d'une *kultur* qui ne rend l'homme ni plus aimable ni meilleur. Je crains fort que des races, bien sérieuses sans doute, puisqu'elles nous reprochent notre légèreté, n'éprouvent quelque mécompte dans l'espérance qu'elles ont de gagner la faveur du monde par de tout autres procédés que ceux qui ont réussi jusqu'ici. Une science pédantesque en sa solitude, une haute société sans éclat, une noblesse sans esprit, des gentilshommes sans politesse ne détrôneront pas, je crois, de sitôt, le souvenir de cette vieille société française si brillante, si polie, si jalouse de plaire.

Le trait ne peut être mieux aiguisé, en même temps que le grief est articulé avec cette ironie ecclésiatique qui est dans le meilleur style du grand écrivain ; la seule objection qu'on puisse y faire c'est que la flèche est trop délicate pour percer le cuir épais du Boche. Mais ici nous avons un Français de génie qui, dès 1879, s'avance, pour employer une heureuse expression de M. Paul Margueritte, comme « le champion de l'Esprit contre la Bestialité armée (1) ». Renan rappelait à la France qu'elle n'avait pas perdu l'attention du monde et qu'elle la perdrait seulement si, gaspillant son génie en discussions intérieures, elle oubliait d'entretenir la tradition de sa grandeur intellectuelle et morale. Il engageait la France de son temps, la France d'il y a trente-six ans, à ne pas se laisser intimider par la truculence de sa rivale de l'Est, à ne pas chercher à la dépasser dans sa culture mécanique et matérielle, mais à s'en tenir à tout ce qu'il y a de raffiné, de sympathique et de stimulant dans la tradition ininterrompue de l'antique génie de la France.

(1) Paul Margueritte : *Contre les Barbares* (1914-1915), Paris, Flammarion.

§

Ceux qui ont suivi d'un peu près le mouvement des choses en France n'ont pas manqué d'observer la tendance croissante qui s'est manifestée chez les jeunes hommes vers l'action énergique. Le développement dans ce sens a été ferme et continu. Renonçant à des habitudes qui devenaient trop conventionnelles, les Français reculèrent, dans toutes les directions, les bornes de l'activité individuelle. La pratique des jeux de plein-air s'accrut si rapidement qu'au moment où la guerre éclata il n'était guère de petite ville ou de bourg qui n'eût ses sociétés de *foot-ball* ou de tennis. Le *cricket* est resté un mystère que n'a pas pénétré l'esprit gallique, mais les autres exercices physiques,— auxquels s'ajoutent l'équitation et l'escrime, plus souvent pratiquées qu'à présent en Angleterre, — ont étendu à un degré qu'il ne faut pas mésestimer leur influence sur l'intellect aussi bien que sur la vigueur musculaire des jeunes Français.

A se livrer aux jeux de plein air avec entrain, le sentiment de la responsabilité s'étend et il est évident que le caractère français en a profité directement, puisque, à la fin du XIXe siècle, le défaut de la jeune France était l'incapacité dont elle faisait preuve — ou peut-être le manque d'occasion — de revendiquer des initiatives de conduite. Avec une plaisante naïveté, l'un des premiers avocats du foot-ball remarquait :

> Les fautes commises se paient directement soit par une chute, soit par la perte de la partie ou de l'assaut engagé. Il en va de même dans la pratique des affaires : une erreur d'exécution entraîne pour son auteur un préjudice direct.

Il n'est pas excessif de dire que la liberté d'action réclamée par les jeunes Français depuis le début du présent siècle a eu un effet extraordinaire sur leur faculté de prendre une décision ferme et rapide.

Ce fut, à notre avis, la crise de 1911 qui permit à la France de profiter de cette renaissance d'énergie dans la race et la tradition. Le pays était parvenu à un point où tout dépendait d'un choc infligé à son système nerveux. Agadir survint qui fit se serrer les rangs de la jeunesse de France dans une soudaine et splendide unité de dessein. Celui qui écrit ces lignes s'excuse de rafraîchir sa mémoire en recourant aux notes qu'il prit à cette époque. De Paris, somnolent dans la torpeur d'août et

habité par une population d'Allemands et d'Américains, d'un Paris assoupi dans une brume d'indifférence cosmopolite et ne représentant rien, il arriva au cœur de la Bourgogne, dans une grande demeure hospitalière, sur qui s'étendait l'ombre d'une fameuse basilique. C'était là vraiment la France, sans le moindre mélange de touriste et de restaurant, de brasserie à la mode de Berlin ou de bar prétendu importé d'Amérique. Là, était assemblé un groupe de gens appartenant à des générations diverses et représentant en contraste et en harmonie les sentiments de l'intelligence française. S'il m'est permis de compléter mon indiscrétion, je nommerai, comme maîtres en ces délectables débats, mes admirables amis, M. Paul Desjardins et M. Joseph Bédier.

Il y eut quelque chose de théâtral dans la soudaineté avec laquelle survint, au milieu de nos causeries enchantées sous les rameaux d'un autre « arbre de Taine », la nouvelle de l'agression allemande au Maroc. Comme une inscription sinistre écrite à travers l'horizon du Nord-Est, le nom insolite d'Agadir apparut devant nos yeux. Pendant une courte période, on s'en souvient, la guerre sembla imminente, du moins nous le parut-elle dans l'angoissant silence du moment. Ce fut alors du plus profond intérêt pour moi de tâter le pouls, pour ainsi dire, des Français qui m'entouraient, vieillards, hommes mûrs ou dans l'épanouissement de la jeunesse, et de juger de leur état d'âme. Questionnant et aux écoutes, j'eus le privilège d'ausculter le cœur d'une partie de la France. Dans les échos des conversations notées alors, c'est le calme qui donne la tonique. L'idéalisme, qui n'est jamais loin sous l'apparence de tout Français qui pense, fut mis en lumière par le choc et il y demeura pour affronter sans inutile agitation les éventualités des semaines qui devaient suivre. Aucune fanfaronnade ; et cela fut particulièrement remarquable pour quelqu'un qui se souvenait des cris : « A Berlin ! » de 1870. Une question anxieuse, mais toujours digne : « L'Angleterre sera-t-elle avec nous ? » était adressée à l'Anglais isolé, à quoi, dans son ignorance, il pouvait seulement répondre : « Je l'espère et je le crois. »

Le souvenir a survécu très net, dans ma mémoire, d'une promenade, pendant cette semaine d'incertitude. Dans l'atmosphère dorée, à la Cuyp, par les champs moissonnés de

l'Yonne, nous revenions à l'aventure vers la vaste église, telle une nef au milieu des flots, dressée contre l'horizon comme un but. Mon compagnon, l'un des plus sages des hommes, parlait de l'avenir immédiat avec une gravité presque fataliste. Il déplorait la nonchalance et la négligence de la classe officielle, de la bureaucratie si peu éveillée aux grands mouvements de l'époque; il se lamentait sur la « polimanie » qui drainait vers les villes la vigueur des campagnes. Mais sa foi demeurait ferme et bien enracinée; il était convaincu que la crise soulèverait une vague de patriotisme sous laquelle toute l'écume sociale serait submergée, comme par un flot d'eaux purifiantes. « Si, disait-il, avec une stoïque réserve, nous devons disparaître devant le barbare, du moins nous mourrons avec dignité, combattant jusqu'au dernier, et, sûrement, sûrement, sans l'opprobre des dissensions et des accusations intestines. » A mesure que nous approchions du logis, les lueurs du couchant flamboyaient aux verrières de la grande abbaye, semblable au symbole de l'Etat inébranlable, et notre conversation s'acheva sur un espoir d'union — la France serrant les rangs pour livrer la bataille d'où dépendait son existence.

Le nuage, comme on sait, s'évapora, laissant relativement clair le ciel d'Europe; mais la leçon d'Agadir ne fut pas oubliée. On la sentit encore de maintes façons tout au long de l'année 1912, et l'on ne put manquer d'observer un changement dans le ton général de la presse. Il s'ensuivit, comme un curieux phénomène, une réaction contre les excès de l'intellectualisme qui, on s'en rend compte maintenant, avaient été la cause principale de la division de la pensée française en des camps adverses. Ce fut alors qu'un chef de l'ancienne école déclara : « La réaction est très forte, plus forte que je n'aurais cru, contre Auguste Comte, Taine et Renan. » Les oracles de la génération précédente n'avaient pas fait assez de cas de la valeur d'une énergie composite, d'une synergie, et avaient immodérément encouragé la liberté de l'entreprise individuelle. Parmi la jeunesse intelligente de France, un nouveau genre d'abnégation s'affirma qui les poussait à renoncer à leur privilège apparemment le plus précieux : le droit de poursuivre la spéculation abstraite jusqu'à ses extrêmes limites. A ce moment, M. Maurice Barrès osa s'écrier : « La rai-

son, quelle pauvre petite chose à la surface de nous-même! » Et un prophète moins attendu encore, M. Paul Bourget, trouva possible de déclarer : « L'intellectualisme, c'est la forme la plus dangereuse de l'individualisme. » En cet été de 1912, l' « Enquête sur la jeunesse » que fit la *Revue Hebdomadaire* vint révéler, avec un remarquable consentement d'opinion, que le mot d'ordre de tout ce qui était jeune et vigoureux dans l'effort de la France devait être, sans distinction de partis : le devoir.

Un an après Agadir, l'un des esprits les plus sains et les plus sages de la génération aînée, l'un de ceux qui pendant longtemps avaient été en contact étroit avec la conscience des jeunes, résuma les témoignages qu'il avait devant lui sur l'état de la France. Je cite ces éloquentes paroles de M. Emile Faguet, parce que, datant de juillet 1912, elles réfutent, mieux qu'aucun autre document, la fallacieuse affirmation qu'une nouvelle France a surgi, sans aucun avertissement, au choc reçu en août 1914 :

Il ressort que la génération qui suit — d'assez loin — celle des hommes de mon âge est énergique, sainement passionnée, curieuse, chercheuse, inventeuse et éprise d'action; qu'elle *va de l'avant* sans étourderie ni témérité, mais avec un très bel élan d'espérance et de foi; qu'elle ne dissimule ni les dangers qui nous menacent, ni les défauts nationaux, ces autres dangers, ni la grandeur de la tâche qu'elle a devant elle ou plutôt à laquelle elle a déjà mis la main ; mais qu'elle n'est qu'excitée par ces dangers et ces difficultés et que, sans le chercher avec un dilettantisme puéril, elle *accepte* de tout son cœur de vivre dangereusement.

Nous croyons que cette opinion est éminemment juste et nous y insistons en dépit de ce qui survint par la suite pour attrister et rendre perplexes les amis de la France. En contradiction directe avec le témoignage écœurant des faits et des paroles, du linge sale lavé en public par la presse, nous sommes convaincus qu'il existait une renaissance essentielle et large de l'intelligence, de l'activité et de la probité dans toutes les classes de la société française; c'est elle qui préparait la manifestation merveilleuse qui se fit face à l'ennemi. Mais c'est précisément l'unité qui manquait dans cette reprise d'énergie nationale; il faut franchement reconnaître qu'elle était dépourvue d'un lien commun bien défini, et cette absence d'un

accord national était particulièrement redoutable dans les questions religieuses et les problèmes du travail.

§

Rétrospectivement sans doute, le phénomène le plus menaçant de la vie française au cours des quatre ou cinq dernières années a été le triomphe apparent de l'anti-militarisme, devenu un principe fondamental de cette solidarité ouvrière dont on attendait tant de prospérité dans l'avenir. Une étrange tradition se répandait que la suppression des armées amènerait la disparition du plus funeste des ennemis de la race humaine, la guerre internationale. Cette théorie s'exprimait par des axiomes que quelques mois ont suffi à rendre ridicules, mais qu'on acceptait alors avec de solennelles approbations. Il est à peine concevable qu'en 1912 un chef socialiste énonçait en France, aux applaudissements de son auditoire, cette formule: « Puisque les gens qui s'égorgent sont des soldats, pour qu'on ne s'égorge plus, il faut qu'il n'y ait plus de soldats. » Le rêve d'une grève universelle était échafaudé, dans *la Guerre Sociale*, par M. Gustave Hervé, qui, avec le courage du fanatique, affrontait les sarcasmes, l'emprisonnement et même les menaces de mort, pour soutenir ses opinions. Selon l'école dont M. Hervé était le porte-parole, la seule méthode pratique d'empêcher la guerre était d'intimider les gouvernements et de les forcer, par le moyen d'une grève générale et d'une insurrection à toute menace d'hostilités, à régler paisiblement leurs querelles. Quand il devint évident à ceux qui gouvernaient la France qu'il était nécessaire, pour maintenir l'existence de la Patrie, de se préparer à résister au redoutable ennemi de l'Est, l'attitude de « la solidarité ouvrière » sur ce point devint le plus troublant des problèmes.

Si les classes ouvrières de France avaient mis leur projet à exécution, il est absolument certain que le pays eût été impuissant contre l'envahisseur. On a peut-être oublié en effet que ce n'est pas avant le 29 juillet 1914, à la réunion en masse convoquée à la salle Wagram par la C. G. T., que les chefs syndicalistes renoncèrent à leur plan général de grève révolutionnaire. Heureusement, le cerveau qui avait formulé le projet fut le premier à se convaincre de sa futilité. M. Hervé, sur qui on a dit maintes choses fort dures, est avant tout un homme sincère et raisonnable ; même dans sa violence, il

s'arrête pour examiner sa position logique, et il a le réel courage intellectuel de reconnaître ses propres fautes. Le mouvement anti-militariste, de si grand péril pour la France, commença vers 1906 et M. Gustave Hervé s'était mis à sa tête. « Plutôt l'insurrection que la guerre ! » fut la formule votée presque à l'unanimité à une réunion tenue à Nancy, et les Allemands, voisins, se frottaient les mains avec une joie dissimulée. Des arrangements ingénieux furent proposés et adoptés en vue d'une action rapide pour paralyser la mobilisation de l'armée pour le cas où la France adresserait un ultimatum à une puissance étrangère.

Il est vraisemblable qu'un très petit nombre seulement de Français se seraient prêtés sérieusement à une manœuvre d'aussi abominable trahison. Mais la discussion académique d'un pareil plan révélait à elle seule le danger de cet état d'esprit. C'en était assez pour troubler les consciences et affaiblir l'énergie de dizaines de milliers d'ouvriers. Heureusement, la virulente candeur de M. Gustave Hervé fournit elle-même l'antidote au poison qu il avait distribué. L'efficacité du projet de grève générale dépendait de son exécution loyale par les socialistes des autres nations. Le prolétariat français devait tendre la main aux travailleurs allemands par-dessus les canons de deux gouvernements paralysés. Mais, avec une subtilité que son tempérament violent ne faisait guère espérer, M. Hervé épiait l'attitude et pesait les paroles des « camarades » allemands aux congrès internationaux. En 1912, il acquit la conviction intime de leur absolue hypocrisie et, en dépit de toutes leurs assurances, il conclut qu'au dernier moment ils trahiraient la cause du socialisme dans l'intérêt de la politique impériale de leur maître. Il comprit que, par une étrange duplicité, leur rêve était d'imposer les théories socialistes allemandes aux nations vaincues du reste de l'Europe. Nous avons de quoi réfléchir, avec tout ce que nous possédons de philosophie, sur les révélations qui nous parviennent de tous côtés du degré auquel la conscience individuelle de chaque sujet allemand s'est imprégnée de perfidie.

§

Le 31 juillet, un incident tragique se produisit. Jaurès fut assassiné par un fanatique au moment même où il revenait d'une entrevue au cours de laquelle il avait cherché à obtenir

du ministre des Affaires étrangères qu'il demandât à la Russie de faire un dernier effort de conciliation afin d'éviter les horreurs d'une guerre. Il valait mieux, arguait-il, rompre l'alliance avec la Russie qu'engager la France dans un pareil conflit. La position de Jaurès à la tête des socialistes du pays donnait une signification particulière à ce crime stupide, et un instant la question se posa de savoir si ses partisans ne voudraient pas venger sa mort par quelque acte violemment antipatriotique. Mais la France était trop sensée, trop perspicace pour une telle folie. Il fut bientôt certain que la mort de Jaurès ne changerait en aucun sens l'accord politique des partis. *La Guerre Sociale* exprima, le lendemain, l'opinion générale en disant : « Jaurès n'a pas réussi à maintenir la paix ; c'est à nous qu'il incombe de sauver le pays de l'invasion. » Cette nuit-là même, la mobilisation fut commencée dans toute la France, et il n'y eut pas un socialiste ni un syndicaliste pour la troubler. En dépit de son âge, l'archi-antimilitariste Gustave Hervé mit sans réserve ses services à la disposition de la patrie, dans une éloquente lettre ouverte au ministre de la Guerre (1).

A ce moment palpitant, la paix des partis fut scellée et l'ampleur du sentiment national fut prouvée par l'attitude d'un groupe situé à l'extrémité opposée de la ligne politique, groupe qui avait combattu avec une incessante énergie les incursions du socialisme. Le 1er août, M. Maurice Barrès, président de la Ligue des Patriotes, écrivit à Mlle Jaurès une lettre dans laquelle il lui disait que le meurtre de la veille avait cimenté l'union des cœurs français. L'histoire recueillera ces mots dont l'écho a retenti au loin : « L'Union est déjà faite de tous les Français ! » Ce fut l'union sacrée qui n'a cessé de régner depuis lors, et a créé en France ce magnifique fonds de force d'âme et de ferme espérance qui fait l'admiration et l'envie du monde. Le principe de l'unité fut acquis (2), et il est par conséquent de moindre importance de noter que l'enthousiasme primitif fut un peu trop brillant pour n'avoir point été légèrement terni par le temps. Dès octobre 1914, une tension se faisait sentir à propos de la question cléricale. La Ligue des Patrio-

(1) Gustave Hervé, *la Patrie en Danger*, Paris, Bibliothèque des Ouvrages documentaires.

(2) Maurice Barrès : *L'Ame française et la Guerre. L'Union Sacrée*, Paris, Emile-Paul.

tes et les Nationalistes s'agitaient sous le joug qui les liait à leurs profanes voisins. Déjà, M. Maurice Barrès ne pouvait plus résister à la tentation d'annoncer que si la France devait être victorieuse ce devait être sous la bannière de saint Vincent de Paul, de saint Louis et de Pascal. Déjà M. Hervé rappelait les mérites de Voltaire, de Diderot, de Kléber, de Desaix, et marmonnait son horreur d'un « envahissement catholique ». C'est toujours l'antique et déplorable histoire, mais ces différences étaient toutes à la surface et il était trop tard pour redouter qu'elles pussent troubler les profondeurs de la sainte union des Français. L'éphémère affectation d'anti-militarisme s'est évanouie comme une bouffée de vapeur dans le rayonnement du péril national.

Rien de tout cela n'était une révélation nouvelle, mais bien le résultat inévitable du long entraînement que l'esprit français avait subi, et en particulier du réveil de la conscience nationale qui suivit la crise de 1911.

§

Si ce n'était la crainte de paraître trop fantaisiste, je me risquerais à indiquer, parmi les inspirations responsables à un certain degré de ce résultat, l'admiration croissante témoignée à la mémoire d'Eugénie de Guérin, cette noble femme qui, pendant un demi-siècle après sa mort, en 1840, demeura à peine connue en France, mais dont le souvenir, depuis le début du xxe siècle, a été de plus en plus cultivé. Quand un caractère comme le sien possède cette mystérieuse qualité d'arrêter l'attention de la postérité, l'influence qu'il exerce est capable d'être infiniment plus étendue qu'on n'est disposé à l'imaginer. Eugénie de Guérin, dont la vie recluse et monotone est la plus humble et la plus faite d'abnégation qu'il soit possible de concevoir, est néanmoins devenue, par la seule force du caractère et l'adaptation aux circonstances, une sorte de Jeanne d'Arc intellectuelle et morale pour la jeune génération de France. Son courage, sa foi, son respect, l'intensité de son amour pour la patrie, son dévouement à l'existence domestique, son sentiment de la dignité des devoirs d'une vie rurale la désignent comme l'une des saintes gardiennes de la France d'aujourd'hui. Nul n'a, avec une plus tendre générosité, insisté sur la sublimité de ceux que le monde méprise ni sur la pure confraternité des âmes.

§

Il peut paraître tout aussi fantaisiste de passer de l'image effacée d'Eugénie de Guérin à la personnalité solide et violente de Charles Péguy; mais quiconque examine les signes des temps ne saurait être choqué de la transition. Toute grande crise nationale produit, ou devrait produire un symbole, une légende en qui s'exprime le sentiment de l'heure. Un homme qui est demeuré au niveau de ses pairs, provoquant l'affection de ceux-ci, la haine de ceux-là et la complète indifférence de la majorité, devient soudain, sans raison apparente, le centre d'une attention presque superstitieuse. Il est ce que les joueurs appellent « un porte-veine »; son existence semble inséparable de l'universelle prospérité et sa mort même devient le signe de son importance redoublée. La France a trouvé un de ces porte-bonheur en la personne de Péguy, tué à la bataille de l'Ourcq, le 5 septembre 1914. La mort de Péguy a affecté l'esprit de la France dans une mesure infiniment plus grande que la perte d'aucun autre représentant de l'intelligence et de l'art. Une légende s'est formée autour de son nom, une légende qui l'illumine à la façon dont le *skin-lika*, dans le fameux récit de Bulwer, accompagne la forme humaine et la transfigure par une luminosité surnaturelle. Il est nécessaire de discerner pourquoi Péguy est devenu partie intégrante de l'unité française.

Paysan de race, ses ancêtres étaient des vignerons de la Beauce, qui tombèrent dans une extrême pauvreté; sa grand'-mère ne savait ni lire ni écrire et gagnait quelques sous à mener aux champs les vaches d'un fermier; sa mère raccommodait des chaises qu'elle louait aux fidèles de la cathédrale d'Orléans. « Personne mieux que lui n'a pratiqué la pauvreté », dit son biographe (1), mais il ne se contenta pas d'en subir les désavantages. De bonne heure, il témoigna de remarquables aptitudes et son passage à l'Ecole Normale fut si brillant qu'il semblait destiné à s'illustrer dans quelque chaire d'université. Mais, alors qu'il avait sept ans et accompagnait sa mère à la cathédrale, l'enfant rêvait déjà de Jeanne d'Arc et il ne cessa jamais de nourrir dans son cœur la romanesque ambition de combattre pour la France, non pas avec une baïonnette, car

(1) André Suarès : *Péguy*, Paris, Emile-Paul.

il se disait socialiste antimilitariste, mais avec son cerveau et sa volonté. Il se mit à écrire, non pas, je crois, parce qu'il ressentait une forte vocation, mais parce que c'était la façon la plus simple par laquelle un jeune homme dépourvu d'avantages matériels pouvait imposer son caractère et sa conscience à l'opinion contemporaine. Publiciste obscur et poète qui rendait rarement justice à ses émotions, Péguy est devenu l'un des héros de la tradition française et le centre d'une légende, dont il est bon de rechercher les causes.

En 1896, à vingt-cinq ans, il publia son premier livre : *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Il avait coutume de dire que même s'il vivait jusqu'à cent ans il continuerait à écrire sur Jeanne d'Arc. Dans ce premier volume, qui n'attira alors qu'une attention très limitée et qu'on découvre maintenant avec un enthousiasme quelque peu irréfléchi, Péguy fait preuve d'un sentiment personnel largement caractéristique de la France d'aujourd'hui, mais difficilement compris par un esprit anglais. Il était ce que nous appellerions un parfait sceptique, c'est-à-dire qu'il ne croyait à aucune des traditions et des dogmes de la religion révélée. Par la suite, il devint davantage un croyant, tout en restant un hérétique. Il prétendait que l'hérésie était le sang vivifiant de la religion et que la foi mourait dans les bras de l'orthodoxie. Mystique séculier, il était, sur un point, d'accord avec le reste du monde religieux, un point exclusivement d'essence gallicane. Sans ombre de doute, il croyait à la divine mission de la France, fille aînée de Dieu et mère sublime des nations, et à l'indissoluble unité des Français. Son dessein était d'accomplir au xxe siècle l'œuvre sacré de Jeanne d'Arc.

En février 1900, Péguy commença à publier très modestement un périodique appelé *les Cahiers de la Quinzaine*. Il y imprima non seulement ses propres élucubrations, mais celles aussi des écrivains qu'il jugeait en sympathie plus ou moins étroite avec lui. L'un de ces collaborateurs, M. Romain Rolland, qui fit connaître, dans *les Cahiers*, le début de son *Jean Christophe*, était destiné à une célébrité rapide. Par un curieux mouvement du kaléidoscope, tandis que l'un des deux amis devient le symbole du patriotisme, l'autre, tourmenté par les singularités de l'individualisme, a perdu la confiance de tous les Français et il est réduit à vivre en exil. Le contraste est remar-

quable. Alors que M. Romain Rolland, égaré par les artifices d'une imagination trop subtile, a perdu le contact de la réalité, Péguy doit sa renommée transcendante au fait que, plus résolument peut-être qu'aucun autre, il voulut aller droit à la vérité politique générale, sans la moindre concession d'amour-propre, et parce qu'il comprit que, dans les contingences les plus formidables, « une seule chose est nécessaire », selon le mot de l'Evangile.

M. André Suarès, qui paraît plus ardent que judicieux, affirme que Péguy est « le Carlyle de la France », un Carlyle infiniment meilleur que l'autre, plus vrai, plus libre et plus humain. Ces parallèles sont quelquefois malheureux, et l'on se demande avec lequel des écrits du Carlyle anglais, ou écossais, M. Suarès est familier. Dans son propre pays, Carlyle souffre à l'heure présente d'une impopularité générale, qu'on peut dire méritée, et due en une large mesure à l'incapacité dont il fit preuve de discerner les directions véritables de la *kultur* germanique. Avec des lamentations et des invectives à l'adresse de notre aveuglement, il recommande une tendance dont l'abominable brutalité nous a enfin été révélée. Les écrits de Carlyle nous rebutent maintenant, parce que nous constatons qu'ils vont à l'encontre de notre expérience et outragent notre conscience nationale. Dans le cas de Péguy, les événements de la guerre ont démontré qu'il était en complète harmonie avec le sentiment de la France, et c'est pour cela qu'il est unanimement accepté. De plus, que nous le désapprouvions ou non, Carlyle fut un écrivain magnifique dans le sens où Péguy, qui manque de concision et s'égare en d'éternelles répétitions, prouve sa faiblesse. Tous deux sont austères, tous deux ont revêtu la tunique en poil de chameau et se nourrissent du miel du désert, et chacun possède l'insouciance du satiriste ; mais là se borne le parallèle. A la rudesse de Péguy se mêle une tendresse inconnue à Carlyle.

L'attitude de Péguy, satiriste, esprit de colère et de réprobation, reconnu cependant en ce temps de crise suprême commé le symbole même de la sainte unité française, projette une clarté révélatrice sur toute la situation. Le spectacle magnifique auquel nous assistons, pour la guérison des nations, n'est pas dû à une France nouvelle miraculeusement créée, mais à la France de toujours, amalgamée, fusionnée par les

flammes de l'affliction ; cette opinion que nous soutenons n'est affectée en rien par le fait que de temps à autre des brises malsaines soufflent au Parlement, que les journaux jappent les uns après les autres, ou que les inévitables racontars du pessimisme médisant circulent dans les salons parisiens. Ce sont là des accidents à la surface des mœurs, et ils indiquent seulement que pendant la longue attente le temps émousse le souvenir. Mais un mouvement de troupes, un revers d'une nation alliée, les machinations d'un ennemi traître et rusé interviennent, les tempêtes dans un verre d'eau sont oubliées sur-le-champ et tout revient à l'union sacrée. Il est fort difficile à l'étranger, peu accoutumé au persiflage aisé et au charme provocant de la conversation française, de ne pas s'abuser et prendre au sérieux ce qui n'est guère plus que le traditionnel penchant français à la contradiction.

§

Il est plus difficile encore de décider si l'harmonie qui règne maintenant dans les diverses couches de la Société française et constitue un rempart national plus solide que trois murailles d'airain sera durable ou non. En d'autres termes, quand enfin viendra la victoire et que les forces criminelles de l'Allemagne seront désarmées, les diverses catégories sociales continueront-elles à vivre dans l'union, ou verrons-nous recommencer les hostilités entre les partis ? Aucun prophète n'en saurait décider. La postérité, pour régler ces questions, emploie des moyens déconcertants qui contredisent les formules les plus arrêtées des philosophes. Toutefois, nous pouvons espérer, en toute confiance, que la Fortune qui a conduit la France à travers tant de siècles périlleux ne l'abandonnera pas au xxe. Sans doute, quand le danger aura disparu, l'instinct se relâchera, qui empêche chacun d'exprimer une opinion capable d'offenser le voisin. Quelqu'un a dit que, pour remplacer le jeu d'échecs, comme passe-temps, les Français ont besoin de discuter entre eux. Mais il nous sera permis de douter qu'après cette prodigieuse leçon la nation répétera l'aventure boulangiste, ou les démêlés acharnés de l'affaire Dreyfus.

Sans prétendre prophétiser, on peut entrevoir certaines hypothèses. L'antimilitarisme violent s'est révélé comme une folie passagère et on ne reviendra pas de sitôt à cette absur-

dité. Pour que la confiance mutuelle renaisse entre les nations, des aspirations d'un nouvel ordre vers la paix universelle devront exister, mais ce n'est sans doute pas notre époque qui les connaîtra. Pendant au moins deux générations encore, la France sentira ramper, sur sa frontière de l'Est, la honte monstrueuse et traîtresse, et l'anti-militarisme sera la dernière fantaisie dont on pourra rêver. L'illusoire amour de l'humanité d'abord et de la patrie ensuite a toujours été le feu-follet qui entraîna sur les marais où l'on s'enlise la danse de certains esprits trop spéculatifs. Ce leurre aura disparu à l'avenir avec l'irritation qu'il provoquait. Un calme patriotisme militaire, universellement accepté, sera une cause durable d'unité pratique. Les événements de la guerre actuelle auront répandu, dans la société française tout entière, ces qualités d'abnégation, de discipline et d'honneur que M. de Mun préconisa jusqu'à l'heure soudaine de son départ.

Ce nom rappelle un fort touchant épisode de l'unité de la France. Il semble que la mort des deux grands représentants adverses de la pensée fût nécessaire pour sceller le pacte des partis. Au moment même où la guerre éclata, nous avons vu commettre le meurtre de Jaurès, chef des socialistes. Le 5 octobre, épuisé par sa laborieuse anxiété, le comte de Mun, chef du parti catholique, était trouvé mort dans son lit. Une phrase écrite le lendemain par le plus violent de ses adversaires répand un flot de lumière sur les dispositions de la France. M. Gustave Hervé, célébrant M. de Mun, dans *la Guerre sociale*, déclarait : « Qu'importe qu'il aimât la France autrement que nous, et pour des raisons opposées, puisqu'il l'aimait autant que nous ! » En cette heure de réconciliation nationale, M. de Mun fut regretté aussi respectueusement et même aussi tendrement par les socialistes extrêmes que par les catholiques royalistes qu'il avait toujours représentés au cours de sa longue et active carrière (1).

La base intellectuelle sur laquelle s'édifie la splendide unité de la France n'a aujourd'hui nulle part dans le monde de parallèle exact. Sans diminuer les mérites signalés de notre propre système national ou de ceux des autres nations alliées, aucun spectateur impartial ne peut mettre en doute que nous voyons en France les résultats plus parfaits d'une

(1) Fernand Laudet : *Paris pendant la Guerre*, Paris, Perrin et Cie.

civilisation plus logique et plus compliquée que n'en offrent les autres pays. Les Français possèdent à un plus haut degré que leurs voisins l'habitude des idées abstraites envisagées sur de vastes lignes. Quand on converse avec de très jeunes Français rien n'est plus frappant que l'émancipation de leur intelligence et leur habitude de traiter des principes généraux de préférence aux cas particuliers. Cette faculté compte pour beaucoup dans la précieuse unanimité de l'opinion française, unanimité de la plus haute importance pour le monde en général puisque dans notre résistance commune et sacrée contre la brutalité et l'arrogance germaniques, c'est le noble apostolat de la France qui mène l'intelligence des Alliés. A ce propos, il convient de méditer les paroles prononcés par M. Eugène Lamy à la séance publique annuelle de l'Académie Française, le 25 novembre 1915 :

Une inspiration plus haute leur révéla que les plus décisives paroles devenaient vaines si la France était battue, que pour un peuple la source du génie national est l'indépendance, que les espèces les plus nobles n'enfantent pas en captivité, que la race française, surtout pour être féconde, a besoin de sa spontanéité souveraine. Or une race étrangère prétendait envahir non seulement notre sol mais notre intelligence, soumettre aux déformations de son dressage notre autonomie, écraser notre génie sous le marteau-pilon de sa culture. Ils comprirent que si cette violence l'emportait, ils n'auraient plus de continuateurs.

Continuité ! voilà le secret de l'unité française. Le trésor spirituel passé de main en main par une longue lignée d'ancêtres doit être gardé et transmis malgré tous les risques et au prix de tous les sacrifices. Peu d'expressions ont été plus souvent répétées en France, cette année, que le mot attribué à un soldat des tranchées, qui, au moment où l'assaut fut commandé, s'écria : « Debout ! les morts ! » Ce sont les morts, les morts de dix siècles de vicissitudes et de gloire, qui se sont levés maintenant afin de combattre, avec leurs frères vivants, pour défendre leur héritage d'humanité, de liberté et de lumière contre le sombre génie de la tyrannie et de l'esclavage prussiens. On invoque souvent aussi le souvenir de Valmy et c'en est un glorieux, mais le sentiment national est beaucoup plus unanime en 1915 qu'il ne l'était en 1792, et le général Joffre a devant lui une tâche plus majestueuse que celle qui

fut le lot de Dumouriez. Quand M. Hervé dîne avec l'abbé Colin, chef du parti catholique de Lorraine, quand les ultra-socialistes se réconcilient avec M. Briand, quand les prêtres demandent partout des fusils, quand les évêques mettent l'organisation hiérarchique de l'Eglise au service de l'Etat pour recueillir l'or et les souscriptions à l'Emprunt de la Victoire, quand l'influence de M. Bergson et celle de M. Barrès imprègnent une société intellectuelle sans rencontrer le moindre obstacle, quand les sans-patrie, comme on les appelait naguère, témoignent un enthousiasme que ne surpasse pas celui des nationalistes, nous pouvons dire alors que les Allemands, qui se sont fourvoyés en tant d'occasions, ont au moins obtenu un succès complet, lorsqu'ils ont provoqué la fusion des énergies militantes de la France en une masse impénétrable.

§

Ne nous ingénions donc pas à chercher de mystérieux phénomènes pour expliquer le splendide effort des Français, et ne prétendons pas davantage que les circonstances ont évoqué hors du chaos une France nouvelle. Il n'y a pas eu de miracle, même à la bataille de la Marne, ni aucune intervention de puissances surnaturelles inconnues dans le pays qui a donné le jour à tant de héros de l'intelligence et de l'action. De même, il est inutile, encore que gracieux et commode, d'invoquer, à l'exemple de Péguy, les figures comménoratives de Jeanne d'Arc et de sainte Geneviève. Si nous les traitons comme des symboles, comme des visages rayonnants d'héroïnes depuis longtemps défuntes penchés vers nous du haut du ciel, c'est bien; mais ne nous mêlons pas de voir une interruption imaginaire dans la continuité spirituelle du passé. Surtout repoussons loin de nous la présomption impie d'un châtiment infligé à la France pour ses péchés et sa frivolité. Ce que nous voyons vraiment et qu'à aucun prix nous ne devons laisser obscurcir, c'est la renaissance des anciennes vertus caractéristiques que la France manifesta à l'appel de sa nature la plus élevée, des vertus qu'éveille le choc d'une attaque déloyale, et qui brillent d'un éclat sans égal en raison même de la force et de l'énormité de cette attaque. L'unité de la nation résulte d'une réserve de vitalité accumulée pour l'heure où la nécessité de se défendre s'impose le plus douloureusement. A la vue du monde

entier, la France, par le resplendissement de son unité, s'est révélée toujours capable de la plus austère énergie, du plus héroïque dévouement. Mais la résurrection de son intelligence, de son activité et de sa probité doit être pour nous, qui sommes debout à ses côtés, un sujet d'admiration, et non d'étonnement.

EDMUND GOSSE.

LA VRAIE SYRIE FRANÇAISE

I

Dans l'Empire turc démembré, la Syrie doit être le lot de la France — cela fut écrit dès que l'éventualité du partage des territoires ottomans fut devenue probable. Des hommes politiques français, des historiens, des publicistes, ont affirmé les droits de la France sur cette contrée, petite par son étendue, mais combien grande par le rôle qu'elle a joué sur le théâtre de l'humanité ! Qu'on relise l'article du sénateur Etienne Flandin, *Nos droits en Syrie et en Palestine*, dans la *Revue Hebdomadaire* (5 juin 1915); celui du professeur Edouard Driault dans la *Revue des Etudes Napoléoniennes* (mai-juin 1915). Qu'on relise surtout *Constantinople, Syrie et Palestine : lettre ouverte à nos hommes d'Etat*, par Mgr Charmetant. Mgr Charmetant, qui est Directeur général de l'œuvre des Ecoles d'Orient et qui a collaboré avec Gambetta et le baron de Courcel à l'élaboration du statut à donner au Protectorat français en Tunisie, est allé même jusqu'à rédiger des « Notes et Renseignements » concernant le futur Protectorat français en Syrie et en Palestine (1).

Des publicistes syriens, dont le plus convaincu est certes le comte Cressaty, de Damas, ont à leur tour soutenu la thèse française relative à la Syrie. L'article de ce dernier : *La France et la Question Syrienne*, dans la *Revue Politique et Parlemenaire* (10 juin 1915), est un appel pressant :

> Le moyen le plus expéditif pour la France de faire son avenir en Orient, écrit-il, c'est de prendre, sans tarder, possession de la Syrie, car, en matière diplomatique, comme en matière civile, il est des cas où *possession vaut titre*...

(1) Voir aussi : Un Français du Levant : *La Question de la Syrie* (*Correspondant*, 25 avril 1915; Charles Vincent : *La Syrie* (*Revue Hebdomadaire*, 15 mai 1915; A. Dubosq : *Alexandrette, Port syrien* (*Revue Bleue*, 3 juillet 1915).

Déjà le 21 mai 1913, dans une conférence qu'il faisait à Paris sous la présidence de M. Paul Doumer, le comte Cressaty s'écriait :

Messieurs, la Question d'Orient est loin d'avoir reçu sa solution définitive ; demain peut-être se déchaînera le plus grand cataclysme qui ait jamais bouleversé la terre. Vous connaissez l'importance de vos intérêts en Syrie et, partant, votre obligation impérieuse de les protéger. A vous donc il appartient... de seconder nos efforts, de resserrer les liens qui unissent la Syrie à la France.

Ces liens sont nombreux. D'abord la fraternité d'armes des Croisés français et des Syriens, fraternité qui dura près de deux siècles. Grâce aux services rendus par les Chrétiens de Syrie aux Croisés dès l'apparition de ceux-ci aux confins du Liban, en l'année 1099, une situation privilégiée fut réservée à ceux-là dans les Etats Latins, notamment dans le royaume franc de Jérusalem, dans la principauté d'Antioche et dans le Comté de Tripoli, fondé par Raymond, comte de Toulouse. N'a-t-on même pas affirmé « non sans certaines chances d'exactitude » que le sang des Croisés français s'est souvent trouvé mêlé au sang syrien, « témoin cette curieuse poignée d'hommes blonds aux yeux bleus » peuplant certains villages de la montagne syrienne, le Liban ? (1)...

On a rappelé aussi les titres de la France qui résultent des traités de Paris, de Londres, de San-Stefano, de Berlin, et des Circulaires de Léon XIII en 1888 et en 1898. On n'a pas oublié ceux qui découlent de l'intervention diplomatique de la France en faveur des chrétiens de Syrie lors des massacres de 1845, et de son intervention militaire en 1860. On a même fait remarquer que ces titres d'ordre religieux, moral et politique, se trouvent corroborés par des titres d'ordre économique et industriel. La France détient la plus grande partie des lignes syriennes de chemin de fer. Le port, le gaz et les eaux de Beyrouth sont des entreprises françaises. Françaises aussi sont les grandes filatures de soie du Liban, les usines de produits chimiques, les distilleries, etc.

Mais le plus beau titre de la France est sans contredit d'ordre intellectuel. M. Maurice Pernot, à qui le « Comité de défense des intérêts français en Orient » avait donné mission,

(1) Voir dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1915 l'article de M. Ristelhueber sur *les Maronites*.

en 1912, d'aller étudier sur place les œuvres françaises à Constantinople, en Egypte et en Turquie d'Asie, écrit dans son *Rapport* :

Toutes les échelles du Levant sont peuplées de nos écoles... On pénètre dans l'intérieur du pays : dans toutes les villes, dans les villages importants, le long de toutes les voies ferrées en exploitation ou en construction, que ce soient les chemins de fer de Syrie ou la ligne du « Bagdad », on voit des instituteurs français enseigner aux enfants notre nom, notre langue et notre histoire... On s'écarte des routes battues, on s'aventure dans les montagnes... on découvre encore une maison française... Partout la France est connue, partout elle est bénie; auprès des habitants de ces pays, à quelque race, à quelque religion qu'ils appartiennent, il n'est pas pour le voyageur de meilleure garantie et de recommandation plus efficace que d'être Français (1).

Et n'allez pas croire que M. Maurice Pernot a vu ces choses-là, en Orient, parce qu'il y était allé *avec mission* de les voir... M. Maurice Barrès, après un récent voyage en Syrie, où il était allé, délégué par son bon plaisir, déclarait au *Figaro* (8 et 9 juillet 1914) :

En Orient — il ne faut pas nous le dissimuler — ce n'est pas nous qui faisons la « récolte économique ». Mais nous avons cette grande satisfaction morale : *Notre langue est parlée partout là-bas...*

C'est d'autant plus vrai que la cause en est apparente : sur les 65.000 élèves qui fréquentent les écoles européennes et américaines de Syrie et de Palestine, les écoles françaises possèdent, à elles seules, plus de 40.000 élèves, auxquels il convient d'ajouter les 10.000 élèves des écoles syriennes où le français est à la base de l'enseignement.

Mais on risquerait de beaucoup diminuer la vérité en pensant que l'influence intellectuelle exercée par la France sur la Syrie consiste seulement en ce fait que la langue française « est parlée partout là-bas ». Cette influence est bien plus profonde. L'âme syrienne, dans ce qu'elle a de plus intime, en est imprégnée. Et s'il est exagéré de dire avec l'italienne *Stampa* du 5 avril 1914 que « tous les Syriens cultivés, musulmans et chrétiens, parlent et *pensent* en français, » on ne peut cependant pas nier que la pensée arabe est pénétrée de

(1) Cf. Maurice Pernot, *Rapport sur un voyage d'étude à Constantinople, en Egypte et en Turquie d'Asie*, pp. VIII-IX (Paris, Firmin-Didot).

la pensée française ; qu'il y a entre elles union, et nous pourrions même ajouter *collaboration*.

II

Les Syriens, on le sait, sont les héritiers de cette merveilleuse civilisation arabe qui, à travers les âges, a donné tant de preuves éclatantes de sa fécondité. La renaissance littéraire syrienne est un fait. Elle date de la fin du XVIII[e] siècle et n'a pas cessé, jusqu'à nos jours, de croître et de se développer. Elle a réveillé l'Egypte de sa torpeur. Les Syriens furent des collaborateurs précieux pour Bonaparte, lors de son expédition, et même pour Méhémet-Ali. De nos jours encore ils sont à la tête du mouvement intellectuel égyptien dont ils ont été en grande partie les créateurs. N'avons-nous pas assisté, il y peu d'années, à des fêtes brillantes données par les sommités littéraires d'Egypte en l'honneur du poète syrien Khalîl Moutrâne ? Et le grand poète égyptien Hâfiz Ibrâhîme, dans une ode célèbre, a rappelé tout ce que l'Egypte doit à la Syrie, « la Syrie, *sœur* de l'Egypte !... » Or cette renaissance littéraire syrienne, bien qu'exclusivement arabe à ses débuts, n'a pas tardé, vers le milieu du XIX[e] siècle, à subir certaines influences étrangères. Il s'est même produit, chez nous, à peu près ce qui s'était produit en France lorsque, entre 1820 et 1825, Guizot, Barante, Pichot, Fauriel et Lœve-Veimars eurent traduit Shakespeare, Schiller, Biron, Manzoni et Obéron ; avec cette différence néanmoins que les écoles étrangères, répandues à profusion en Syrie par la munificence européenne, nous mirent à même de lire dans les textes originaux les auteurs étrangers, *surtout français*. A partir de ce moment, notre littérature évolua. Et bien qu'on ne puisse pas affirmer que ce fut chez nous le commencement de l'ère romantique — car si on admet comme définition du romantisme « une littérature où domine le lyrisme », les plus purs classiques arabes furent des romantiques — il faut cependant convenir que ce « facteur nouveau » entraîna des conséquences très grandes ; nos divers genres de productions littéraires en furent plus ou moins touchés.

Et d'abord, pour employer l'expression de Victor Hugo, nous avons commencé par jeter à bas « l'ancienrégime » de la langue. Afin de comprendre l'importance de cette révolution,

il convient de rappeler que l'arabe était empâté dans les modèles classiques. Une vaine et futile rhétorique, la prose rimée, les allitérations imitées des *séances littéraires* de Hamadânî (968-1008) et de Harîrî (1054-1122) sévissaient. Les littérateurs arabes du xixe siècle, grâce à leur éducation européenne, comprirent combien était vain ce luxe de mots inutiles. Beaucoup de nos meilleurs lettrés contemporains — publicistes, avocats, poètes, historiens, romanciers — doivent les plus précieuses de leurs qualités, la netteté, la précision, la clarté, la mesure, à ces bonnes et vieilles humanités classiques qui, à l'Université française de Beyrouth, ou au Collège d'Antoura, ont formé leur goût. Ils ont recréé la langue, instrument littéraire, et le vers, instrument poétique. Ils ont élargi le vocabulaire en y introduisant un grand nombre d'éléments populaires et techniques. Ils ont restauré la versification en transformant le vers atone classique et en en faisant une volupté de l'oreille. Le cadre de cet article est forcément trop étroit pour contenir les noms et rappeler l'œuvre de tous les consciencieux ouvriers de notre renaissance littéraire. Citons du moins parmi ceux qui sont morts : Ahmad Fâris Ach Chidyâq (1804-1887), assurément un des plus grands linguistes arabes du xixe siècle, esprit caustique s'il en fut, qui, durant dix années, voyagea en Europe et bourra d'observations critiques son ouvrage *As Sâq Ala's Sâq — la Jambe sur la jambe* — qu'il publia à Paris en 1855. Son confrère, le Chaïkh Rouchaïd Ad Dahdâh (1813-1849), après avoir voyagé en Europe, finit par se fixer définitivement en France. C'est là qu'il publia le plus grand nombre de ses ouvrages lexicographiques et littéraires. Il dirigea et rédigea de 1858 à 1861, à Paris, un journal arabe-français : *Bargîs Bârîs : l'Aigle de Paris.* Avec le Chaïkh Ibrâhîme Al Yâzigî (1847-1906), les Chaïkhs Ach Chidyâq et Ad Dahdâh sont incontestablement les chefs d'une école nouvelle. Ils simplifièrent la langue ; — d'autres après eux viendront et perfectionneront ce premier progrès. — Dans leurs écrits, la pensée n'est plus cachée par les bagatelles de la porte. Fondateurs de la presse périodique arabe — ils sont plus exactement des continuateurs : le premier journal arabe a été fondé en 1799 par Bonaparte — ils travaillèrent à résoudre cette question si difficile des néologismes. Grâce à leur science linguistique, notre vocabulaire s'est trouvé enrichi de

milliers de mots que nos ancêtres n'avaient point eu l'occasion de créer — et pour cause...

Dans *Le Mirage Oriental*, M. Louis Bertrand, dont souventes fois la sévérité nous a paru injustifiable, écrit :

Si combatifs et si positifs qu'ils se montrent, les Syriens cultivés nous séduisent néanmoins, nous autres Français, par une faculté assez peu commune chez les autres races levantines : le sens littéraire...

Cette séduction provient, estimons-nous, de ce fait que, dans tout Syrien cultivé un Français pourrait reconnaître un peu — ou beaucoup — de sa propre culture. Culture qui n'a point été superficielle puisqu'elle a fini par modifier, compléter, perfectionner notre littérature nationale. Un exemple entre mille : si la poésie arabe fait à juste titre la gloire de l'antique héritage littéraire que nous ont légué nos aïeux, par contre le roman était inconnu dans notre littérature avant le XIXe siècle — car c'est improprement qu'on a appelé *Roman* d'Antar ces aventures de cape et d'épée, ces récits populaires et en quelque sorte homériques, dont Lamartine nous a donné des fragments, et qu'on ne peut même pas apparenter avec les contes des *Mille et une nuits*. Ce sont nos auteurs de la seconde moitié du XIXe qui, après avoir « traduit » des romans de Dumas père, de Victor Hugo, de Lamartine, ont commencé à en « composer ». Nous avons fait connaître, en 1912, dans *le Figaro*, un des romans du très regretté romancier syrien G. Zaïdâne. C'est le premier — et le seul — roman arabe qui ait été traduit jusqu'à ce jour en français. Œuvre solidement construite, selon les règles d'un Flaubert, on peut constater, en la lisant, combien grande fut l'influence de la littérature française sur la littérature arabe contemporaine (1).

Dans la poésie, cette influence, bien que moins apparente, est pourtant très caractéristique. Musset, Hugo, Lamartine sont les dieux de nos plus grands poètes contemporains, les Haddâd, les Moutrâne, les Khoûrî, les Gémayel, les Taqui Ed Dîne, les Sawdâ... Ce pauvre N.-S. Al Haddâd, mort à trente-deux ans (1867-1899), après avoir traduit *Raphaël, le Cid, l'Avare, Phèdre, Zaïre*, adapté *Hernani* qui est devenu

(1) Cf. G. Zaïdan : *La Sœur du Calife*, roman traduit de l'arabe par M.-Y. Bîtâr et Charles Moulié (Fontemoing, 1912).

son drame *Hamdâne*, idolâtrait Victor Hugo. Il se flattait du reste de vivre comme a vécu A. de Musset. Un jour, ayant lu ces paroles de Théophile Gautier : « J'ai toujours préféré la statue à la femme, et le marbre à la chair », il entra dans une colère bleue, et c'est alors qu'il aurait improvisé ces vers, devenus célèbres :

Ne demandez pas à mon corps des nouvelles de mon âme ;
S'il est quelqu'un que l'amour a tué, c'est bien moi !

Haddâd n'a certes pas dû saisir la pensée de Gautier...

Mais voici un exemple qui fera ressortir encore davantage la grande intimité intellectuelle dans laquelle nous vivons avec les écrivains français. On connaît les quatrains, d'une inspiration si fraîche, contenus dans *les Chants du Crépuscule* :

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
— Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas !

. . . .

Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi !

Le jeune poète syrien Niqoûlâ Fayyâd, après les avoir traduits en vers arabes d'une réelle beauté, écrivit cette « Réponse du papillon » que V. Hugo avait négligé d'écrire :

O fleur, si je te donnais des ailes,
Où pourrais-je trouver, sans toi, des parterres fleuris ?
Et si moi je prenais racine comme toi,
Comment pourrais-je alors te donner mes baisers ?...
La différence dont tu te plains nous rend égaux.
Ne te leurre donc pas : papillon et fleur,
Nous portons tous les deux le drapeau de l'Amour !

La traduction française que nous donnons des vers du jeune poète syrien est certes loin de valoir la traduction arabe que celui-ci donna des vers du grand poète français. Mais tout ce qui précède ne démontre-t-il pas que si la Syrie est française, elle l'est *surtout* par son esprit, par son âme — et par son cœur ?

M.-Y. BITAR.

L'OBSCUR

L'été doré brillait sur cet aveugle de la guerre.
C'était hier un soldat superbe, un téméraire.
On m'a conté (j'étais à quelques pas de lui)
Son histoire, pendant qu'il promenait sa nuit
Au grand soleil, dans le jardin de l'hôpital.
Et ce récit m'a fait du bien, m'a fait du mal,
Comme fait la beauté qui sort de la souffrance.
La lumière éclatait comme un hymne de délivrance.
On me disait combien ce pauvre être fut grand,
Simple et joyeux dans les dangers et les tourments,
Beau sous l'enduit de bourbe où rampe la tranchée.
Debout soudain dans sa bravoure décochée,
Parfois il se dressait au-dessus de l'abri,
Pour fouiller d'un regard l'adversaire tapi.
Mais lâche et sûr, un trait de feu, sortant de terre,
Ouvrit le front héros, frappa d'un sec tonnerre
Le nerf divin qui rattachait l'homme au soleil.
Un choc... et puis les yeux dans l'éternel sommeil,
Tandis que l'âme, seule, en la mort profonde erre et veille.

Nous étions là dans le jardin,
Et la vie avait l'air d'une tendre aventure,
Avec ses fleurs et sa verdure,
Avec ce jeune été caressant comme un sein,
Et ce miracle ardent, ce cher dieu quotidien,
Dont tous nos sens confessent la douceur.
L'œil l'appelle soleil, et le cœur le nomme bonheur.

L'aveugle soupira. Quelqu'un me dit, — tout bas
Pour qu'il n'entendît point et qu'il n'en souffrît pas,
Qu'il avait eu dans cette horreur bien du courage,
Gai comme un bon Français, résigné comme un sage,
Sauf un jour qu'il s'était cru seul. Ses pâles yeux
S'étaient remplis de pleurs lents et silencieux.
Alors, la femme au pas d'oiseau, douce infirmière,
S'était penchée, avait voulu le consoler.
Et lui, surpris, sentit son secret s'exhaler.
Il aimait une enfant, gentille et claire, et fière.
Il la voyait encor du fond mort de sa nuit ;
Mais elle lui semblait pareille à la lumière,
Et, comme elle, jamais ne voudrait plus de lui.



Je regardais l'aveugle, et je mordais mes lèvres,
Afin qu'on ne vît pas mes traits se contracter.
Il me montait du cœur des pleurs, un flux de fièvre,
De fièvre qui voulait en rythmes éclater,
Qui voulait être enfin le verbe pour crier,
Pour délivrer un monde, en les tortures prisonnier...
En mon cœur, en cet homme, en l'atmosphère prisonnier.
Ma fièvre, elle eût voulu crier :

« Cet aveugle, sur qui vous jetterez à peine
Un regard banal en passant,
C'est l'un des purs sauveurs de la lumière humaine.
C'est le sauveur de ta femme et de tes enfants.

« Il s'est offert tout vif à la tombe sacrée,
Afin que ton pays entier n'y croulât pas,
Quand sous la terre bouleversée, éventrée,
Elle sonnait sous l'énorme horde aux lourds pas.

« Demandes-tu son nom ? Cet être est l'Anonyme,
Figure du saint Nombre invisible, inconnu.
Mais étant tout l'obscur, il est tout le sublime,
Ce héros qui peut-être a honte d'être vu.

« Si l'aube n'est pour lui qu'une noire chimère,
S'il n'est plus rien qu'un mort à vivre condamné,
S'il n'a plus l'avenir, la beauté, la lumière,
Les fiançailles, c'est qu'il vous a tout donné.

« Ce malheureux, pour vous donner toute l'aurore,
A pris en lui seul toute l'ombre.
Et si le ciel français n'est pas éteint encore,
C'est que la nuit pour cible a cet humain décombre.

« Il était brave, bon, rieur. Les douces choses
Etaient plus douces quand il leur criait bonjour.
Il a donné sa part de printemps et de roses,
Sa part de jeunesse et d'amour.

« Pour vous il a donné le plus cher des visages,
Celui de la patrie où vont sembler nouveaux,
Plus beaux, plus clairs, les fronts, les fleurs, les paysages,
Entre l'arc de victoire et la croix des tombeaux,

« Tandis que le soleil, consolateur immense,
Versera Dieu lui-même à nos cœurs, à nos yeux.
Cet aveugle a donné pour vous sa part de France.
Il a donné sur la terre sa part de Dieu.

« Devant ses prunelles ternies,
Mettez-vous à genoux, puisqu'il ne vous voit pas !
Priez qu'une Antigone un jour vienne en sa vie
Le guider vers les paradis chantant tout bas ! »

LOUIS MANDIN.

LE MÉDECIN DE BATAILLON

—

I

De tous les médecins de l'Armée, le médecin de bataillon est celui que ses fonctions maintiennent le plus près de l'ennemi. Il ne quitte pas son unité, il participe à ses marches, assiste aux actions auxquelles elle prend part ; il « compte » à l'état-major du bataillon et vit « à la popote » du Commandant.

Son existence est celle d'un combattant moins la participation active au combat. Il connaît les bombardements, le sifflement des balles, les prises d'avant-postes nocturnes et silencieuses, les longues stations dans les bois ou dans la boue, les repas irréguliers, les sommeils retardés... et bien d'autres choses encore.

C'est le plus souvent un réserviste.

II

Le médecin de bataillon n'a devant lui que la troupe. Il a, derrière lui, tous les degrés de la hiérarchie, depuis le chef de service de son régiment jusqu'au médecin-chef de l'armée.

III

Le bataillon marche. Le médecin le suit et, d'un œil vigilant, surveille les retardataires, boîteux, coliquards, ou éclopés qui, pour une raison ou pour une autre, « font bande à part ». A l'un, il donne l'autorisation de déposer son sac dans la voiture, — si voiture il y a; — à un autre, il fait remettre un comprimé d'opium; à un troisième, il se contente d'adresser une parole brève, destinée à stimuler l'enthousiasme défaillant. Le nombre de ces retardataires paraît-il anormal?

Le commandant de l'unité le prie de distinguer incontinent les malades des paresseux et de désigner ces derniers aux sanctions salutaires. Tout médecin, en effet, doit être en mesure, où que ce soit — fût-ce même sur le revers d'un fossé — et sans délai, de formuler un diagnostic, un pronostic et un traitement.

Entre temps, il poursuit sa route aux côtés d'un officier, supputant avec lui la durée probable de la guerre ou les chances de l'opération qui se prépare, mais toujours avec précision et en termes techniques, car tout médecin des armées est, comme chacun sait, un stratège obscur, méconnu et bavard.

IV

Le bataillon est au feu. Le médecin installe son poste de secours où il peut et comme il peut, en se basant sur ce qu'il a entendu dire de la marche probable des événements, de la situation possible de la ligne de feu et sur certaines autres indications hypothétiques. Rapidement d'ailleurs quelques obus voisins, quelques balles toutes proches, quelques blessés parmi son personnel le renseignent sur ces divers points. Bientôt, les blessés arrivent, d'abord clairsemés, puis en rangs de plus en plus serrés. On les panse, on les classe, on les inscrit, on les interroge sur le sort de tel ou tel camarade, sur la marche de l'action. Les renseignements qu'ils donnent se contredisent ou ne se ressemblent qu'en cela qu'ils sont tous également faux. Tant que dure le combat, le médecin ne sait où donner de la tête; il se prodigue au milieu de ses blessés. dans l'alternative angoissante de se voir anéanti avec eux par un obus ou de les « évacuer » avec la perspective qu'un instant après ils seront achevés sur le chemin du salut par un tir allongé.

Le combat fini, pendant que se poursuit la relève des plus atteints, l'évacuation réelle commence. Aux blessés capables de marcher, il donne la direction du poste régimentaire ou de l'ambulance. Pour les autres, il attelle à une voiture de fortune un cheval errant ou, s'il est patient, pas trop exposé à être « enlevé » ou favorisé par les circonstances, il prend un instant de repos, en attendant l'arrivée des breaks élégants et sauveurs du « groupe de brancardiers divisionnaires ».

. . . .

Puis, le lendemain, ayant fait le compte de ses camarades blessés, tués ou disparus, il se met en devoir de ramasser les morts que l'ennemi lui permet d'approcher, et il les enterre.

V

La guerre de tranchées modifie sa conduite. Terré dans un gourbi où chaque chose a sa place mesurée comme dans une cabine de navire, il vit, pendant que son bataillon est aux avant-postes, la vie du troglodyte. L'eau est mesurée, l'horizon restreint, le bruit varié et assourdissant. Sa promenade consiste à se rendre d'une tranchée à l'autre par le boyau sinueux, tandis qu'au-dessus de lui sifflent les balles ou que retentit, à droite et à gauche, le bruit sec de leur écrasement sur le parapet. De temps à autre, on l'appelle pour un blessé ou celui-ci vient à travers le dédale des secteurs se faire panser et attend au poste de secours la nuit favorable aux évacuations.

L'hygiène des tranchées est un chapitre nouveau que des circulaires innombrables ont ajouté, au jour le jour, aux traités classiques. Désinfectants pour les feuillées, liquides contre les gaz asphyxiants, antiseptiques destinés à rendre les eaux innocentes, aigrelettes et colorées, sont équitablement distribués par bataillons, compagnies et sections sous la surveillance du médecin. Au besoin, il est invité à faire aux officiers et aux hommes quelques conférences à la louange de l'eau permanganatée pour laquelle, il faut bien l'avouer, le goût du soldat français ne s'avère pas encore très accentué.

Le long séjour dans les tranchées a fait naître la question troublante des « pieds gelés ». La plupart des médecins de bataillon — comme la plupart des médecins, excepté peut-être les familiers des glaces polaires — avaient vu, dans leur carrière, fort peu de gelures des pieds. Je veux dire de véritables lésions, des troubles graves comme des brûlures, compromettant les tissus et même le membre entier. Peu à peu, vinrent à leur visite quotidienne des hommes dont les extrémités inférieures étaient, à la suite d'un séjour prolongé dans la boue glacée des tranchées, enflées et douloureuses, empêchant la marche, nécessitant l'évacuation. Et la coutume se prit, dans le rang, de dire : « Un tel et un tel ont été évacués

parce qu'ils avaient les pieds gelés ». On le dit aussi parmi les officiers, les états-majors, les hauts conseils sanitaires.

Cependant, rapidement instruits par l'expérience et doutant fort qu'ils se trouvassent toujours en présence des gelures décrites par les manuels, les médecins de bataillon recommandèrent à leurs administrés de desserrer leurs brodequins ainsi que leurs bandes molletières aussi souvent qu'il serait possible, de mobiliser leurs doigts de pieds dans le brodequin relâché, de faire jouer leurs chevilles, etc...,et le nombre des fameux « pieds gelés » diminua.....

Mais, tandis qu'à la tranchée s'accomplissait ce travail lent et empirique, les rapports lents, mais scientifiques, gravissaient avec leur majesté habituelle les superbes gradins de la hiérarchie. — Ils firent tant et si bien qu'un beau mardi ils aboutirent à l'Académie de médecine qui désigna une commission pour élucider la question. Professeurs à la Faculté, Académiciens graves discutèrent. Des quatre coins du territoire affluèrent à cet aréopage des conseils avisés, portant sur l'étiologie, la symptomatologie, le diagnostic, le pronostic et le traitement de cette mystérieuse affection. L'un, de Carpentras, disait : *œdème*, un second, de Quimper-Corentin, tenait pour la *gelure*, un troisième, de Saint-Flour ou d'ailleurs, invoquait les *troubles trophiques*. L'histoire ne dit pas si, pour la circonstance, les augures consultés vinrent sur les lieux pour se documenter ou même se firent présenter quelques malades, mais l'histoire affirme que jamais les médecins de bataillon, — gens obscurs et ignorants — ne furent interrogés.

Des doutes, pourtant, assaillirent la commission; elle n'osa affirmer que les pieds gelés fussent vraiment gelés, elle pencha même à les considérer, dans l'ensemble, comme de faux pieds gelés, des usurpateurs. Judicieusement, académiquement, elle conseilla au Service de Santé de recommander aux hommes quelques bonnes mesures préservatrices. C'est ainsi que, par la voie hiérarchique descendante, les médecins de bataillon furent invités, l'Académie de Médecine consultée, à veiller à ce que les hommes desserrassent leurs brodequins ainsi que leurs bandes molletières aussi souvent qu'il serait possible; à ce qu'ils mobilisassent leurs doigts de pieds dans le brodequin relâché, à ce qu'ils fissent jouer leurs chevilles, etc.....

Et les médecins de bataillon devenus vieux — s'ils le peu-

vent — conteront à leurs petits-enfants, pour leur inculquer le respect des grands corps savants, l'édifiante histoire des pieds gelés, à moins que, devenus Académiciens à leur tour, ne naisse en eux le sentiment du ridicule. Mais, en France, dit-on, il abrège les jours.

VI

En stationnement, le médecin de bataillon devient une sorte de démiurge. Aussitôt qu'est fait le choix de la localité qui sera le siège du cantonnement, c'est au médecin qu'incombe le soin de l'hygiène ajouté aux mille soucis qu'un séjour quelque peu prolongé ne manquera pas de créer. Le règlement, d'ailleurs, a tout prévu pour éviter à l'infortuné les dangers de l'oisiveté : « Il s'informe de l'état sanitaire de la localité, de la qualité des eaux et de la salubrité générale. Il indique au chef de corps les maisons abritant ou ayant abrité des malades atteints d'affections contagieuses et demande que l'entrée de ces maisons soit interdite. Il fait consigner les fontaines et puits suspects. Il fait choix d'une installation pour les malades et éclopés et recherche les voitures disponibles pour les évacuations. » C'est un rien, comme l'on voit. Et le règlement, qui a tout prévu, n'a rien exagéré. Tel capitaine ne laissera pas ses hommes boire un quart d'eau à une fontaine si le médecin n'a vu cette fontaine, et chacun sait qu'il ne serait vraiment pas la peine d'être médecin si, en la regardant, on ne pouvait distinguer d'une eau saine une eau suspecte...

Dans de telles conditions, on conçoit que la visite médicale quotidienne, hâtive et incomplète parmi les bois et les tranchées, retrouve au cantonnement sa pompe habituelle.

C'est alors le défilé traditionnel des malades, en tous points semblable à celui des jours pacifiques. Angines, bronchites, ampoules aux pieds s'y rencontrent avec l'embarras gastrique, le furoncle et la courbature fébrile. Il n'y manque même pas le classique tire au flanc que la perspective d'un retour aux avant-postes ou d'une attaque prochaine rend particulièrement susceptible au changement de température ou chez qui se réveille une sciatique oubliée. Les plus audacieux simulent parfois une colique hépatique, appendiculaire ou néphrétique ; les plus inventifs accusent une amaurose subite. Mais les vrais malades sont, il faut le reconnaître, les plus fréquents. Le médecin

évacue ceux qui ne sont plus en état de suivre. Si le nombre dépasse les prévisions du commandement, il lui en est fait l'observation : il s'explique dans un rapport, sollicite pour son unité un repos et termine — s'il est grincheux — en demandant au commandement l'ordre écrit de suspendre les évacuations. Ordre que, d'ailleurs, il ne reçoit jamais.

Dans les cantonnements, le médecin de bataillon est parfois obligé de faire de la clientèle. Les villages voisins du front — comme les autres et plus encore peut-être — sont complètement dépourvus de médecins civils. Il lui faut alors visiter un enfant qui tousse, un vieux paralytique qui geint, une vierge anémique, une femme en couches. On lui offre hypocritement des honoraires dont on sait bien qu'il n'acceptera rien. Mais, s'il est malin, il obtient d'acheter pour sa popote quelques œufs, voire un poulet soigneusement dissimulé, une livre de beurre, ou d'acquérir, sur un litre de lait ou de « vin bouché », un solide droit de préemption.

Et puis, un beau soir — une belle nuit plutôt — il est arraché au contact voluptueux et inhabituel des draps par un ordre de départs précipité.

Car les départs sont toujours précipités.

VII

Les camarades habituels du médecin de bataillon sont des officiers combattants bien plus que d'autres médecins. Un médecin auxiliaire et un médecin aide-major constituent le corps médical du bataillon, mais il est fréquent que l'un des deux éléments fasse défaut ou que l'éparpillement de l'effectif exige la séparation des deux médecins.

La guerre de tranchées, avec ses prises d'avant-postes régulières, a souvent pour effet de réduire beaucoup les rencontres entre les divers médecins d'un même régiment. Le chef de service va quelquefois de l'un à l'autre ou se révèle par des notes ou des appels téléphoniques ; les médecins des autres bataillons sont également isolés. Quand ils se rencontrent, c'est pour faire un bridge rapide ou pour échanger, avec un orgueil parfois intolérant, le récit des exploits de leur unité.

Les vrais camarades du médecin de bataillon sont donc les officiers. Il s'en trouve, évidemment, de tous genres : hommes du monde, officiers de carrière, des écoles ou du rang, réser-

vistes, sous-officiers anciens que la guerre a gratifiés de l'épaulette. Les relations du médecin avec eux seront donc variables à l'infini, mais en général, aux yeux de tous, le « tou bib » est une personnalité assez bien définie et qui se manifeste par des caractères particuliers. Le médecin est un intellectuel, il n'est pas combattant, il est à peine militaire, il est doué d'un pouvoir discrétionnaire dans le domaine des exemptions et des évacuations et capable, par conséquent, de désorganiser une compagnie, voire même un bataillon, en un tour de main. On s'imagine ce que peut être la diversité de situation du médecin vis-à-vis de ses camarades suivant que tel de ces caractères domine dans sa conduite ou dans l'esprit des dits camarades. C'est à lui de s'adapter, c'est à lui de se considérer comme un soldat, d'épouser étroitement l'intérêt général, de se tenir au courant du service et de le faciliter, au lieu de dresser à l'encontre son omnipotence diagnostique. Intellectuel ou, tout au moins, d'instruction livresque, il doit éviter d'en faire l'étalage vaniteux devant un brave homme de sous-officier devenu lieutenant et dont les lectures se bornent aux journaux. Médecin civil momentanément militaire, il doit se souvenir que tel officier de son bataillon, réserviste par exemple, a connu d'autres médecins et ne se laisse pas aisément éblouir.

C'est à table surtout que ces nuances de sociabilité sont le plus sensibles. Au hasard de la conversation, le médecin est fréquemment appelé en témoignage. Un des commensaux l'interrogera sur la valeur du vaccin antityphique; tel autre sur la ménopause de sa femme ; un troisième sur le gaz hilarant et la psychologie expérimentale. Chacun s'enquerra de la spécialisation du médecin, mais sera fort surpris s'il n'est pas omniscient.

S'il sait acquérir le prestige moral auquel son éducation comme son instruction lui donnent droit, mais qui, sans les qualités d'esprit et de cœur, ne sont rien, le médecin de bataillon jouira de l'estime et de l'affection générales. Il sera — de beaucoup — supérieur à son galon dans la vie quotidienne. Et il comprendra qu'il vit dans un milieu où les inégalités sociales sont nivelées par l'égalité du danger, du désintéressement, de la noblesse et du sacrifice.

VI

Les chefs du médecin de bataillon sont des combattants et des médecins.

Il relève du chef de bataillon, du colonel, etc..... ; il reçoit également des ordres du médecin-chef de son régiment et, par l'intermédiaire de celui-ci, du médecin divisionnaire. Le règlement a sagement réparti les prérogatives de ces deux pouvoirs à l'égard du médecin de bataillon. Mais, si le colonel ne critique pas un pansement, le chef de service ne se prive pas de discuter l'emplacement d'un poste de secours que le commandement a le droit de fixer. D'où conflits, possibles sinon fréquents, sur l'objet desquels le principal intéressé n'est jamais consulté.

Au début de la campagne, à une époque où la terre rase n'offrait que des « abris naturels », l'emplacement des postes de secours, ingénûment prévu par le règlement, donnait lieu parfois à de curieuses controverses. Les fameux « replis de terrains », « endroits abrités », etc... n'avaient point de secrets pour les obus; ils avaient même, étant facilement repérables sur la carte, le périlleux honneur de servir de cibles. Le malheureux médecin de bataillon, poussé derrière par les formations augustes, entraîné en avant par son unité avec laquelle il ne devait pas perdre contact et dont il ne devait pas s'éloigner, se plaçait, au gré des champs, en un point qui, intermédiaire à l'infanterie engagée et à l'artillerie qui la soutenait, se trouvait être le cheminement des réserves et, pour toutes ces raisons, était largement battu par les canons de l'adversaire. Mais les dispositions du règlement étaient respectées.

Soucieux, au contraire, de faire sa besogne dans une zone relativement calme, il était suspecté de peur ; ses supérieurs militaires et médicaux ne le lui dissimulaient pas. Il accompagnait alors son unité et était réduit à l'impuissance, son personnel était massacré et sa mission n'était pas remplie, ce dont il avait aussi à rendre compte.

Il ne se présentait qu'une solution : se faire tuer. L'histoire, hélas ! dira — elle l'a déjà dit — que cette solution fut fréquemment adoptée.

En général, les ordres de ses chefs médicaux, sous la fallacieuse apparence de la précision, laissaient au médecin de

bataillon la plus complète et la plus dangereuse initiative; car il n'y a, en somme, aucune différence, pour tirer quelqu'un d'un mauvais pas, à lui dire : « Débrouillez-vous » ou « Prenez vos dispositions pour que... ». Heureux encore s'estimait le médecin à qui son chef de bataillon disait : « Vous vous installerez à tel endroit ». Dût cet endroit être fort exposé, au moins était-il transformé en « poste de secours » (!) par ordre et par conséquent avait-on le droit de s'y faire tuer sans blâme.

Le règlement — pour les guerres futures — devrait dire : le médecin de bataillon s'installera en un poste tel qu'il donnera aux officiers dont il dépend l'impression qu'ils seront ramassés sitôt que tombés et qu'il n'y ait aucune chance d'y rencontrer son chef de service ou son médecin divisionnaire (1).

Les règlements, les ordres, les circulaires ministérielles, les notes de service ne remédieront jamais à ce défaut fondamental : la difficulté de la relève des blessés sur le champ de bataille. On peut multiplier les autos, les ambulances, les appels téléphoniques, on n'empêchera pas qu'il y ait pour un blessé plus de peine à faire les 1.000 ou 1.500 mètres qui séparent l'endroit où il est tombé de la route indispensable à la plus belle voiture du monde qu'à parcourir les deux ou trois cents kilomètres qui l'amènent dans les bras de nos plus gracieuses Femmes de France. Le médecin de bataillon le plus valeureux et les brancardiers les plus héroïques ne peuvent rien à cela; il leur faut se multiplier, faire beaucoup, essayer plus encore et n'être jamais satisfaits. Les hommes et les officiers qui les entourent se rendent compte que leur besogne est ingrate et, bien que combattants, ne marchandent pas leur estime à un médecin courageux.

En est-il toujours de même de la part de ceux qui, dans un

(1) Il est tel petit village de la Meuse à la lisière duquel on se battait. Les médecins d'un régiment engagé occupaient une grange et une étable. Une nuit, vint à à côté se déployer une ambulance divisionnaire. Celle-ci était-elle trop près des lignes ? Le service médical régimentaire en était-il trop éloigné? Un fait était dominant: les deux formations étaient anormalement voisines. Les médecins du régiment furent expulsés en des termes que seul le sentiment de la discipline préservait d'être intolérables. Ils ne pouvaient sortir du village sans se jeter inutilement dans une zone inhabitable pour des blessés ; ils se transportèrent à quelques mètres et élirent domicile dans une nouvelle étable; un tournant de route les séparait de leurs ombrageux voisins : ils n'étaient plus « au contact », leurs blessés pansés avaient un court trajet à faire pour gagner l'ambulance. Les règlements et les susceptibilités étaient saufs.

cantonnement abrité, voient arriver à leur formation des pansements imparfaits et des vêtements hâtivement tailladés ?

§

La guerre de tranchées, en fixant les effectifs, a multiplié les fonctions du médecin et, par conséquent, les occasions de commettre des fautes. Elle lui a permis, par contre, de faire connaissance avec les « états », les rapports et les comptes-rendus. Vaccination anti-typhique, listes d'évacués, demandes d'antiseptiques, d'antidotes contre les gaz asphyxiants, de médicaments; installation des feuillées, des salles de douches, incinération de cadavres d'animaux, tout cela se traduit par des formules qui, invariablement, commencent par le traditionnel : « J'ai l'honneur de vous rendre compte... » En temps de paix, le verset était : *ne rien faire et rendre compte*. La guerre apprend à tout faire et à rendre compte...

IX

Le personnel du médecin de bataillon comprend, sous les ordres d'un caporal, un infirmier et quatre brancardiers par compagnie, soit vingt et une personnes. Or, ces vingt et une personnes procurent plus de difficultés à celui qui en a la charge qu'une compagnie à effectif renforcé.

Le commandement reconnaît aisément que les infirmiers relèvent directement du médecin. La situation des brancardiers, au contraire, est moins claire, moins précisée, et peut être la source de malentendus innombrables.

Le règlement dit que les brancardiers, au début de l'action, se groupent autour du médecin de bataillon et se mettent sous ses ordres immédiats. A celui-ci de les employer au mieux des besoins de l'unité.

La compagnie de réserve n'a pas besoin de ses brancardiers, par exemple, tandis qu'une compagnie engagée et éprouvée serait insuffisamment pourvue avec ses quatre brancardiers et leur brancard. Tel est l'avis du médecin et du commandant de la compagnie engagée, mais tel n'est pas toujours l'avis du commandant de la compagnie de réserve. Quoi qu'il en soit, seize brancardiers (et quatre brancards), même renforcés par les musiciens, constituent un ensemble absolument insuffisant quand il y a trois cents blessés à relever et à transporter sur un long trajet.

Durant les accalmies, infirmiers et brancardiers ne quittent pas leurs compagnies. Ils y sont nourris et si, par malheur, le médecin se trouve isolé avec eux ou quelques-uns d'entre eux, le groupe est voué au jeûne. Chaque compagnie, en effet, « touche » ses vivres régulièrement et l'officier d'approvisionnement se refuse à reconnaître cette poignée d'individus suspects de vouloir « toucher » deux fois. Sauf accommodement entre cet officier dispensateur et le médecin, loin de « toucher » deux fois, ils ne « touchent » nulle part.

A leur compagnie, les brancardiers jouissent d'une situation d'exception. Ils ne sont pas combattants, ils n'ont pas de fusil, leur baïonnette est remplacée par l'ineffable sabre sériez — cerisette — et, d'autre part, ils ont été, en temps de paix, ouvriers tailleurs ou cordonniers. Leurs capitaines les emploient volontiers à de menus travaux de rafistolage; ils font les « extras », portant la soupe dans les tranchées, coopérant au ravitaillement ou à l'assainissement du cantonnement. Ils enterrent les morts. S'ils s'estiment, de la sorte, surmenés, ils viennent se plaindre à leur médecin, se mettre sous son aile et il faut à celui-ci un effort de diplomatie pour concilier les légitimes exigences des capitaines et le respect dû au brassard de la Croix-Rouge.

Ah! ce brassard! Au début de la guerre, il semblait à plusieurs de ceux qui le portaient qu'il conférât des droits extraordinaires. Je ne parle même pas des droits que la Convention de Genève croyait avoir fixés, sans compter avec les Allemands, mais de droits imaginaires, aussi vains que les précédents. Nombre de brancardiers et quelques médecins se crurent, en vertu du brassard, autorisés à se garantir, et fondés à espérer que balles et obus ne devaient pas les atteindre; ils usèrent pour cela du meilleur moyen qui fût, c'est-à-dire cherchèrent à se placer hors de cette atteinte... Rapidement, l'inanité des droits afférents au brassard fut démontrée au-delà du nécessaire, et il ne subsista plus que la notion des devoirs qu'il impose à ceux qui ont l'honneur de le porter.

X

Les exigences médicales et chirurgicales du médecin de bataillon doivent se satisfaire avec les ressources du *panier n° 6, dit passe-partout.*

Ce panier — d'osier, rectangulaire, plat et long, aux armes du service de santé — est une synthèse élégante des derniers progrès de la thérapeutique de campagne. L'énumération des objets qu'il contient emplit une large feuille imprimée. Il est simple, ingénieux et imprévu. C'est ainsi que voisinent dans ses flancs une lanterne, un encrier, des ampoules, des comprimés variés et précieux, quelques paquets de pansements, et que l'on y trouve — ô stupeur — une superbe boîte de chirurgie permettant de faire les plus émouvantes amputations et même des trachéotomies ! Cet arsenal chirurgical est inutilisable dans les conditions où sont installés communément les postes de secours de bataillon, mais les ressources médicales sont notoirement insuffisantes pour une campagne de quelque durée et une armée dont 80 o/o de l'effectif fut atteint, dès le troisième jour de la mobilisation, d'une diarrhée débordante qui persista jusqu'aux premières rigueurs de l'hiver.

Mais il faut reconnaître que la vue d'un *panier 6* tout neuf et qui vient d'être ouvert est un enchantement. Chaque chose y a sa place ; chaque recoin est occupé ; il y a des étages, des tiroirs, des casiers ; c'est une véritable boîte à surprises ; il faut une heure pour tout voir et, quand vous croyez avoir tout vu, la découverte d'une petite merveille, bien soigneusement empaquetée, tube de comprimés ou instrument inattendu, récompense toujours votre curiosité.

Un médecin pour lequel son panier 6 n'a plus de secrets — mais en est-il vraiment ? — a tari une source de joies.

Par ailleurs, le meilleur auxiliaire du médecin de bataillon est le paquet de pansement individuel.

XI

Obscur, méconnu souvent des autres médecins de l'armée, mais consolé par l'estime des combattants dont il partage la vie, le médecin de bataillon subit les fatigues et les émotions de la guerre active sans en goûter l'ivresse.

Exposé aux obus, aux balles, aux intempéries, il n'a jamais le coup d'élan qui enlève et qui saoûle, la griserie qui donne des ailes et fait les trépas follement héroïques. Il n'a pas le droit de risquer ses jours et il a le devoir de les ménager, dans des conditions où cela devient un tour de force. Quand il va à la mort, c'est froidement, raisonnablement, en connaissance

de cause; c'est sans enthousiasme, car il sait que sa mort est une faute et que sa mission, à lui, est, au milieu de la tourmente, de vivre quand même. La mort d'un médecin ne rend jamais service.

Ce qui fait sa gloire, c'est qu'il partage l'existence des combattants et la plus grande part de leurs périls sans jamais perdre la notion du danger. Au sein même du drame, le médecin de bataillon est un acteur muet en même temps qu'un spectateur réduit à l'impuissance.

CLAUDE LAFORÊT.

LES
PERPLEXITÉS D'UN OPTIMISTE

—

Dix-sept mois se sont écoulés depuis que l'Allemagne a provoqué la guerre pour laquelle elle s'était si méticuleusement préparée et dont elle espérait une victoire prompte et totale.

Une conséquence minuscule, mais qui présente cet intérêt capital de m'être personnelle, eût été que, si l'espoir de l'Allemagne se fût réalisé, j'aurais été, habitant de Paris, sous le talon boche, au même titre qu'un habitant de Bruxelles ou de Varsovie. J'ai vécu à Paris les jours atrocement angoissants d'août 1914, mais, depuis la formidable bataille de la Marne, aucun revers des Alliés n'a pu me faire douter de la défaite finale des Allemands.

C'est là, me dira-t-on, une affaire de foi : je crois à la victoire comme on croit en Dieu, en Jésus-Christ, au bon vieux dieu allemand, *der alte gute Gott*, à Mahomet, à Allah, à Bouddah, et, d'après ce principe, mon voisin peut tout aussi bien croire à la défaite finale des Alliés. Je réplique que ce n'est pas du tout une affaire de foi. J'admets que cette confiance vienne d'une disposition naturelle, que je sois par tempérament enclin à prendre mes désirs pour des réalités et à tout apercevoir sous de riantes couleurs. Pour ce qui me concerne, je trouve cette disposition fort agréable ; elle m'offre en outre l'agrément d'entretenir le courage et l'entrain de ceux qui m'entourent, de contribuer à maintenir le moral de nous tous, qui doit rester haut et ferme dans les vicissitudes que nous traversons.

Pourtant, je crains de faire une concession trop complaisante. Ce serait de ma part aussi absurde que faux de vouloir passer pour un de ces personnages à l'éternel sourire qui pré-

tendent, jusque dans les circonstances les plus désastreuses, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. N'étant pas critique militaire, rien ne me contraint à prêcher systématiquement l'optimisme. S'il me faut analyser et expliquer mon état d'esprit, je dirai plutôt que, pour commencer, j'appréhende le pire, et, voyant que les choses auraient pu tourner plus mal, la marge que je constate sert à baser les raisons de mon réconfort. Laissez à l'espoir assez de sol pour prendre pied, et il bondit jusqu'aux nuages. Le mien ne va pas si haut; on a dit des Français qu'ils avaient trop d'imagination, et eux, pour ne pas être dupes de ce don des dieux, l'ont dénommée « la folle du logis »; ils s'amusent de ses fantaisies, sans s'y décevoir, et en ne dépassant jamais, dans l'application, les bornes de la raison. Ceux qui nous connaissent le savent, et ils ne se laissent pas tromper au caractère superficiel de ces manifestations. La prétendue légèreté française est tout le contraire d'un signe de décadence, et, comme le dit mon éminent ami, Mr Edmund Gosse : « This complaint of the levity of France is one of the poorest excuses which dulness can make for its own want of amiability. »

Tout ceci revient à dire que ce n'est pas par légèreté que j'incline à l'optimisme. Mais, d'abord, entendons-nous bien sur notre terminologie et en particulier sur le sens à donner à ces vocables : optimisme et optimiste. Etre optimiste, c'est-à-dire pratiquer l'optimisme, ce n'est pas se refuser à reconnaître la réalité présente, à mesurer toute la gravité des événements et à envisager leurs conséquences; mais ce ne sera pas non plus l'entêtée résolution de n'attacher d'importance qu'aux avantages et aux succès que nous remportons et aux efforts que nous tentons. Loin de nous l'idée de diminuer notre adversaire, de décrier ses efforts, de mépriser sa force redoutable, de le supposer facile à vaincre. Optimisme ne signifie pas aveuglement ; et de même que nous évaluerons les chances et la puissance de l'ennemi, nous voulons, à la même aune, mesurer la résistance que nous lui opposons et estimer les ressources dont nous disposons pour tenir plus longtemps que lui, pour être à même de saisir le moment où il sera à court de souffle, où la violence de ses coups faiblira, pour prendre alors l'offensive et frapper à toute force jusqu'à le mettre hors de combat.

Vous rencontrez des gens qui vous abordent, la mine inquiète, et vous murmurent, comme en confidence : « Hé bien ! ça va mal, hein, ça va très mal... oh ! je ne doute pas une minute de la victoire finale des Alliés, mais tout de même, c'est long, ce sera terriblement long, et, en attendant, c'est *eux* qui sont vainqueurs. » Comme c'est le ton qui fait la chanson, ces phrases, proférées avec un air éploré, dénotent le pessimiste. L'optimiste énonce les mêmes faits, avoue tout haut qu'il y a des moments où, sur certains points, tout paraît aller de mal en pis, que ce sera terriblement long, que nos angoisses sont poignantes chaque fois que l'adversaire marque les coups à son avantage, mais il ne s'en tient pas là. Comme un commerçant dont les livres sont parfaitement à jour peut aisément se rendre compte de l'état de ses affaires, l'optimiste tâche d'être aussi en posture de dresser promptement l'inventaire de la situation, de façon à voir où l'on en est dans l'un et l'autre camp.

La tâche, reconnaissons-le, n'est pas facile. Il faut examiner avec un soin égal la situation matérielle et la situation morale de nos ennemis et des Alliés. On objectera que la documentation accessible et véridique est incomplète. C'est vrai ; chacun des belligérants s'entoure de tout le secret possible et partout le mot d'ordre est de se taire. Nous ne prétendrons pas tenir « de bonne source » des renseignements aussi confidentiels qu'extraordinaires. Ce que l'on cache au public ne porte, somme toute, que sur l'ensemble des préparatifs, sur les inventions et les constructions, sur les effectifs et les ressources, etc. Les décisions prises sur la conduite de la guerre ne restent secrètes que peu de temps puisqu'elles se réalisent dans un délai variable et que dès lors le public en est informé, au moins sommairement. Si nous ignorons l'emplacement précis de tel ou tel régiment, nous connaissons le contour des fronts sur lesquels on se bat, et nous savons en faveur de qui il se modifie.

Sur la situation morale de l'Allemagne, on a écrit toute sorte de choses fort contradictoires, mais on n'en est pas moins en possession d'une quantité d'éléments suffisants pour établir une opinion relativement conforme aux faits. Nous n'examinerons pas chacun de ces éléments, dans le détail ; nous nous en tiendrons à quelques indices que l'on peut sans

témérité qualifier de probants. La présomptueuse fatuité des discours du kaiser Wilhelm et de ses ministres, par exemple, n'est plus au même diapason. Le kaiser garde son éloquence pour des conciliabules mystérieux à Vienne et ailleurs, et l'on n'entend plus que rarement retentir ses rodomontades d'antan. Le chancelier des chiffons de papiers s'obstine à répéter son mensonge que l'innocente Allemagne a été traîtreusement attaquée, mais en même temps il déclare qu'il attend les propositions de paix que les ennemis de l'Empire germanique devaient à l'heure actuelle être réduits à offrir, s'ils étaient aussi vaincus qu'il plaît à von Bethmann de le proclamer.

§

La séance du Reichstag, où la paix fut discutée, mérite de retenir notre attention. Selon un programme minutieusement réglé, le chancelier a lancé aux oreilles du monde curieusement attentif un exposé général qui ne se distingue pas plus par la vigueur des pensées que par la force des conclusions, bien que ses affirmations ne manquent pas d'audace et qu'il ait su présenter avec beaucoup d'habileté les faits favorables à sa thèse. Peut-être, ce débat a-t-il fourni au peuple allemand l'impression réconfortante dont il a besoin pour prolonger son effort dans des proportions qui devront bientôt être augmentées dans la mesure où s'augmente l'effort des Alliés ; mais cette belle réthorique n'arrivera pas à « dissiper complètement l'aveuglement de l'ennemi », selon la formule qu'a employée le chancelier pour désigner la résolution des Alliés.

Ces paroles officielles nous paraissent sonner creux. Pourquoi donc toute cette artificieuse logique et cette prudente mise en scène, si les victoires allemandes ont accablé l'ennemi et si la confiance du peuple allemand est toujours aussi inébranlable dans ses invincibles armées ? Pourquoi vouloir la paix si la situation est si belle, s'il suffit d'un peu d'efforts encore pour porter le coup de grâce à des ennemis épuisés ? Cette paix allemande, cette paix de la force victorieuse, sans souci du droit et de la justice, n'est-il pas prématuré de l'offrir avant d'avoir été jusqu'à Paris et à Calais, avant d'avoir pris Riga à défaut de Pétrograde et de Moscou, avant d'avoir conquis l'Egypte et envahi les Indes par la Perse? Le chancelier a proclamé qu'il « ne se laisserait pas ébranler par des mots » ; il a annoncé que l'Allemagne était prête à discuter « des propo-

sitions de paix conformes à la dignité et à la sécurité de l'Allemagne », et qu'elle saurait « courber ses ennemis devant la réalité », poursuivre la lutte et continuer à remporter des victoires décisives.

Que se cache-t-il derrière cette façade d'assurance et d'ostentation ? « Il est temps de parler des conditions de la paix », disent les organisations politiques de tous les partis. « Il ne faut pas prolonger la guerre un jour de plus qu'il n'est nécessaire », s'écrient les socialistes. « Nous voulons la paix et du pain ! » clament les manifestants jusque devant le palais impérial et le Reichstag ; et comme un écho, affaibli mais complaisant, le chancelier annonce à son tour : « Nous attendons des propositions de paix ! »

D'où viendraient ces propositions de paix ? Quel est le ministre ou le souverain des nations alliées qui ait proféré la moindre parole qui se puisse interpréter comme un désir de paix ? N'est-ce pas tout le contraire ? Si ces hypocrites feintes de modération perfide valaient qu'on les rétorquât, les Alliés pourraient répondre qu'ils ont dit nettement pourquoi ils étaient en guerre et, dès septembre 1914, ils faisaient ouvertement connaître à quelles conditions ils seraient prêts à conclure la paix. M. Asquith l'a déclaré dans une phrase don la concision et la clarté ne laissent place à aucune équivoque. Mais le monde ignore encore dans quel but l'Allemagne a provoqué cette guerre monstrueuse, et à quelles conditions elle cesserait les hostilités ; sur ces points, ni le kaiser ni le chancelier n'ont risqué aucune franche déclaration. On sait qu'ils ont mis l'Europe à feu et à sang alors que tous leurs voisins voulaient la paix, et ils annoncent maintenant qu'ils sont disposés à tendre la main à leurs victimes. Ce n'est pas suffisant, surtout si l'on remarque que cette comédie se produit au moment où les Alliés rendent plus étroite encore leur entente, donnent une unité de direction à la conduite de la guerre, affirment de plus en plus leur volonté d'aller jusqu'au bout, consentent à tous les sacrifices et ont recours à tous les moyens pour s'assurer la victoire finale. Le contraste entre les deux attitudes suggère d'évidentes conclusions.

L'Allemagne impériale a beau faire parade de ses dehors brillants, elle ne parvient plus à dissimuler la lassitude qui se révèle dans le peuple et l'inquiétude du lendemain qui gagne

de plus en plus la dynastie et les dirigeants. Les affirmations truquées du chancelier ne nous leurrent pas. S'il a abordé devant le Parlement la question de la paix, c'est parce qu'il possède des données suffisamment précises pour savoir que la prolongation des hostilités diminue chaque jour les chances de succès de l'Allemagne. Une prompte liquidation s'impose pour éviter le désastre qui menace l'Empire et pour conjurer la ruine irrémédiable du rêve de domination germanique.

Bien que la mise en scène en fût soignée et les rôles bien tenus, la pièce en un acte jouée devant le Reichstag pour l'édification du monde n'aura été qu'un four ; mais il est facile d'y discerner des symptômes significatifs du moral allemand.

Le tableau des victoires qu'a brossé le chancelier correspond certainement à l'idée que se fait du résultat des hostilités la majorité du peuple. Les faits présentés sous leur meilleur jour donnent en effet l'apparence des plus indiscutables succès. A conclure de cet aspect superficiel, il est clair que les alliés vaincus, ayant leur territoire envahi et réduits à une défensive prétendue impuissante, devraient saisir avec empressement les marques de bonne volonté dont témoigne l'Allemagne victorieuse, poussant la générosité jusqu'à faire le premier pas pour engager des conversations pacifiques avec les nations qui l'ont si traîtreusement attaquée !

Mais la réalité diffère quelque peu du tableau flatteur avec lequel l'Allemagne s'abuse. Le chancelier a oublié de dire qu'une guerre ne se termine pas de la volonté d'un seul ; ses assertions n'ont pas convaincu les Alliés qu'ils étaient battus, car on n'est pas battu tant qu'on peut rendre les coups. Or les Alliés n'ont pas cessé de rendre les coups, si bien et si fort que ses victoires, outre qu'elles n'ont pas été celles qu'il espérait, ont dû coûter à l'Empire germanique un prix assez élevé. Quelles que soient sa prévoyance et son organisation, l'Allemagne arrive devant des difficultés qu'il ne lui sera pas facile de résoudre. Elle a fait une guerre particulièrement sanglante dont ses effectifs doivent se ressentir ; les listes de ses pertes atteignent un total effrayant. Ses ressources matérielles ne se renouvellent qu'avec une extrême difficulté à cause du blocus maritime de l'Angleterre, qui lui a coupé tous rapports avec les neuf-dixièmes du monde, et elle ne peut faire à l'extérieur aucun emprunt financier. Si ingénieux que soient ses chimis-

tes, il y a deux choses qu'ils ne fabriqueront pas, et ces deux choses ce sont : des hommes et de l'or.

Entre autres considérations, la crainte de voir se tarir ces deux sources indispensables à la poursuite de la guerre — les réserves d'hommes et le crédit financier — a probablement conseillé à l'Allemagne son insidieux langage pacifique. Les Alliés ne peuvent que s'en réjouir, et continuer la lutte avec plus d'ardeur que jamais. Le boxeur surpris qui a encaissé les coups pendant les premiers rounds et qui a su ménager ses forces, ne va pas jeter l'éponge au moment où il voit son adversaire commencer à s'essouffler et à faiblir. A coup sûr, l'Allemagne se rend compte que son « matériel humain », comme elle dit, et ses ressources financières s'épuisent ; mais gardons-nous d'en conclure qu'elle soit au bout de son rouleau : il est préférable de reconnaître qu'elle est encore capable d'une grande activité et d'une énergie obstinée ; seulement, les rôles seront renversés : ce sont les Alliés qui prendront l'offensive tandis que l'empire germanique et ses complices passeront à la défensive. Il reste à s'avoir s'ils feront preuve pour la résistance des mêmes vertus qu'ont montrées les Alliés.

Le général Galliéni disait récemment : « Nos ennemis ont été impuissants à atteindre le but essentiel de toute guerre : la destruction des forces de l'adversaire. » En effet, l'armée française comme l'armée belge et l'armée russe comme l'armée serbe ont manœuvré de façon à échapper à la capture ou à l'anéantissement. Elles ont reculé, mais elles sont intactes et elles ont réussi à tenir en échec la ruée germanique. C'est un résultat qu'il ne faut pas diminuer parce qu'il fournit aux Alliés un facteur essentiel : le temps, facteur qui est tout en leur faveur, mais qui est funeste aux Allemands. « C'est le temps, a dit encore le général Galliéni, qui a permis d'organiser la mise en œuvre de nos ressources qui sont très supérieures en hommes et en argent à celles de l'ennemi, et presque illimitées en matériel, *grâce à la maîtrise des mers.* »

Le chancelier de l'Empire allègue que « les armées allemandes se trouvent loin en pays ennemi » ; nul ne songe à le contester : nous ne le savons que trop par les atrocités que ces brutes ont commises partout où elles ont passé. Mais l'essentiel est de savoir combien de temps encore elles se maintien-

dront dans les pays qu'elles occupent. Les Russes avaient envahi la Prusse orientale et la Galicie non moins victorieusement que les Boches n'ont envahi la Belgique et la Pologne : pays envahi ne veut pas nécessairement dire pays conquis. Napoléon avaient envahi l'Europe entière et il a laissé la France plus petite qu'il ne l'avait prise. Sur le front occidental l'offensive allemande est arrêtée depuis la Marne ; elle est arrêtée aussi sur le front russe ; dans les Balkans, la campagne austro-bulgaro-allemande est qualifiée par général Galliéni de « soubresaut de bête traquée ». « J'en reconnais toute l'énergie et la vigueur, admet-il ; mais son importance est d'ordre secondaire. Les succès rendus possibles par la trahison de la Bulgarie ne peuvent modifier la situation stratégique qui est immuable depuis de longs mois. Derrière leurs fronts que l'ennemi commun ne peut rompre, les armées françaises, anglaises, russes et italiennes restent intactes et deviennent chaque jour plus fortes et mieux outillées pour vaincre. »

Certes oui, les armées allemandes ont franchi les frontières de l'Empire, et elles ont commencé par franchir celles d'un pays neutre ; car, même en s'estimant invincibles, les chefs de ces armées ont jugé prudent d'essayer leur supériorité numérique et leurs formidables engins de destruction et de mort contre la faible et héroïque Belgique. C'était plus sûr que d'affronter la ligne des camps retranchés français de Verdun, de Toul, d'Epinal et de Belfort. Cette barrière restée jusqu'à ce jour infranchissable a été le salut de la France ; elle a permis au général de Castelnau de battre, devant Nancy, au Grand-Couronné, deux armées allemandes à la tête desquelles se trouvait le kaiser, tandis que le général Sarrail culbutait l'armée du kronprinz devant Verdun, permettant ainsi la victorieuse offensive de la Marne.

§

Il convient de ne pas oublier un instant que la ligne de défense française de l'Est n'a pu être entamée par les Allemands. Nos camps retranchés ont résisté victorieusement. Nancy, ville ouverte que ne défend aucun fort, n'a pas été souillée par l'invasion. Les troupes françaises se sont emparées des sommets des Vosges et se sont avancées dans les plaines d'Alsace, où elles sont encore. La route de Paris était solidement barrée de ce côté-là, et les armées germaniques ne

seraient guère « loin en pays ennemi » si leurs chefs n'avaient trouvé plus facile de déchirer des traités que de s'attaquer à un mur solide, Le passage par le Grand-Duché de Luxembourg et par la Belgique est un triomphe qui les gêne. Ils ont beau se targuer d'avoir commis ce crime volontairement et par « nécessité », ce n'en est pas moins un crime, dont l'ignominie a déshonoré ceux qui l'ont commis.

Vraiment, il serait piteux que, recourant à des moyens si peu dangereux après avoir accumulé des préparatifs pendant un demi-siècle, l'Allemagne n'eût pas tout de suite remporté l'avantage sur des ennemis mal préparés qu'elle savait profondément attachés à la paix. Dans ces conditions, elle avait annoncé des succès foudroyants et se vantait d'achever la guerre avant Noël, d'en finir en moins de cinq mois... Plus tard, quand les documents permettront de comparer les forces qui se heurtèrent au début du conflit et de peser les chances que les Allemands mettaient de leur côté en violant la neutralité belge, les historiens, juges impartiaux, s'étonneront peut-être que l'Empire Germanique, dans tout l'orgueil de sa force et de son organisation, ait accompli si peu.

Telles sont les bases sur lesquelles se fonde l'espoir qui anime les Alliés. L'ennemi avait mésestimé ses adversaires et dès l'instant où il n'a pu les mettre hors de combat, la partie, telle qu'il l'avait préparée, a été perdue pour lui. Depuis sa défaite en France, il a fait des efforts prodigieux pour rétablir ses chances, pour se dégager de l'étreinte qui l'étouffe ; il avait échoué partout. Sa récente poussée vers l'orient ne peut avoir d'autre résultat que de prolonger la durée de la guerre, ce qui n'est pas à son avantage, et d'étendre le champ des hostilités, ce qui n'est évidemment pas à l'avantage des Alliés.

Même avec la route libre jusqu'à Bagdad, les Allemands restent dans la même situation sur leurs fronts ouest et est. Ce n'est pas en Turquie qu'ils trouveront de l'or ; au contraire, il leur faudra fournir un apport financier à cet allié habitué à vivre d'emprunts. Il est douteux qu'ils trouvent des Turcs en assez grand nombre pour combler les vides de leurs effectifs, puisqu'ils ont à munir d'hommes en force suffisante le nouveau front d'Orient et à prévoir une offensive probable du côté des Russes.

Seul, notre manque de persévérance pourrait sauver les

puissances centrales, et nous allons voir que, pour atteindre le but, l'énergie nécessaire ne manquera pas aux Alliés non plus que les ressources.

§

Le problème des effectifs présente une importance capitale. Si nous prenons les supputations les plus sérieusement établies, nous voyons qu'au 15 décembre 1915 l'ennemi disposerait encore de cinq millions d'hommes environ, auxquels s'ajoutent deux cent mille Bulgares et peut-être huit cent mille Turcs, ce qui donne un total de six millions. Au début des hostilités, les Alliés n'ont été en mesure que d'opposer trois millions et demi d'hommes aux armées austro-allemandes ; depuis lors, malgré les pertes sensibles que les réserves ont comblées, les effectifs des Alliés n'ont cessé d'augmenter progressivement. La France a mis sous les armes toute sa population mâle d'âge militaire; les trois classes convoquées récemment fournissent plus de six cent mille jeunes soldats, et les colonies lèvent des contingents de troupes de couleur en nombre que limite seulement la nécessité de les équiper, de les armer et de les instruire. Dans le même temps, l'Angleterre appelle sous les armes quatre millions d'hommes; les Italiens disposeront d'armées dont les effectifs atteindront au moins deux millions. Il est difficile de savoir ce que prépare la Russie, mais les forces mobilisables de l'immense empire des tsars sont loin d'être épuisées ; il est certain qu'il n'a été possible d'en armer qu'un minimum. Les autorités russes laissent dire que l'armée du tsar atteindra six millions d'hommes au printemps prochain. Espérons-le, en constatant, pour soutenir cet espoir, que l'avance allemande est à présent arrêtée sur tout le front russe, ce qui n'a pu se faire sans un sérieux effort, poursuivi, assure-t-on, avec une énergie croissante. Il n'est pas besoin de faire un total pour prouver que les Alliés sont sûrs d'avoir sur leurs ennemis la supériorité numérique.

Jadis, lorsqu'une armée avait perdu 25 o/o de ses effectifs, elle était considérée comme battue. Mais dans la guerre actuelle les choses vont tout autrement. Les nations se jettent dans le conflit avec la totalité de leurs forces et de leurs ressources; leur activité industrielle s'absorbe tout entière dans le travail pour la guerre. La question de matériel et d'armement devient

prépondérante, et il apparaît bien vrai que la victoire appartiendra à celui qui saura tenir un quart d'heure de plus que son ennemi.

En rassemblant des millions de combattants, les Alliés ont veillé à ce qu'il fût possible de leur fournir les quantités formidables de matériel dont ils ont besoin dans un genre de guerre qui a recours à tant de moyens de tuer et de détruire. Sur ce point, les Allemands ont fait preuve d'une certaine supériorité sur nous, dès le début, et l'on sait qu'ils ne se sont guère embarrassés des conventions internationales pour innover en ces matières. Mais pas plus que leur supériorité numérique, cette supériorité de l'armement, de l'artillerie, des munitions, ne leur a donné l'écrasante victoire qu'ils se croyaient à même d'escompter. Depuis dix-sept mois, les Alliés ne sont pas restés inactifs. La leçon leur a profité. La France a été la première à apporter toute sa force au service de la guerre, à mobiliser toutes ses ressources, à organiser l'activité nationale pour la défense du sol envahi. Toutes les usines et fabriques qui pouvaient s'adapter à la production de guerre furent réquisitionnées et elles ne tardèrent pas à faire face aux énormes exigences de l'armée. Jour après jour, le même cri retentit : « Des canons ! Des munitions ! » Et sous les averses de fer et de feu qui les arrosent, les Allemands peuvent faire de salutaires réflexions sur les ressources industrielles de la France. Quant aux ressources financières, le résultat de l'Emprunt de la Victoire prouve assez que les bas de laine et les coffres-forts des Français économes ne sont pas encore vides, et que le Gouvernement trouvera une réserve de *silver-bullets* suffisante pour alimenter de balles et d'obus tous les canons et tous les fusils. Le sous-secrétaire d'Etat aux munitions, assisté de deux organisateurs intelligents et énergiques, a accru la production d'obus dans des proportions qui permettent de fournir à l'artillerie tout ce qu'elle demande. Grâce à lui, la mobilisation industrielle est un fait accompli. L'effort, si grand dès le début de la guerre, a été puissamment intensifié au cours des derniers mois, et il atteindra, avant la fin de l'hiver, une efficacité qui ne permet aucune inquiétude. Après avoir tiré tout le parti possible des ressources existantes, utilisé toutes les usines disponibles et assuré leur approvisionnement en matières premières, M. Albert Thomas a abordé le pro-

blème ardu de créer, par les moyens les plus rapides, des usines nouvelles et de trouver la main-d'œuvre technique qu'elles exigent. Les résultats atteints à l'heure actuelle donnent toute satisfaction et permettent de bien augurer de l'avenir immédiat.

§

C'est une agréable surprise d'entendre les éloges que l'on prodigue en Angleterre à ces efforts français et la foi que l'on attache à leur efficacité; par contre ce n'est pas sans étonnement que j'ai constaté à maintes reprises l'incrédulité avec laquelle l'opinion britannique accueillait les communications relatives aux fabriques de munitions anglaises. Cela prouve jusqu'à quel point l'esprit public a été empoisonné par les tapageuses campagnes qui provoquent le soupçon et la défiance à l'égard du Gouvernement. Que ceux qui doutent se reportent aux journaux, en particulier le *Daily Telegraph*, le *Times*, le *Daily Mail*, de la première quinzaine de novembre, et à la collection des *Daily Chronicle* et *Daily News* de ces dernières six semaines; ils trouveront là les assurances que leur scepticisme peut souhaiter. Qu'ils me permettent aussi de leur affirmer que l'œuvre accomplie en Angleterre par Mr Lloyd George ne le céde en rien à celle qu'a accomplie en France Mr Albert Thomas, et j'ose dire même que Mr Lloyd George a rencontré plus de difficultés que son collègue français et qu'il lui a fallu créer de rien son organisation.

Au cours d'un voyage dans certaines régions industrielles de l'Angleterre et de l'Ecosse, j'ai pu me rendre compte *de visu* de l'activité qui se dépense à l'heure actuelle dans les usines de guerre; j'ai visité des établissements contrôlés et des *national factories* dont le nombre dépasse maintemant deux mille, et augmente sans cesse; mais ce qu'il m'a été donné de voir a suffi pour me faire une idée de l'ampleur de l'effort et de son efficacité, et pour me figurer l'étendue et les difficultés de la tâche que Mr Lloyd George avait assumée. Il n'y a pas encore un an que le Ministère des Munitions existe. Quand il y fut nommé, le premier titulaire n'avait pas même de locaux pour ses bureaux : il commençait sur table rase. En voyant aujourd'hui ce que le Ministère des Munitions est devenu, ce n'est pas flatter outre mesure son organisateur que de dire qu'il a accompli en quelques mois une œuvre admi-

rable. Mr Lloyd George a organisé, coordonné, suscité les efforts. Le Ministère des Munitions est une gigantesque entreprise industrielle dont les succursales couvrent le pays tout entier et qui, stimulées par l'opiniâtre énergie du chef, travaillent avec une prodigieuse activité à satisfaire une demande insatiable.

En temps de guerre, la fourniture des munitions pour l'artillerie et pour les fusils devient un problème de mécanique, puisqu'elle est délivrée des considérations commerciales qui la gêneraient en temps de paix. Tout de suite, Mr Lloyd George s'est rendu compte que le rôle de l'ingénieur était capital. C'est l'ingénieur qui apprécie l'utilisation possible et la capacité des diverses usines et qui sait distribuer le personnel chacun selon sa compétence et selon les besoins.

A lui encore incombe le soin d'instruire la main d'œuvre inexercée. Aussi, sur les quatre *deputy directors* qui secondent le ministre, deux sont-ils des ingénieurs depuis longtemps à la tête d'importantes manufactures. Chacun des *deputy directors* est assisté d'un haut personnel composé d'ingénieurs et de métallurgistes. Ils ont été recrutés dans les grandes usines du pays et sont prêtés par leurs firmes ; beaucoup d'entre eux proviennent des chemins de fer ; et s'il en est qui naturellement sont rétribués pour leur travail, un bon nombre n'acceptent aucune rémunération pour la collaboration patriotique qu'ils apportent au ministre.

Je ne prétends pas entreprendre ici un exposé complet de la tâche réellement gigantesque accomplie par le Ministère des Munitions, d'autant plus que cette tâche s'étend de jour en jour : le résultat d'hier n'est déjà plus celui d'aujourd'hui, qui sera à son tour modifié demain. Comme les chiffres possèdent une éloquence convaincante, ayons recours à eux : au 10 juillet, Mr Lloyd George avait placé 1350 usines sous le contrôle direct de son administration ; au 10 novembre, il en avait 1679 et au 10 décembre, 2063. Les ingénieurs du ministère parcourent tout le Royaume-Uni et désignent les établissements industriels dont l'installation peut s'adapter au travail de guerre, et ce n'est jamais en vain qu'ils s'adressent au patriotisme des patrons avec qui désormais rivalisent les ouvriers.

Les établissements qui produisent maintenant des muni-

tions se divisent en quatre classes : *a*) les grands établissements de fournitures navales et militaires ; *b*) les établissements industriels privés adaptés aux travaux de guerre ; *c*) les fabriques nationales de projectiles récemment créées ; *d*) les usines nouvelles entièrement construites depuis la guerre. Les plus importants sont naturellement les premiers; ils existaient depuis longtemps et il leur a été facile de s'adapter tout de suite au surcroît de production requis et d'atteindre une expansion dans certains cas stupéfiante. Mr Lloyd George a divisé le Royaume-Uni en onze régions, dont deux pour l'Ecosse et deux pour l'Irlande; chacune se subdivise en un nombre variable de districts à la tête desquels se trouve un comité local de direction, qui est en contact avec le Ministère des Munitions par un double système. Dans le service central du ministère, chaque région est assignée à des organisateurs qui aident de leurs conseils les comités locaux et restent en rapport incessants avec eux. En même temps, le service de la production est représenté dans chaque région par un ingénieur-inspecteur qui surveille le travail pratique en accord avec les comités locaux.

Telles sont les lignes générales de cette organisation. Dans le détail, il n'y a pas de type uniforme d'arrangement. Et c'est là une des manifestations du sens commun et de l'esprit pratique anglais qui frappe particulièrement un Français habitué à cet esprit d'unification qu'une centralisation administrative parfois excessive requiert pour son bon fonctionnement, et pour éviter des responsabilités aux fonctionnaires de carrière. Par bonheur, le jeune Ministère des Munitions s'est constitué avec un personnel d'hommes d'affaires, de chefs d'industrie, d'ingénieurs expérimentés qui savent user d'initiative et accepter des responsabilités. La forme les intéresse moins que le résultat à obtenir.

Les comités varient beaucoup de forme, de caractère et d'activité; ils s'adaptent aux conditions locales avec une parfaite aisance puisqu'ils sont composés des hommes de qui dépendait avant la guerre l'activité industrielle de la région. Un même sentiment de patriotisme unit patrons et ouvriers, et chacun apporte à l'œuvre commune un esprit de bonne volonté qui permet de résoudre les difficultés et de maintenir l'entente indispensable. Après tout le bruit qui a été fait à

propos de conflits ouvriers, c'était une joie de constater ce bon accord. Quelques grèves malencontreuses, quelques discussions intempestives avaient créé en France une impression des plus fâcheuses et qui est erronée, comme j'avais plaisir à m'en rendre compte. Il est difficile au public de mettre au point le grossissement que la presse quotidienne fait subir aux événements. De quelques cas particuliers, on tire des conclusions qui s'étendent à tort à l'ensemble parce que l'on ne tient pas compte de la masse qui l'emporte dans l'autre plateau de la balance. Un conflit tout local, entre patrons et ouvriers, fait oublier que dans des milliers d'autres endroits le travail se continue sans heurts et sans accrocs ; il n'y faut pas attacher plus d'importance qu'il ne convient ni pousser des cris d'orfraie comme si tout était perdu. Lorsque, dans un atelier où fonctionnent mille tours, l'un d'eux s'arrête pour une cause quelconque, l'ingénieur s'abstient de hurler que tout est compromis, que le matériel ne vaut rien et que le personnel est incapable ; il sait que les accidents menus ou graves sont inévitables, et il s'efforce de les réparer de son mieux et rapidement.

Je voudrais qu'il fût possible de faire partager aux populations des nations alliées l'impression réconfortante qu'on rapporte d'une visite aux usines de guerre ; je m'y suis trouvé avec des compagnons qui étaient partis les uns disposés à tout critiquer, les autres persuadés d'avance que « ce serait comme toujours en Angleterre », un peu plus « à la va comme je te pousse ». Ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux a dissipé leurs préventions. Pour mieux convaincre ceux qui n'ont pas vu, des chiffres seraient précieux, mais on ne peut donner aucun total, car l'ennemi ne doit pas plus connaître le nombre exact d'ouvriers employés que le chiffre auquel est parvenue la production, qui, du reste, augmente sans cesse dans des proportions stupéfiantes. Néanmoins, certains détails que j'ai été autorisé à noter serviront de matériaux à l'imagination des lecteurs pour entrevoir une partie de la vérité.

Dans un des centres industriels du Yorkshire, un seul établissement produit une variété de matériel dont voici l'énumération : munitions pour fusils et mitrailleuses, balles pour le Lebel français, affûts de mitrailleuses, fusées d'obus, machines-outils pour la fabrication des cartouches et des douilles,

presses à forger les obus, taraudeuses, machines à fabriquer les canons de fusil, turbines à vapeur et dynamos. L'établissement a cessé de travailler pour le commerce ; pour satisfaire les commandes passées par l'Etat, il a construit de nouveaux ateliers et il a porté de 1.500 à 6.000 le nombre de ses ouvriers. Loin d'être une exception, cet exemple devient la règle. Dans une usine de Birmingham, où travaillaient avant la guerre 900 ouvriers des deux sexes, il y en a à l'heure actuelle plus de 7.000, dont 4.000 femmes.

Un soir, alors que nous avions marché pendant des kilomètres, dans le bruit infernal des machines de toute espèce opérant l'un des six cents procédés nécessaires à la fabrication d'un obus, l'ingénieur qui dirige cet établissement fit soudain cette réflexion : « Yes, all this place was green fields not many months ago (1) ! » Quelques jours plus tard, sous le vent glacial qui descendait des montagnes d'Ecosse, en nous fouettant une pluie fine au visage, nous visitions une ville en construction sur des centaines d'hectares. Entre les longues lignes de maisons de bois, on distinguait encore des champs de choux et de navets et des espaces gazonnés où la neige s'attardait. Pendant qu'on achevait d'édifier ces groupes de longs chalets bas, tout un enchevêtrement de voies ferrées étaient en construction qui amèneront là les matières nécessaires, et transporteront les équipes d'ouvriers et d'ouvrières venus des agglomérations voisines. Car il n'y aura pas de population résidente à « Shelltown » (Obusville), le genre de travail auquel il sera procédé là est particulièrement dangereux : les obus y seront remplis des explosifs qui les feront éclater dans les lignes de l'ennemi et détruiront ses tranchées et ses réseaux de fils de fer barbelés. Plusieurs milliers de femmes viendront ainsi, par équipes de jour et de nuit, accomplir cette tâche minutieuse, où, comme les hommes dans les tranchées, elles risquent un péril de mort.

On ne saurait trop rendre justice au rôle que jouent les femmes dans cette formidable production d'armes et de projectiles. Pour quelle proportion faut-il les compter dans le total de la main d'œuvre employée par les usines de guerre ? La moitié, sans doute, c'est-à-dire plus de six cent mille. Pour être mixte, l'armée à laquelle commande Mr Lloyd George n'en est

(1) « Il y a quelques mois, l'endroit où nous sommes était une prairie. »

pas moins importante que les recrues de Lord Derby. Dans certaines usines, la main d'œuvre féminine est exclusivement employée, à l'exception de quelques mécaniciens experts uniquement occupés à la surveillance et à la réparation des machines. « These girls, me dit le directeur d'un de ces établissements, are working on honour. » Sans doute, elles gagnent de 35 s. à 4 livres par semaine, selon leur habileté, mais elles mettent tout leur cœur à leur ouvrage. Elles savent qu'elles aident à mener la guerre à bonne fin et que chaque obus qu'elles tournent est destiné à l'ennemi. D'un passage surélevé, je contemplais, à travers l'enchevêtrement de milliers de courroies de transmission, les rangées de machines serrées les unes contre les autres ; devant chaque machine, enveloppée dans une grande blouse khaki et les cheveux soigneusement cachés sous un bonnet khaki bordé de vert, une femme travaillait, la tête penchée, et les doigts agiles. Un petit drapeau, anglais, français ou belge fixé devant elle s'agitait dans la trépidation de la machine et le courant d'air des courroies ; la vue de l'emblême pour lequel tant d'hommes au loin donnent leur vie réconforte l'ouvrière quand, lasse d'avoir, pièce à pièce, alimenté sa machine et tourné des leviers, dans ce bruit incessant, elle sent ses tempes qui battent, ses yeux qui se troublent et ses doigts qui s'engourdissent.

Des munitions, encore des munitions, et toujours des munitions. Tel est l'urgent appel des armées alliées en campagne. Elles en recevront tout leur content. En France, en Russie, en Italie, au Japon, on en fabrique avec une énergie accélérée. La maîtrise des routes maritimes nous permet d'en faire venir des contrées d'Outre-Océan. Au Canada, 320 usines travaillent uniquement à des commandes de guerre. Les autres Dominions et les colonies se sont organisés aussi, et maintenant la formidable puissance industrielle des Iles Britanniques apporte son appoint dans cette lutte ; la production des munitions de toutes sortes atteint à présent un total incroyable et elle se développe dans des proportions telles que, quelle que soit l'activité allemande, elle ne saurait être plus grande, même en employant tous les ustensiles de cuisine des Empires germaniques.

Il y a quelques mois, j'ai pu me rendre compte, sur le front de France et de Belgique, du merveilleux moral des troupes

qui barrent la route aux Boches. Depuis lors, j'ai surveillé, semaine après semaine, le développement de la participation britannique. Je n'ai trouvé que des raisons d'espérer. Le moral de la troupe dans la zone de guerre n'est pas plus solide que le moral qui inspire les centaines de milliers d'hommes et de femmes qui fourmillent jour et nuit dans les usines de guerre. Il n'y a pas de meilleur tonique pour les esprits moroses que quelques heures au milieu de ceux qui *do their bit*. A présent, l'effort des Alliés est coordonné; il se compense et se complète; il obéit à une unité de direction, et... mieux vaut tard que jamais !

Il y a quelque temps, le kaiser disait à ses troupes, pour les disposer à un hivernage dans les marais russes : « Nous devons tenir jusqu'à ce que nous ayons jeté nos ennemis à genoux, et puissions leur dicter une paix digne de nos sacrifices. » Le Chancelier, devant des auditeurs un peu moins astreints au silence, s'est contenté de dire : « Nos ennemis sont battus, j'attends leurs propositions de paix. » Sans doute les Alliés ont subi des revers qui donnent aux Allemands l'apparence d'être les vainqueurs; mais la réalité est autre. Les Alliés ont des armées plus nombreuses qu'au début ; ils ont des flottes plus fortes que jamais ; ils fabriquent du matériel de guerre et des munitions autant qu'il leur en faut; ils trouvent de l'or plus qu'ils n'en demandent; ils poursuivent leurs préparatifs derrière des lignes formidablement fortifiées ; ils attaquent avec succès l'ennemi; leur puissance s'accroît sans cesse dans des proportions énormes, et quand bientôt l'heure viendra de l'employer sur terre et sur mer, nous pouvons espérer que l'ennemi chancellera et succombera sous les coups.

Après le rêve allemand écroulé, les nations vivront sans menace, sans redouter l'agression d'un voisin prêt à tous les crimes. Une ère nouvelle s'ouvrira à dater de cette année, une ère de réparation et de paix, que nous marquerons, selon le vœu du grand poète Vielé-Griffin : l'an I de la Liberté du Monde.

HENRY-D. DAVRAY.

LES ROLES DE LA FEMME DANS LA GUERRE

D'APRÈS LE ROMAN

—

Est-il plus heureuse matière à romans, est-il rien de plus *romanesque*, au meilleur sens du mot, que le rôle des femmes pendant la guerre? L'activité si intense et si féconde et si diverse de la ruche féminine en travail dans nos hôpitaux et jusque dans chaque maison, nous en persuade aisément aujourd'hui. Nos romanciers d'avant la guerre ont-ils deviné et rendu cette juste impression ? Ont-ils su dépeindre les rôles de la femme dans la guerre ?

En fait, ce sont les aspects rares, inattendus et paradoxaux de cette question qui les ont retenus par prédilection. On peut s'étonner qu'ils se soient attardés si longtemps à décrire des rôles exceptionnels ou accessoires de la femme en temps de guerre, au lieu d'aller droit à celui qui nous semble aujourd'hui si évidemment essentiel, et tour à tour si poétique, si touchant et si dramatique.

§

Voici d'abord quelques types de ces rôles secondaires.

Dans une aussi ample matière, on attendrait beaucoup de Vigny et de Balzac. Bien des émotions précieuses sont condensées dans *Grandeur et servitude militaire*. Mais tout le drame de conscience que le respect du devoir fait naître chez un soldat se passe en dehors de la jeune Laurette. Elle n'en est que la victime résignée et passive. Un accident vulgaire qui ferait mourir son mari sous ses yeux ne l'affecterait pas moins que la sinistre exécution en pleine mer ordonnée par le Directoire.

Quant à Balzac, qui s'est intéressé à tout, c'est un fait très remarquable qu'il n'a presque pas abordé les sujets militaires. On lui a prêté l'intention d'entreprendre une suite de *Scènes de la vie militaire* au moment de sa mort. Mais le fait est qu'il a rarement consacré aux récits de guerre proprement dits plus de deux ou trois pages de suite. Or il a mis en scène tant d'anciens soldats de l'Empire qu'il eût trouvé des occasions innombrables, s'il les avait cherchées le moins du monde. Dans *les Chouans* même, ce n'est nullement la guerre qui est le vrai sujet du roman. Dans *le Colonel Chabert*, elle ne représente que la condition la plus favorable pour introduire une intrigue compliquée ; mais c'est cette intrigue, avec la psychologie qu'elle met à nu, qui seule a intéressé l'auteur.

Une rouée, que son mari a tirée de très bas, s'empresse de se marier dès qu'on l'a officiellement présumé mort à la guerre. Mais il n'était que disparu : tout à coup le revenant apparaît bien vivant. Voilà le nouveau ménage menacé : deux maris pour une femme ! La femme, pour se tirer d'affaire, joue alors une habile et multiple comédie. Elle essaie d'abord un coup droit : empêcher son premier mari d'être identifié légalement et de reconquérir son ancien titre. Mais, grâce à un avoué retors. il va y réussir. Alors elle l'attendrit. Elle pleure et supplie. Le malheureux se laisse toucher. Une conversation entendue par hasard lui découvre la perfidie de son ancienne femme. Mais il est à bout d'énergie; brisé, il retombe à la misère, à l'oubli, à l'abrutissement.

Mais la guerre, occasion propice du drame,occupe fort peu et cette femme, et cet homme,— qui aurait tant à nous dire là-dessus,— et surtout l'auteur. Une tout autre occasion aurait pu amener la même disparition et les mêmes scènes. *L'homme à l'oreille cassée*,d'About,est un autre revenant mort à la guerre, lui aussi, sans que le roman nous parle davantage de la guerre.

Les récits des Margueritte sur *Une Epoque* sont des romans historiques où l'histoire prime le roman. La guerre y est nécessairement au premier plan, et les femmes passent au troisième. La lutte nationale y est beaucoup plus qu'un épisode de la vie d'une femme ; les femmes y fournissent au contraire des épisodes gracieux ou touchants, propres à prêter quelque intérêt romanesque à l'histoire vraie de la guerre. C'est dans

les Tronçons du glaive que les personnages féminins sont le moins effacés. Nini, la maîtresse de Martial, meurt, pendant le siège de Paris, des privations qui hâtent sa tuberculose. Marie Réal voit son mari partir comme officier trois jours après son mariage. Elle va le chercher, grièvement blessé, pour qu'il meure entre ses bras. Ces fantômes féminins n'ont pour rôle que d'introduire sur la scène la dose de sentimentalité strictement indispensable pour faire de l'histoire un roman. Par malheur, dans ce mélange des genres, ce qui sert à l'un nuit à l'autre. L'œuvre n'est pas toute « au point » ; elle reste hybride et douteuse.

Parmi les épisodes que la guerre peut introduire dans la vie d'une femme, il en est un particulièrement tragique et odieux : c'est la violence, dont nos législateurs se sont occupés récemment pour fixer le sort légal des misérables intrus qu'on a nommés les « enfants de la guerre ».

Moins sensibles que nous à cet égard, nos ancêtres en ont souvent parlé légèrement, comme d'un incident de guerre assez mince, et banal. La tendre Cunégonde de *Candide* fut victime, avec son frère, du « péché de boulgrerie » lors d'une invasion hongroise. (On attribua longtemps aux Ogres ou Hongrois, aux Bougres ou Bulgares, certaines mœurs qui depuis... ne sont pas restées leur spécialité.) Elle fut, nous assure laconiquement Voltaire, « violée autant qu'on peut l'être » dans le meilleur des mondes possibles.

Jamais situation ne fut plus lamentable, et plus riche en conséquences romanesques que celle de ces victimes du plus irritant des attentats. Tellement lamentable même, et tellement riche, que les bons romanciers semblent avoir répugné à l'emploi de « ressorts » aussi violents et aussi aisés à mouvoir. Ces procédés trop faciles font glisser l'histoire aux faits-divers, l'épopée au huis-clos de cour d'assises, le drame au mélodrame et le roman au feuilleton.

Nous n'irons point les rechercher jusque-là. *L'Enfant du viol ; le Bâtard du Boche...* Ces titres seuls font dresser les cheveux au lecteur lettré, pour plusieurs raisons très diverses. Il est arrivé à Mme Lesueur de côtoyer ces frontières de l'art dans *l'Invincible charme :* le héros est né du chantage vil par lequel un officier prussien a fait payer à sa mère la vie d'un amant pris et condamné par les Allemands. Et il ne faut

pas moins qu'une découverte généalogique pour qu'Odette, la douce fiancée du jeune premier, fille d'un colonel, puisse l'épouser, bien qu'il se soit couvert de gloire à son intention dans les guerres coloniales. O bonheur ! le misérable Prussien son père se trouve descendre, par miracle, de protestants français émigrés sous Louis XIV, et tout est sauf, même l'honneur : il épousera.

L'imagination de Paul Adam est assez volontiers atroce; car il tient boutique de professeur d'énergie. Et, avant la guerre, un littérateur pouvait se contenter d'atrocités en fait d'énergie. Il s'est délecté, dans *la Force*, de quelques scènes de viols et d'incestes de la nuance sadique : teinte particulièrement recherchée dans une certaine littérature qui a pris la brutalité pour la vigueur : superstition dont la guerre présente nous délivrera peut-être, précisément en nous saturant des images de la véritable énergie, qui est aussi la santé.

Pour nous prouver qu'il est un « caractère», une « force », l'officier de cavalerie Héricourt fait plusieurs fois œuvre de mâle en grand public, ou bien, en famille, sous les yeux attendris de sa sœur et d'une amie. Des idées d'inceste l'obsèdent abondamment; et il cultive, tout le long du livre, l'image des yeux bleus d'une petite fille bavaroise qu'il a violentée : il recherche et retrouve ces mêmes yeux bleus sous des sourcils noirs chez sa femme, ses enfants, et même l'enfant de sa sœur !

Enfin, si la guerre actuelle n'est pas encore terminée, du moins existe-t-il déjà des romans terminés sur la guerre actuelle. Nés avant terme et presque forcément morts-nés, ces autres « enfants de la guerre », produits d'une violence littéraire vraiment criminelle à sa façon, ces « ours de la guerre » ne sont que des transcriptions des faits-divers militaires qui dans nos journaux ont remplacé pour quelques mois l'ancienne rubrique des faits-divers civils : incidents de la rue, scènes de mobilisation, de caserne, d'ambulance ou de tranchées. Elles sont tant bien que mal reliées par le fil d'une intrigue banale. Les anciens professeurs de rhétorique eussent flétri ce mauvais tissu du nom de rhapsodie. Disons qu'il fournirait un film de cinéma plutôt qu'un vrai roman. Ainsi, dans *le Départ* ou *la Veillée des armes*, de Mme Tinayre, fruit très vert, trop vert, de la guerre présente, une jeune femme aime passionnément son mari. Arrive la catastrophe, il part,

il fait son devoir; elle l'approuve, mais elle souffre. C'est l'histoire vraie de tant de femmes en ce moment que ce récit n'est presque point un roman; ce qui n'est pas toujours un éloge, comme on pourrait le croire.

§

Il faut mettre à part les guerres coloniales, qui, pendant une longue paix armée, nous ont présenté le spectacle permanent d'une petite guerre bien vivante et très pittoresque. Mais, dans ces romans coloniaux, ce n'est pas la guerre même qui a surtout attiré les auteurs : c'est le thème pittoresque de la vie exotique, et le thème romanesque de la séparation : l'absence avec le mystère de l'éloignement et l'angoisse du danger; l'éternelle fable des *Deux pigeons*.

Il existe deux variations principales sur ce thème unique. L'une est en mineur: les deux héros séparés ne parviennent pas à s'épouser. C'est la teinte pessimiste, à la façon du *Roman d'un spahi*, de Loti. Tout le monde se rappelle les nostalgies classiques du paysan cévenol qui gagne lentement ses galons au Sénégal, pendant que sa fiancée, impatiente et peu confiante, ne sait pas l'attendre et se marie au pays. Il meurt navré, surpris dans une embuscade, et sa petite maîtresse Fatou-Gaye se tue avec leur enfant mulâtre.

La deuxième variation est en majeur : car les deux héros finissent par s'épouser. Broderies optimistes, sentimentales et fades. Quelques changements de tons, agréables, mais trop prévus. Dans *le Doute plus fort que l'amour*, l'auteur d'*Amitié amoureuse* nous fait lire les lettres mélancoliques et tendres d'Hélène à son fiancé Jacques, brillant officier de l'expédition du Dahomey. Dans *Notre-Dame des ardents*, Mme Réval nous livre celles du lieutenant Lamouse à la jolie Nanette : une inconnue qui, pour lui envoyer plus convenablement, au fond du Sud Oranais, des coupures de journaux de la part d'une marraine morte, se fait passer pour vieille. Que lire dans le désert? des feuilletons? Point du tout : cette jeune fille sans éducation montre tout de suite dans ses choix littéraires un goût exquis : — justement celui de l'auteur, sans doute. — Quand le lieutenant vient en France, pour remercier sa vieille correspondante inconnue, il a la joie de découvrir sous son pseudonyme innocent la jeune et tendre Nanette, qu'il épousera.

Il y a bien aussi un vieux thème qui s'impose depuis qu'il y a

des colonies et des romans coloniaux. C'est le motif de l'amour exotique, non plus à distance, mais au contact. Seulement, il est un peu « romance », et très usé depuis la fin de *Manon Lescaut*, le début de *Paul et Virginie*, et *Atala* tout entier. Ce sont des ancêtres redoutables. Pierre de Trévières a pourtant osé se mesurer avec eux dans *le Roman d'un chasseur d'Afrique*, où un maréchal des logis aime une jeune Espagnole, dont le père fait une contrebande coupable avec les Marocains; ce qui les amène à mourir coup sur coup tous les trois à la façon romantique et dans une gamme assez sombre.

En somme, l'amour colonial rend peu. Malgré ses efforts louables, et à part quelques accessoires plus ou moins militaires, il ressemble étrangement à l'amour métropolitain. On peut se demander s'il sera jamais un bon article d'importation.

§

La guerre n'apparaît jusqu'ici dans nos romans que comme un épisode accessoire ou comme un fond de tableau dans l'aventure amoureuse qui occupe le premier plan. Mais l'intrigue sentimentale est quelquefois présentée comme la cause même de la guerre : conception éminemment romanesque, et flatteuse pour un certain féminisme; mais qui reste en dehors de toute vraisemblance, et même de toute réalité (car tout le monde sait que la réalité déborde sensiblement la vraisemblance). Quelques luttes internationales ont bien pu prendre une intrigue d'amour pour occasion : telle la guerre contre l'Autriche, qu'Henri IV allait entreprendre quand il fut tué. Mais qui oserait contester sérieusement que, par delà ce prétexte, toute querelle internationale a des causes beaucoup plus profondes, qui sont seules essentielles ?

La première et la plus illustre de ces conflagrations classiques pour cause d'amour, c'est la guerre de Troie, dont l'enlèvement d'Hélène fut la seule cause, selon la légende poétique. Ce rôle de la femme dans les épopées guerrières des Grecs est assez exceptionnel. Car celles des Hindous, des Scandinaves, des Germains ou des Français, il faut en convenir, manquent un peu trop de femmes, malgré d'honorables exceptions, d'ailleurs fort surfaites.

C'est dans les vieux romans de chevalerie qu'il faut chercher le prototype moderne des guerres galantes. L'imagination ai-

mable des poètes provençaux ne pouvait guère concevoir pour un prince un motif plus honorable de risquer sa vie et son royaume que l'amour d'une femme. La beauté divine d'Hélène de Constantinople, la plus belle des femmes, — comme la presque unanimité des héroïnes de romans, — déchaînait des guerres interminables entre tous les princes qui ne pouvaient manquer de se la disputer les armes à la main, dès qu'ils la voyaient une fois.

L'Astrée de d'Urfé a hérité de cette tradition par l'intermédiaire de l'Italie et de l'Espagne, qui nous la devaient à leur tour. Plusieurs guerres terribles encombrent quelques-uns des dix volumes de cette pastorale douceâtre — et « colossale », assurent les érudits allemands. Une guerre civile, le siège de Marcilly, la révolte du général Polemas contre sa souveraine la nymphe Amasis, l'alliance militaire du rebelle avec le vieux roi des Burgondes Gondebaut, qui finit par guerroyer pour épouser la belle Dorinde, laquelle, par justes représailles, n'épousera que son fils, — tous ces cataclysmes militaires n'ont pour cause que des querelles d'amoureux, et s'associent étrangement avec les gentes mœurs pastorales. Quant à la divine Astrée elle-même, elle ne figure dans ces guerres que comme victime. Pendant le siège de Marcilly, elle est faite prisonnière par l'armée assaillante. Les soldats l'attachent avec des cordes et la forcent à marcher devant eux dans un assaut avec trois autres prisonniers, afin que ses amis les assiégés n'osent lancer leurs flèches sur la troupe. On voit que cette vilaine ruse de guerre, aujourd'hui trop connue de certains peuples, est « renouvelée des Anciens ». Les bergers de *l'Astrée* s'en indignaient déjà avec véhémence, comme d'une lâcheté qui déshonorait leurs adversaires.

Il y a peu de femmes écrivains qui aient beaucoup parlé de la guerre dans leurs romans ; et nul ne s'en étonnera. Cependant les innombrables volumes du *Grand Cyrus* en sont pleins. Et naturellement, c'est toujours pour une femme qu'on s'y bat. Et cette femme est toujours la toute belle Mandane, fille de Cyaxare, remarquable entre toutes les héroïnes de romans par ce seul trait, qu'elle semble détenir le record de l'ennui. Comment des héros sensés ont-ils pu tant batailler pour une femme froide et mortellement guindée, comment tant de lecteurs l'ont-ils entourée d'une admiration et d'un amour tou-

jours passionnés pendant un demi-siècle? Mystère insondable de la mode. Quoi qu'il en soit, un prince déclare une guerre pour enlever Mandane. Un roi en déclare une autre pour la reprendre. Un second ravisseur fait campagne pour l'enlever au premier. Artamène, le ci-devant Cyrus, se bat pendant des volumes entiers, autant pour briller aux yeux de cette belle que pour la sauver. Aussi choisit-il toujours d'attaquer avec moins de soldats que son adversaire, et dans la position la plus désavantageuse, afin d'avoir plus grand mérite à vaincre en l'honneur de l'amour. Cette stratégie galante trahit une imagination bien féminine. On ne songe pas sans stupeur que les contemporains y reconnaissaient aisément les campagnes du grand Condé! Mlle de Scudéry ne suivait apparemment ses armées sur d'autres cartes que celle du Tendre, sa propre invention de *la Clélie*. Dans les romans, ces tactiques étranges réussissent toujours. Le héros, en triomphant de ses ennemis, persuade enfin la cruelle.

Quel fatras de conventions factices! Comment peut-on méconnaître à ce point les grandeurs épiques de la guerre, et les asservir si froidement à quelque intrigue mesquine?

Toutefois, un historien sociologue nous montrerait peut-être, derrière ces inventions mignardes, une réalité sociologique plus profonde. Cette fiction des guerres chevaleresques ou galantes, ce n'est que l'idéalisation des luttes en vue de mariages diplomatiques, que l'usage féodal de la dot et de l'héritage féminin a rendues possibles, et réelles. La coutume de transférer des fiefs par mariage a créé dès le Moyen-Age toute une politique réaliste d'alliances matrimoniales entre familles souveraines, que l'antiquité n'avait guère connue, et que les mœurs démocratiques des modernes ont supprimée. C'est ce fait politique et économique qui a considérablement accru l'importance sociale des femmes dans la haute société féodale, et qui a rendu légitimes et vraisemblables, sinon vraies, ces fictions sentimentales, qui nous paraissent purement imaginaires. Remplacez sentiment par intérêt, et beauté par fief : vous comprendrez pourquoi la femme a pu être, pendant quelques siècles, une cause vraisemblable de guerre dans les romans, sous le prétexte honorable et artistique de l'amour.

Nous retrouvons ces galanteries fades, assaisonnées à la mode, et même fortement pimentées, dans les reconstitutions

des guerres religieuses du XVIe siècle, où Maindron s'est spécialisé. *Monsieur de Clérambon* se joint à l'armée protestante avec une troupe de reîtres, uniquement pour retrouver Françoise, qu'il aime et qui le dédaigne. Dans le *Tournoi de Vauplassans*, Madeleine de Gardefort est adorée de deux hommes : l'un se battra avec les catholiques, l'autre avec les protestants, afin d'avoir chacun un bon prétexte pour enlever ou pour reprendre la belle huguenote. C'est aussi, pour le romancier, une précieuse occasion d'unir la peinture des pires atrocités de la guerre à celle de l'amour, et d'obtenir ainsi une nuance de sadisme recherchée, et que la maîtrise du style rend précieuse. Car, si les reconstitutions de Maindron sont fidèles et vivantes dans le détail, la donnée de ses intrigues est toute livresque ; il en a emprunté la conception aux romans de cette époque et non à ses mœurs réelles. Ce sont ces souvenirs littéraires, bien plus que les réalités vivantes de l'histoire, qui nous en garantissent la vraisemblance. Flaubert lui-même ne s'est-il pas permis un peu trop de romantisme, quand il fait jouer à Salammbô un rôle que la psychologie de barbares comme Mâtho, Narr'Havas et les Mercenaires, rend peu vraisemblable parfois?

Le romanesque tout archéologique de Maindron et de Flaubert nous amène à la conception moderne. Qu'une guerre ait pour cause l'amour d'un prince pour une femme, cela nous semble invraisemblable, et sans grand intérêt. Mais qu'un homme devienne soldat par dépit ou par désespoir amoureux : voilà qui est fort possible, et fort riche en drames intérieurs et extérieurs. Nombreux sont, dans le roman, les prétendants éconduits qui s'engagent pour oublier, et aussi pour se faire pardonner ou pour séduire. Solution banale, toujours vraisemblable et sympathique, d'une situation que la vie réelle offre si souvent.

Rappelons seulement le « besson » Landry, qui devient secrètement amoureux de la *Petite Fadette*. Mais elle a épousé son jumeau : il ne reste plus à l'amoureux évincé qu'à partir comme soldat. La situation de la *Chonchette* de Marcel Prévost serait encore fort embarrassante si la France n'avait pas de colonies. Jean d'Escarpit est un brillant enseigne de vaisseau, déjà décoré en pleine paix à 24 ans (ce qui était plus fréquent chez les héros de romans que chez les héros tout

court). Il adore Chonchette. Malheureusement, il apprend vers la fin qu'elle pourrait bien être sa sœur. Epouvanté par cette révélation, l'auteur soustrait le jeune homme à toute tentation immorale, en le chargeant d'une mission dans une région de l'Afrique centrale, où il n'y a ni maires ni curés.

L'amour, malgré certains romans, est rarement cause d'une guerre; mais la guerre peut être plus vraisemblablement une cause d'amour. Dans la guerre, toute femme aime surtout le guerrier. Dans le guerrier elle aime les qualités mâles portées au suprême degré; aussi elle aime tout en lui, naïvement, depuis l'uniforme martial jusqu'aux manifestations plus profondes de la force et de l'héroïsme.

Qu'un simple bourgeois, incompris comme tel, soit aussitôt aimé lorsqu'il devient soldat, c'est-à-dire héros par définition, c'est donc un événement fort normal. C'est même un moyen tellement facile de nous démontrer comment ce personnage mérite de triompher, que beaucoup d'artistes scrupuleux relèguent cette « ficelle » parmi les accessoires feuilletonnesques.

Le type le plus récent de cette conception simpliste pourrait être *Comme une terre sans eau*, l'« ours de la guerre » de Jacques des Gachons. Le héros, Camille Joubert, est un riche oisif, veule et incapable. Il adore sa femme Hélène, mais elle ne l'aime pas et le méprise. Il a beau perdre sa fortune, et essayer de se refaire une situation par son talent de caricaturiste : elle ne revient pas à lui. La mort même de leur fille dans un accident d'auto ne les unit pas. Enfin la guerre éclate. Le mari dédaigné s'engage, et revient blessé : sa femme l'aime aussitôt d'amour La blessure cicatrisée, une seconde vie pleine de passion s'ouvre devant eux. Prenez garde, monsieur des Gachons : ce dénouement prématuré constitue l'engagement formel d'écrire un second roman, — *Comme une eau sans terre* par exemple, — pour peu que la guerre dure encore quelque temps : car votre héros, pour être heureux, devra sûrement guérir; or, guéri, il repartira pour le front, et ainsi de suite...

Telles sont les petites misères du roman d'actualité, produit relativement récent de la littérature industrialisée. Tout est pour le mieux quand le volume se ferme sur des paroles d'espoir et d'enthousiasme, et sur la prédiction vibrante et facile de la victoire prochaine. Mais quelle hâte redoutable à faire entrer l'actualité dans l'art, avant même que la grande guerre

soit close, et que l'imagination populaire en ait spontanément extrait le suc artistique, c'est-à-dire — *la légende !* Vraiment, cette catastrophe mondiale mérite mieux que de devenir le *bellum ex machina* de cette saison.

§

L'amour d'une femme a été jusqu'ici cause ou effet de la guerre, sans que la femme intervienne directement dans la guerre elle-même. Le drame qui se jouait devant elle lui était seulement dédié. La voici maintenant personnage actif de la pièce ; actrice ou tout au moins comparse et figurante ; mais en bonne place dans l'action ou sur la scène.

Si nous consultons nos romanciers, une femme peut intervenir à la guerre de bien des façons : comme soldat, comme cantinière, comme espionne ou traîtresse, comme infirmière, et même comme... fille.

Une femme-soldat, c'est plutôt un personnage de vaudeville, d'opérette, de mélodrame ou de feuilleton, que de roman sérieux. Ce déguisement physique et moral de la femme ne peut être qu'une curiosité anecdotique dans l'histoire, et qu'une convention contestable dans le roman.

Gyp cependant n'a pas dédaigné ce motif. Sa *Cricri* est fille et petite-fille d'officiers, enfant gâtée et enfant terrible, comme toutes les héroïnes de Gyp. Toute petite elle joue déjà au soldat comme un garçon, spécialement avec un des amants de sa mère, qui la nomme « le général Cricri ». Cet instinct « sanguinaire » fait partie de son hérédité : il est donc tout à fait normal chez elle, bien loin d'être une perversion : ainsi nous l'explique son grand-père. Notez d'ailleurs qu'elle a horreur de tous les événements violents, les accidents ou la chasse, par exemple ; de tous, sauf de la guerre. En 1870, elle a quinze ans. Le temps de couper ses beaux cheveux bien ras et de se déguiser en paysan, et la voilà qui s'engage. Les officiers à qui elle s'adresse pour cela attachent cette frêle jeune fille à un régiment de cuirassiers : les virginales héroïnes de Gyp doivent être de terribles colosses ! D'ailleurs chacun sait qu'elles montent toutes à cheval dans la perfection. Déguisée en turco, elle charge à la suite des cuirassiers, et tombe mortellement blessée. Comme toutes les héroïnes de Gyp encore, elle est gouailleuse et voyou. Elle l'est jusque dans la mort : « Elle promena sur elle-même un regard narquois. Elle se devinait grotesque.

Alors elle se dit que la mort du Cricri ne serait ni décorative, ni poétique, mais que, telle quelle, c'était bien la mort qu'elle avait toujours souhaitée. Et elle pensa en riant : « Nom d'un sabre!... si Pulchérie (sa cousine) me voyait en turco, c'est pour le coup qu'elle dirait que c'est pas des manières pour une petite-fille!... » Et elle meurt en rêvant qu'elle va vers Dieu, bercée dans les pattes de son chien, qu'elle adore.

Ce roman de peu de poids finit très mal : non seulement parce que l'héroïne meurt, mais parce qu'elle meurt désillusionnée : « Elle s'imaginait la guerre plus tumultueuse, plus directe,plus palpitante qu'elle ne l'était en réalité. » La guerre n'est donc pas une amusette pour les femmes? Profonde leçon! Enfin l'héroïne est tuée avant même d'avoir aperçu un seul Allemand : autre vraisemblance décevante, assez courageuse chez un écrivain.

La femme-soldat n'est qu'une curiosité ou un paradoxe. Mais une cantinière est un demi-soldat, et elle est encore une femme. Qui ne se souvient d'avoir adoré dans sa jeunesse *Madame Thérèse*, d'Erkmann-Chatrian? Sensible, héroïque, patriote, républicaine, primaire et un peu phraseuse,elle finit par épouser le médecin d'un village vosgien qui l'a guérie de sa blessure. C'est elle qui a inventé, avant Bonaparte, d'enlever un pont en électrisant un régiment, drapeau en mains. Au point de vue politique, elle agit comme un aimant : elle rend républicains par le simple contact tous ceux qui l'approchent, bien qu'électrisés négativement. Chose étrange, sa grandiloquence naïve n'en rebute aucun; et elle lui attira autrefois les sympathies enthousiastes d'innombrables lecteurs très jeunes, et de quelques autres, pour lesquels c'est double plaisir de jouer à la fois dans leurs lectures à l'amour et au soldat.

La cantinière héroïque est encore du domaine de l'anecdote. L'espionne est un personnage plus sérieux. Depuis la mésaventure classique de Samson, toutes les polices spéciales savent fort bien que les femmes sont les meilleurs agents d'espionnage.Elles sont si naturellement traîtresses,diront les misogynes...Le fait est qu'en paix comme en guerre la femme a toujours été la grande tentatrice pour les traîtres, — nos conseils de guerre en offrent plus d'un exemple récent, — et son habileté est merveilleuse, pour épier chez un amant les

défaillances de la discrétion professionnelle, pour suggérer innocemment les révélations confidentielles, dont l'amant de cœur ou le bailleur de fonds étranger fera son profit.

Il est regrettable que cette psychologie si riche et si vraie ait moins souvent séduit les grands romanciers que les auteurs de mélodrames et de feuilletons.

Balzac pourtant a dépeint dans *les Chouans* Mlle de Verneuil, l'ancienne maîtresse de Danton, à qui le Directoire a promis trois cent mille livres pour séduire et livrer le chef vendéen de Montauran. Elle le séduit en effet; seulement elle se prend à sa propre comédie : elle l'aime aussi. Il découvre sa ruse, et la livre aux Chouans avec mépris. Elle veut se venger, elle va le vendre enfin aux républicains. Encore un revirement, et ils finissent par s'épouser en secret. Le lendemain, les bleus les surprennent, et, par suite d'une combinaison compliquée de déguisements, ils sont pris l'un pour l'autre, et sont blessés tous les deux à mort. On voit que la guerre a inspiré à Balzac plus de fictions romanesques que d'observations réalistes.

Dans cette intrigue à péripéties, la guerre, qui n'a jamais intéressé Balzac, passe au dernier plan. Mais Claude Farrère aime trop son métier de marin pour ne pas introduire le combat naval de Tsoushima en bonne place dans *la Bataille*. Le marquis Yorisaka, officier de la marine japonaise, veut faire profiter son pays de la supériorité des Européens. Il s'instruit donc dans les écoles de la marine anglaise. Mais il sent que cet enseignement lui reste extérieur. Pour l'assimiler vraiment, il faudrait conquérir l'intimité véritable d'un officier anglais de grande valeur. Le dévouement d'un Japonais pour son Empereur n'a évidemment pas de bornes; car le marquis découvre assez vite que le seul vrai moyen de « s'assimiler » la science militaire du commandant Fergan, c'est de lui livrer la marquise sa femme. Qu'est-ce que le féroce et sublime harakiri, sinon une gentillesse, à côté de ce sacrifice patriotique de plus haut goût?

Par cette complaisance non médiocre, l'officier obtient sans difficulté les secrets de la tactique anglaise qui correspondent aux derniers progrès de l'armement européen. Et, sur le cuirassé qui le porte au milieu de la bataille, quand il tombe dans sa tourelle de commandement, il récite à l'Anglais la puérile chanson japonaise que la marquise fredonnait au

moment de sa trahison : l'amant comprendra que le mari sait tout, et que le moment est venu de payer. L'aide de camp du roi d'Angleterre viole la neutralité de sa nation, il prend la place du Japonais dans la tourelle devant le télémètre. Il règle le tir qui achèvera le désastre russe. Nous sommes dans le pays des femmes héroïques, où la petite mousmé si frêle et si insignifiante, à qui l'Européen demande son vœu le plus cher, lance comme une balle cette réponse : « Je voudrais!... je voudrais... mourir et renaître sept fois, en donnant sept fois ma vie à l'Empire! »

Le rôle des filles pendant la guerre offre moins d'héroïsme. Le demi-monde a toujours passé pour un milieu facile, et facilement international, où le riche étranger jouit d'honneurs singuliers, qui se proportionnent avec soin à sa richesse, mais nullement à sa nationalité. Qui donc s'aviserait de chercher particulièrement des traits de patriotisme chez les filles? Tout au plus quelque romantique attardé, en quête de réhabilitations paradoxales et d'antithèses tranchantes, à la façon de *Marion Delorme* et de *la Dame au Camélia*? Vous n'y êtes pas : c'est le bon réaliste Maupassant qui s'attendrit sur le patriotisme des filles de joie.

Boule de suif a, si l'on ose dire, l'héroïsme de son métier. Arrêtée en rase campagne normande par un accident de diligence, au moment où elle fuyait l'occupation allemande, elle refuse toute faveur à un compagnon de route, tant que les Allemands sont là; elle se refuse de plus belle à l'officier allemand, qui met à ce prix le laisser-passer de toute la troupe. Ces honnêtes bourgeois, navrés d'être retenus pendant trois jours, finissent par insister à mots couverts pour que la fille cède. Elle ne se sacrifie qu'à regret; et sa seule récompense est le mépris de tous ces « honnêtes gredins » pendant le reste du voyage.

Boule de suif reste ironique; *Mlle Fifi* est tragique à travers son réalisme sans indulgence. On connaît l'histoire de cette fille de mœurs faciles que des officiers allemands ont amenée, avec quatre autres, dans un château français, où elle s'amuse avec eux à casser les objets d'art et les meubles, pour le plaisir canaille de détruire. Mais, dans une scène d'ivresse, la brutalité de l'officier corseté indigne tout à coup Rachel. Et comme il porte un toast aux victoires des Prus-

siens et leur promet toutes les femmes de France, la vertueuse fille le tue subitement d'un coup de couteau. Elle se sauve. Epousée dans la suite par un admirateur de sa belle action, elle devint, assure Maupassant, « une dame qui valut autant que beaucoup d'autres ».

Cette préoccupation naïve de montrer la supériorité du patriotisme des filles sur celui des honnêtes femmes ferait sourire s'il n'avait quelque chose d'irritant. Les nouvelles du front nous ont fait savoir plus d'une fois que, lors des deux occupations de Lille et un peu partout sur l'arrière des lignes allemandes, les plus chères occupations des filles publiques, — même françaises, — ne sont pas précisément du patriotisme le plus pur. A quoi l'on reconnaît encore une fois comment le réalisme, en croyant réagir en tout contre les imaginations du romantisme, les adopte sur plus d'un point.

§

Voilà bien des rôles divers attribués à la femme dans la guerre. Quand la trouverons-nous enfin dans le rôle d'infirmière, le seul qui nous semble aujourd'hui vraiment normal et général?

La mission naturelle de la femme en temps de guerre, c'est de se dévouer au soulagement des misères que déchaîne le fléau. L'institution officielle de la Croix-Rouge et les nouveaux moyens de transports qui dispersent les blessés sur tout le territoire ont mis particulièrement en relief ce rôle touchant ; et il nous frappe plus que jamais. Mais on ne peut douter qu'il fut toujours rempli dans les autres guerres. Toute la psychologie de la femme, toute son éducation, toute sa vie si profondément affective, son rôle dans la famille, dans la religion, dans la société, la prédestinent à ce ministère pieux.

S'en aperçoit-on en lisant les romans français? Ont-ils su jusqu'ici deviner et traduire à proportion de son importance cette partie de la psychologie et de la sociologie féminines?

Il faut bien avouer que non. Nous trouvons ce tableau esquissé dans nos romans, sous plusieurs aspects, il est vrai, mais à peine esquissé.

Tout d'abord la note satirique. Le rapprochement forcé d'infirmières sensibles, enthousiastes, dévouées jusqu'à... l'amour, et de jeunes héros convalescents, si jeunes et si touchants, et si mâles, ne pouvait manquer de faire naître entre

eux des sentiments très tendres, sur lesquels la verve des anecdotiers devait tisser une infinité d'ironies et de médisances, qui courent déjà la ville, et d'où les « comédies rosses » de l'avenir tireront sûrement une ample moisson. La malignité des misogynes est la seule forme de polémique qui ne perde jamais ses droits, même en temps d'union sacrée !

Nous en trouvons comme un écho anticipé chez la jeune Marguerite du *Sébastien Roch* de Mirbeau : une sorte d'hystérique, que la seule idée des jeunes blessés n'affole pas seulement par patriotisme. « C'est ça qui doit être beau, la guerre !... Des hommes !... tant d'hommes à cheval, avec des cuirasses !... Et des blessés qu'on soignerait... des blessés tout pâles et très doux... Ah! je les soignerais bien ! » S'il observe dans cet esprit tels ou tels hôpitaux de la Croix-Rouge, gageons que Mirbeau doit être fort occupé ces temps-ci !

Après la satire, à peine indiquée d'ailleurs chez nos romanciers, voici la note sérieuse. Dans *le Désastre*, des frères Margueritte, une jeune fille de Metz tient une place effacée. Anine est fière et grave. Elle aime le commandant Du Breuil et en est aimée. Mais, dans la ville assiégée, sa maison devient une infirmerie, où l'ami intime de Du Breuil, le commandant d'Avol, vient à être soigné. Le blessé s'éprend naturellement de la douce et jolie infirmière ; et voilà une rivalité qui brouille les deux amis, juste assez pour donner un aspect romanesque à quelques épisodes de batailles. Deux ou trois autres silhouettes de femmes apparaissent encore dans le même rôle d'infirmière : la mère et la grand'mère d'Anine et une vieille fille ; mais ce ne sont que des apparitions.

L'infirmerie de Sedan, dans *la Débâcle* de Zola, n'est encore qu'une esquisse, bien que plus appuyée. Trois ou quatre femmes apparaissent dans ce roman, et la rhétorique un peu simpliste de Zola se plaît à les opposer comme des types représentatifs, assez grossièrement bâtis.

Il y a la fille de campagne fiancée d'un soldat, qui a été, pendant la paix, séduite ou violée, — on ne sait pas bien, et elle non plus, — par le traître du livre, un espion allemand qu'elle aidera à faire saigner, à la lettre, comme un porc, par des francs-tireurs. Il y a la petite bourgeoise sérieuse, dévouée et simplement héroïque, Henriette Weiss, qui court bravement à Bazeilles au milieu des flammes et des balles, pour y voir

fusiller son mari, le comptable pacifique, devenu vraiment sublime lui aussi, dans la maison assiégée où il a fait le coup de feu avec rage. Il y a la grande mondaine élégante et frivole, Gilberte Delaherche, qui s'aperçoit à peine de la guerre, et rit, et trompe son mari la veille même de la grande bataille, et reprend sa vie légère pendant l'occupation allemande, flirte avec l'officier prussien qu'elle loge, incapable d'un sentiment sérieux pendant plus d'une minute.

C'est elle, avec sa belle-mère, qui devient infirmière dans son usine pendant la bataille de Sedan. Il fallait l'attendre de Zola : cette boucherie humaine est fortement décrite par son côté matériel et brutal, assez faiblement par son côté psychologique et féminin. Car nous sommes étonnés de n'apprendre à peu près rien sur les impressions de ces femmes délicates, soudainement enveloppées par les hurlements de douleurs, éclaboussées par le sang humain, assourdies par le bombardement. La scène vit ; mais elle reste impersonnelle. Nous ne la voyons jamais par les yeux des deux femmes. Elles se contentent de rouler passivement des bandes pour les pansements. C'est à peine si nous leur surprenons une défaillance toute physique, lorsque Bouroche coupe le pied du capitaine, devant Gilberte, sa maîtresse, qu'il posséda hier, devant la belle-mère, qui vient de découvrir leur trahison ! Le seul effet moral produit par cet effroyable charnier sur les deux femmes ennemies, c'est qu'elles oublient de fuir, « elles préfèrent encore rester là pour s'étourdir ». C'était pourtant un beau thème pour l'analyse. Evidemment, Zola n'est pas un psychologue de race. L'analyse de ces sentiments délicats l'a rebuté, ou peut-être intimidé.

§

Nous ne trouvons rien de plus définitif sur le rôle de la femme pendant la guerre, dans les romans français qui méritent d'être retenus. (Encore cette expression est-elle, pour quelques-uns, d'une extrême indulgence !) La littérature française ne possède pas encore l'équivalent de *la Guerre et la paix* de Tolstoï, qui est une belle œuvre, ni même de *Bas les armes !* de la baronne de Suttner, qui n'est qu'une bonne œuvre. Seul peut être Vigny eût été digne d'écrire ce chef-d'œuvre, dont *Grandeur et Servitude militaire* n'est que l'esquisse ou l'introduction magistrale.

Nos romanciers ont montré tour à tour la guerre comme un épisode accessoire dans la vie sentimentale d'une femme; ou bien l'amour d'une femme comme la cause principale d'une guerre; enfin la femme comme actrice obligée dans le grand drame militaire, à titre de soldat, de cantinière, d'espionne, de demi-mondaine, enfin d'infirmière. Et nous sommes très surpris de découvrir que ce dernier rôle, le plus normal et le plus fréquent de tous, a été si peu étudié dans les romans antérieurs à la guerre actuelle.

Les femmes de France l'avaient cependant rempli déjà bien souvent dans nos guerres coloniales, et en 1870; la vie même de Florence Nigthingall, qui parcourt les champs de bataille de la Crimée en précurseur des missionnaires de la Croix-Rouge, était à elle seule tout un beau roman. Nos romanciers n'ont-ils donc pas d'yeux pour observer, et de cœur pour sympathiser avec les plus profonds sentiments de l'humanité ? A peine leur font-ils parfois une petite place, pour retourner bien vite au banal adultère traditionnel...

Concluons d'abord qu'il y a là une réparation qui s'impose. Ce sera une des tâches de demain. Le roman qui se fait au jour le jour s'y efforce déjà, — trop hâtivement et trop tard à la fois, pour que cette œuvre de circonstance ne soit pas caduque.

Mais, dans l'étude des questions d'argent, des mœurs politiques, religieuses et même amoureuses, la même disproportion troublante ne se retrouverait-elle pas entre l'art et la vie ? — Nous avons essayé de le montrer ici même. Nous serons donc tentés de tirer une seconde conclusion plus générale : la technique des œuvres que l'on croirait les plus réalistes déforme forcément les réalités de la vie ; il est de son essence, tout au moins, *de ne pas mettre dans le roman les valeurs humaines aux mêmes plans où nous les trouvons dans la vie.* Ç'a été jusqu'ici une exigence absolue, semble-t-il, de l'optique littéraire.

De là vient que nos littérateurs ont pu traiter la grave question du rôle des femmes dans la guerre par ses côtés anecdotiques, paradoxaux ou exceptionnels, plus que sous les aspects sérieux que la réalité nous offre de toutes parts aujourd'hui. On peut le regretter, et souhaiter sur ce point une prompte réforme de nos conventions littéraires ; mais cette défaillance de l'art n'est point un cas isolé, ni surprenant.

ANNE-MARIE et CHARLES LALO.

LA CASA SECA

(*Suite* [1].)

TROISIÈME PARTIE

I

Aussitôt après le retour de Francisco et de Nieves, la maison parut transformée. Le sourire de la jeune femme rayonna parmi les faces moroses, et si les dames Jimenez attendaient sa venue pour renforcer les hostilités contre l'intruse, elles durent renoncer à leurs illusions.

Nieves ne témoignait d'hostilité à personne. Dès l'âge le plus tendre, la volonté de se maintenir heureuse avait fermé son esprit à toute pensée déplaisante, l'enveloppant d'indulgence comme d'une armure. Qu'une tristesse personnelle ou étrangère la frôlât, elle l'éloignait avec la même sérénité ; car les chagrins d'autrui lui semblaient fastidieux, et inutiles pour elle-même les complications sentimentales : les faits journaliers suffisaient à son besoin d'émotion.

Durant son voyage de noces, le seul billet qu'elle reçut de Milagros contenait l'annonce des fiançailles d'Antonio Herera avec Rosita Mayoral. Elle le lut en souriant à son mari, songeant à part elle qu'Antonio l'avait trop aimée pour l'oublier aussi vite : conviction qui, si elle ne supprimait tout dépit, lui permit du moins de conserver son égalité d'humeur jusqu'à la fin du voyage. Installée à la Casa Seca elle s'y conquit vite une place prédominante. Doña Pepa lui délégua le trousseau de clefs qui ne quitta plus sa ceinture, et du salon aux écuries son tact effaça les exagérations de sa mère, de sa sœur, et d'Angel.

Loin de renvoyer les pauvres avec brutalité elle leur prodiguait une compassion qu'on eût traduite ainsi :

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 411 et 421.

« Je vous rends grâce, Seigneur, de ne m'avoir point créée misérable comme cette gueuse. »

Elle obéissait aux prescritions du culte avec un soin minutieux, mais réservé, — juste ce qu'il fallait, en somme, pour satisfaire *les* convenances sans gêner *sa* convenance.

Enfin si elle se permettait quelque critique contre les amis, elle y joignait tant d'éloges que ce minuscule serpent disparaissait jusqu'à l'oubli sous un amas de fleurs. « Figure d'ange et griffes de chat », résuma Candida, qui sentait d'instinct une différence nette comme un antoganisme entre leurs deux natures. Elle ne savait pourtant pas au juste de quoi l'accuser, car Nieves avançait dans la vie avec l'aménité d'une personne consciente d'avoir trouvé la meilleure voie; — mais cette satisfaction ne se communiquait pas. Francisco semblait triste. Du moins Candida interprétait-elle ainsi une expression lointaine, peut-être ennuyée, qui l'attirait avec une étrange angoisse. Francisco joyeux n'eût pas plus existé pour elle que Juan-José ou Angel. Mais Francisco soucieux devenait un frère... Et ce frère possédait un visage séduisant, une voix chaude, des habitudes d'indolence et de luxe en complète contradiction avec les vertus de fourmis des Jimenez.

Il dépensait sa part d'héritage à l'andalouse, jouant de la guitare, rêvant et flânant, ce que la nomade jugeait tout à fait digne d'un caballero ; et elle admirait ses mains soignées, sa parole courtoise, surtout se laissait fasciner par l'assombrissement de son regard. Dans la mésentente qu'elle pressentait entre Nieves et lui, sa sympathie se donnait sans restriction à cette peine mystérieuse, aux dépens, cela s'ensuivait, de celle qui la faisait naître ; et par une logique rigoureuse Juan-José l'irritait chaque jour davantage, au point qu'à toute minute en sa présence elle retenait maintenant des paroles ennemies.

Une période de pluie l'ayant contrainte à suspendre ses chevauchées, Nieves sut la décider à venir manipuler ses fuseaux en leur compagnie. Elles passaient la journée dans la salle commune : Doña Pepa et Milagros brodaient, Esperanza parachevait l'un de ces « adornos » qui devait enlaidir comme ses devanciers les murs de la Casa Seca, et Nieves parfois se mettait au piano. Les heures s'écoulaient pesamment. A la nuit les hommes rentraient, se réunissaient autour de l'âtre et entretenaient de longues discussions sur les intérêts

du domaine auxquelles les femmes se mêlaient activement, — sauf Candida, qui n'écoutait pas. Puis ils effleuraient sans entrain les nouvelles de la gazette, ne s'animant que sur les querelles locales et les courses de taureaux. Et aussitôt le dîner fini toute la famille s'amusait avec le perroquet d'Esperanza. Rien ne variait la monotonie de ce rituel.

Un soir pourtant, Nieves sollicita de Francisco quelques coplas en s'accompagnant sur sa guitare. Sans doute désirait-elle l'égayer ou réparer un malentendu, car il paraissait plus sombre que de coutume. Il se fit un peu prier, puis glânant un accord sur son instrument, débuta d'une voix mélancolique :

Tous ceux qui disent : Hélas!	*Todo aquer que dise : Ay!*
C'est signe qu'ils ont souffert ;	*Es senar que l'ha dolio;*
Et moi je dis : Hélas, hélas, hélas,	*Y yo digo : Ay, Ay, Ay,*
Hélas, mon pauvre cœur !	*Ay, probe corazon mio !*

Les dames protestèrent. Nieves ordonna :

— Chante-nous quelque chose de plus gai.

Il reprit :

Si mon cœur te gêne	*Si mi corazon te estorba*
Va, jette-le à la rue,	*Anda y echale à la calle*
Que le mangent les chiens,	*Que se lo comen los perros*
Puisque personne n'en veut.	*Si es que no lo quire nadie.*

Candida fit un pas en avant. Cette mélopée, qui sonnait comme une plainte personnelle, la bouleversait ; mais Francisco continua plus gaillardement :

Je suis jaloux des roses	*Tengo celos de las rosas*
Que tu mets dans tes cheveux	*Que te pones en el pelo*
De ta mère si elle t'embrasse,	*De tu madre, si te besa*
Et tu diras que je ne t'aime pas !	*Y diras que no te quiero !*
Du raisin sort le vin ;	*De la uva sale el vino*
de l'olive, l'huile ;	*de la aceituna, el aceite,*
et du ventre de ma mère	*y del vientre de mi madre*
Je suis sorti pour t'aimer.	*Sali yo para quererte.*

— Encore, encore ! s'exclama Nieves en claquant des doigts.

Trois prodiges très rares	*Tres prodigios muy raros*
Font l'admiration de tous :	*Admiran todos :*
Ta beauté est l'un ;	*Tu hermosura es el uno,*
Mon amour, l'autre ;	*Mi amor, el otro ;*
Et le troisième est	*Y es el tercero*
Que ta neige ne puisse	*Que tu nieve no pueda*
Apaiser mon feu.	*Calmar mi fuego.*

Tandis que Nieves jetait au chanteur une œillade pleine de coquetterie, Candida s'excusa : un fort mal de tête l'obligeait à se retirer ; et Juan-José l'accompagna.

Dans leur chambre, malgré la distance, le murmure de la musique entrecoupée de « Olé »! joyeux les poursuivit.

— Il chante assez bien, ce propre-à-rien de Francisco, résuma Juan-José en se déshabillant. Je ne sais pourquoi la musique m'allume le sang ; surtout cette copla : (il fredonna) « Trois prodiges très rares... »

— Cela vaut bien un grain d'anis, qu'en dis-tu ?

Et comme elle se taisait, il ajouta :

— Viens ici, vite.

Elle ne répondait ni ne se mouvait, appuyée à la fenêtre d'où s'apercevait la brousse infiniment silencieuse sous la lune.

— Tu rêves ? Viens, niñita, répéta-t-il d'un ton caressant ; puis, impatienté par son mutisme, il sauta du lit, s'approcha.

— Caramba, depuis cinq minutes que je t'appelle, à quoi penses-tu, Candida ?

Elle enveloppa sa figure ardente d'un regard de répulsion : la lumière blafarde décolorait ses joues, ses lèvres entrouvertes, pour elle, et lui faisait un visage d'agonie.

— Tu trembles ; tu te sens mal ? Pourquoi tords-tu tes mains comme une petite fille qui va pleurer ? Allons, il faut encore que je t'aide à te dévêtir.

Il l'entraînait vers l'ombre avec impatience.

— Laisse-toi faire ; je connais un excellent remède au mal de tête.

Il l'avait jeté sur leur lit et la dépouillait violemment sans s'inquiéter de l'horreur qui la convulsait ; puis à la voir se débattre ainsi qu'une bête prise au piège, farouche, il ricana :

— Tu me plais quand tu luttes, gitana...

Alors elle eut un cri de rage :

— Je te hais ! O Juan-José, je te hais, comme je te hais !

. . . .

La lune, peu à peu, envahit la chambre.

Elle s'était roulée au bord du lit, risquant de choir pour éviter un contact, et les yeux ouverts dans la nuit, fiévreusement, souffrait sa peine.

Un rayon blanc illumina le corps du Jimenez. Il ronflait dépoitraillé, sa mâchoire découverte brillant comme celle d'un

chien repu ; et elle le regardait avec un dégoût mêlé de tant de colère que l'idée de subir cette honte plus longtemps l'étouffait... Quitter la Casa Seca ?

Un coup de poing l'assomma. Quitter la Casa Seca ?

Non. Elle ne cherchait même pas pourquoi ; simplement, *non :* elle ne *pouvait plus* quitter la Casa Seca. De toute sa vie, fût-ce à l'heure de son arrivée, ou tantôt sous la poigne de Juan-José, jamais elle ne s'était sentie prisonnière comme à cette minute...

— Ay, mon pauvre cœur ! gémit-elle en s'allongeant sous les draps trop chauds.

Et elle grelottait.

II

De ce jour, elle se lança dans des galopades effrénées à travers la brousse comme si l'air, en la fouettant, l'eût purifiée du cauchemar nocturne.

Purifiée, — pour qui ? Elle ne parlait presque jamais à Francisco...

Cependant ses heures de solitude n'étaient plus vides ni sa pensée léthargique. Une perpétuelle agitation que ses randonnées surexcitaient au lieu d'abattre la rendait si vibrante que personne autour d'elle n'échappait à son influence, les hommes avec trouble, les femmes avec hostilité.

Candida ne s'occupait ni des uns ni des autres. Elle redevenait l'errante passionnément chimérique de jadis, et, la réalité ne lui apparaissant plus qu'à travers son rêve, elle la négligeait...

Mais si cette Candida ressuscitée repassait par les mêmes lieux, livrée à la même hantise qu'aux jours lointains d'enfance, cette fois la vie de son cheval, — chaude, fougueuse, emportée, — décuplait la sienne. Et si elle fixait l'horizon d'un regard ébloui, son cœur ne s'envolait plus dans l'azur avec la légèreté d'une flamme ; il rayonnait, lourd et incandescent comme la braise. Loin de pressentir le danger de cette exaltation, elle s'y abandonnait impétueusement ; si bien que son existence aride s'incendia, de même que la lande au mois d'août, quand le vent du sud y jette une étincelle.

C'était un sentiment tyrannique, difficile à combattre. Sitôt qu'elle perdait Francisco de vue, l'attirance s'apaisait : elle

ne gardait qu'un insatiable besoin d'agir. Mais dès qu'elle se retrouvait en face de ce garçon aux longs cils, elle l'observait avec un regard d'animal traqué. Le désir d'éveiller son attention la torturait ; elle faisait l'effort, par fierté, de ne point lui adresser la parole, et même elle détournait la tête de crainte qu'il ne lût sa folie dans ses yeux... Magnétiquement, chacun des gestes de Francisco s'inscrivait sur son cœur : elle voyait comme dans un miroir ses expressions de tristesse et d'ennui et les reflétait parfois avec pitié, parfois avec indignation ; — et puis par hasard leurs regards se rencontraient et toutes ses anxiétés flambaient en un fugitif feu de joie.

Cette période d'incertitude, qu'elle crut infinie, dura peu. Inévitablement son trouble se précisa, comme une maladie qui s'enfonçait en elle, empoisonnant peu à peu sa pensée, travaillant sa chair de désirs mauvais. Son tourment devint pareil à la souffrance d'une blessure à vif. Elle ne pouvait plus supporter la froideur du jeune homme : la force de son attraction était si violente qu'elle tremblait à laisser choir son verre, à table, s'il tournait les yeux de son côté ; et elle lui en voulait, avec une injustice désolée, de ne pas comprendre, de ne rien deviner. Parfois, ses nerfs succombant de fatigue, elle lui parlait afin d'obtenir un regard ; mais il lui répondait ou riait juste comme il eût parlé ou ri avec quelque autre — et elle ne tolérait plus cette égalité qui lui semblait pire que la pire des injures.

Elle ne se préoccupa pourtant point d'étudier son caractère, ni même de l'imaginer. Elle aimait comme aiment la plupart des femmes, en créant de toutes pièces un drame sentimental dont elle était, en même temps que l'unique auteur, l'unique interprète..

Si elle dépensait des trésors d'intuition à déchiffrer au fond de ses yeux « ce qu'il pensait d'elle », elle oubliait de réfléchir que peut-être il n'y pensait pas. A la suite de beaucoup d'explications infructueuses, elle supposa qu'il affectait un tel excès d'indifférence pour ne pas rendre sa femme jalouse, et cette intention si gratuitement prêtée l'apaisa durant une journée ; mais le hasard l'ayant fait dîner le soir même dans sa chambre, elle dut reconnaître à l'évidence qu'il ne s'en était pas aperçu ; et elle désespéra.

Avait-elle donc perdu le sortilège que cette brute de Juan-

José prétendait subir en dépit de sa volonté ? Ou l'influence des témoins malveillants s'interposait-elle ?

Elle rêva d'une rencontre solitaire, mais ne tenta rien, moins par pudeur que par fierté naturelle ; car la pudeur suppose quelques inquiétudes de morale et Candida se livrait à son impulsion simplement, sans souci des sanctions ni des conséquences.

De jour en jour, tout ce qui n'était pas la pensée de Francisco lui devenait plus intolérable. Et comme elle n'endurait par cette pensée que des déceptions, elle finit par ne pouvoir distinguer dans son cœur l'amour de la haine, et avec sa sauvage sincérité en vint à souhaiter qu'une providence tuât ou défigurât cet homme pour la délivrer, elle, de sa souffrance.

Pourtant quand elle évoquait sa liberté, un crépuscule sans fin s'abattait autour d'elle. Libre... et puis ? Que ferait-elle, que penserait-elle, que voudrait-elle, en dehors de Francisco ?

A se sentir empoignée par sa passion comme Chivilla jadis par les serres de l'aigle, aussi peu capable de se défendre, de se résigner, de dominer son vertige — ou même d'en mourir — elle traversait, elle l'indépendante, des minutes de rage qui confinaient à la démence. Car enfin supporter cette lacération continuelle du réveil au coucher, dans la nuit, à cheval, toujours, cela dépassait la résistance humaine.. Alors ?

Elle ne cherchait même pas à dépister les soupçons de la Casa Seca, tant un effort étranger à sa préoccupation l'exaspérait. Se sentant l'ennemie de tous dans les rares heures qu'elle vivait en commun, elle ne provoquait avec satisfaction que les scènes de doña Pepa pour se décharger brutalement les nerfs ; car elle y répondait avec une violence inconnue jusqu'alors.

Quand la vieille gémissait sur l'excessive sensibilité de son cœur, elle ripostait en pleine face.

— Rien de plus tendre que la chair de cactus entre les épines, señora.

Ou si elle la rencontrait affairée à plâtrer les trous de souris et de cafards au grand désarroi des bestioles, elle la criblait de sarcasmes :

— N'infligez pas tant de peine à votre sensibilité, doña Pepa. Ne voyez-vous pas que, sitôt leur demeure bouchée, ces

créatures du bon Dieu s'en creusent une autre à côté pour vous éviter un remords?

Et devant la mine apoplectique de l'adversaire, elle éprouvait une joie âcre qui lui faisait du mal à elle-même... Ah! qu'était donc devenue la Candida au cœur lumineux dont la vie s'écoulait aussi insouciante que le parfum qui rôde sur la brousse? Jamais son visage n'avait eu cette expression intense et sombre, — si belle d'ailleurs qu'elle attirait comme des phalènes tous les hommes de la maison, tous, jusqu'au jaune Angel... excepté Francisco.

Vers la fin de mars, une demoiselle de la ville vint rendre visite avec sa mère aux dames Jimenez : leur malveillance égalait leur laideur, et, comme surtout la curiosité les poussait à cette expédition, elles ne tardèrent pas à réclamer « la señora de don Juan-José ».

Doña Pepa exhala un soupir ; Nieves, pour prévenir une réponse malsonnante, donna l'ordre d'appeler Candida, certaine que sa belle-sœur déclinerait la rencontre à l'ordinaire. Mais la servante ayant négligé de préciser la situation, la « señora principale » parut et dut rester contre toute envie.

Francisco se mêlait galamment à la conversation ; le pli maussade de sa bouche s'était effacé. Candida remarqua même qu'il se précipitait pour ramasser l'éventail de la señorita, et le rendait avec un sourire, le genou en terre. Alors, à l'improviste, une jalousie grondante lui envahit le cœur.

Francisco pouvait donc complimenter une femme, la servir, répondre à ses minauderies sous les yeux de Nieves? Cette perruche coiffée de plumes lui plaisait ; et *elle*, il la méprisait? Au lieu de s'en guérir, son orgueil se tordait sous l'humiliation. Dépendre du caprice inconscient d'un autre, c'était dur déjà ; mais s'abaisser à envier cette ridicule créature, se sentir la gorge contractée à perdre connaissance, et demeurer quand même là malgré sa douleur, n'était-ce pas fou? Une fois de plus, la colère, une colère plébéienne, la transportait contre ce mal qu'elle ne pouvait arracher de sa chair, ce mal suppliciant qui la faisait panteler comme une bête à l'agonie sous sa parade de señora.

Or, depuis un bon quart d'heure, la société s'entretenait de la fabrication des charcuteries d'automne, et chacun avait fourni son conseil, expliqué sa méthode, bref, accommodé un porc du

museau jusqu'à la queue sans que Candida eût rien entendu.

— La señora de Juan-José a dû se charger des saucisses ? interrogea la demoiselle en visite, avide d'obtenir de cette taciturne, dont les commérages s'occupaient si activement, quelque balourdise à colporter en ville.

Aucune réponse ne lui parvenant, Nieves se hâta de faire diversion.

— Ma belle-sœur entre rarement à la cuisine : elle préfère le plein air.

— Ou la flâne, grogna Milagros.

— Les travaux domestiques l'ennuient.

— Elle ne sait comment employer ses dix doigts ; on ferait le tour du monde avant de rencontrer une incapacité pareille, renchérit doña Pepa, convaincue que la pastora rêvassait à mille lieues de là. Par hasard celle-ci écoutait, et l'irritation qui vibrait sur ses nerfs depuis quelques minutes partit comme une flèche.

— Bien parlé, doña Pepa. J'ignore tout, et pour cause... S la vieille Dionisia m'avait appris à dépecer un porc, peut-être aurions-nous aussi mangé de la viande de temps à autre dans notre cabane. Mais mon père Joaqin n'était qu'un misérable berger, trop heureux quand ses maîtres Jimenez le payaient de pois chiches, en échange de son dur service... Et plus tard, les riches de votre sorte marchandaient ma dentelle si sordidement qu'il nous restait à peine quelques patacones pour vivre, à ma mère et à moi, de sorte que nous achetions du pain au lieu d'égorger des animaux... Croyez pourtant que vos milliers d'écus ne vaudront jamais ces quelques patacones-là, mujer !

Elle parlait d'une voix glaciale, consciente de scandaliser son auditoire, de mettre à la torture les âmes vaniteuses de Milagros et d'Esperanza, d'aiguillonner jusqu'au sang l'animosité de doña Pepa, — bref, de planter ses ripostes comme autant de banderilles acérées au plus vif de leur amour-propre. Une corrida qui s'était offerte à propos, en vérité !

Laissant la famille consternée, les dames édifiées, sans jeter un regard du côté de Francisco, elle sortit. A l'avant le paysage se déroulait trop nu. Elle contourna la maison, s'avança dans le crépuscule épaissi au pied des sierras noires, si lasse de souffrance que la terre lui semblait chavirer sous ses pieds... Virgen ! cette rafale allait passer, devait passer : mais demain,

mais toujours ? Que devenir ? retourner chez Dionisia ? Ce serait pire. S'en aller au hasard ? Pire encore. Elle se sentait une âme de petite fille perdue dans la nuit. Partout,sans cesse, ne traînerait-elle pas ce cœur de plomb qui la déséquilibrait, la suffoquait, — et la forçait à vivre ? Elle s'était abandonnée contre un olivier, paupières closes... Une main pesa sur son épaule.

— Pourquoi t'es-tu sauvée si brusquement, Candida ? Les señoras de Meiras vont partir, il faudrait que tu les salues. Nieves t'attend.

— J'y vais, bégaya-t-elle.

Francisco ne pouvait voir son visage.

— Tu sembles faible ; quelque chose ne va pas ?

— Merci, ce n'est rien.

Il jeta un coup d'œil alentour, frappé par la tristesse du lieu où elle s'était réfugiée.

— Jésus, on se croirait hors du monde des vivants, ici... Peux-tu aimer ces sierras maudites ?

Sans répondre, elle tourna vers lui ses yeux pathétiques, ses yeux cernés, profonds, embués de pleurs. Il tressaillit.

— Qu'as-tu, Candida ?

— Non, je n'aime pas les sierras.

— Alors pourquoi ?... interrogea-t-il ; puis il parut se raviser, acheva paisiblement.

— Tu en voulais donc à doña Pepa,tout à l'heure ? Tu l'as bien maltraitée.

— Pas plus que d'habitude.

Il eut un rire forcé.

— En effet. Veux-tu venir ? On nous attend.

Ils rentrèrent...Et la plus dure soirée qu'elle eût jamais vécue s'écoula. Francisco, rêveur, ne la regardait pas. Il ne sortit de son mutisme que pour louer avec exagération la toilette et les manières distinguées des señoras. Et songeant à la seconde où leurs âmes s'étaient presque parlé sans qu'il s'émût de sa détresse, un désespoir sinistre envahit Candida, celui que l'on ne dépasse ni ne supporte plus, celui qui décide aux actes suprêmes.

Elle résuma, lucide :

— Je connais le mal; l'herbe salutaire, non; autant m'en

aller crever en silence sous la hutte de Dionisia... Bonsoir, les Jimenez !

Puis au moment où les couples se séparaient, alors qu'elle s'y attendait le moins, son jeune beau-frère l'enveloppa de ce regard trop intime qu'elle redoutait chez les autres hommes. Et elle dut retenir un cri, un sanglot de triomphe : Il s'intéressait à elle !

Ce fut une joie si foudroyante, après quelques semaines d'angoisse suraiguë, qu'elle s'endormit comme ivre, persuadée, dans cette première minute de soulagement, qu'elle avait reconquis sa paix, ou, mieux encore, sa liberté. La liberté de cesser d'aimer Francisco, à jamais !

III

Nieves à Antonio Herera.

« Oui, Antonio, le petit berger m'a remis le paquet de lettres que je te réclamais, avec ton billet. Merci.

« Ne crains rien pour moi, mon très cher ; personne ne me surveille et puisque tu m'aimes toujours je te conserve ma confiance. Sache que j'assiste chaque dimanche à la messe de dix heures dans l'église du village ; si tu désires reprendre nos causeries, tâche de t'y trouver ; ma sœur Milagros ne quitte pas la chambre à cause de sa santé ; les hommes de la Casa Seca ne mettent jamais le pied à l'église (sauf Angel, qui aide à servir la messe) — ni la femme de Juan-José qui me paraît courir droit à sa damnation. Ma mère et Esperanza Jimenez m'accompagnent, mais ai-je besoin de te dire qu'elles ne manquent pas leur petit somme, du prêche jusqu'à l'élévation ? Ainsi nous aurons une heure de paix ; naturellement je compte sur ta prudence pour n'éveiller aucun soupçon ; il ne faut pas qu'on puisse calomnier une honnête femme...

« A cause de mon mari, à cause de Rosita, renvoie-moi cette lettre avec ta réponse, veux-tu, et reconnais en galant homme la fidélité de ta

« NIEVES. »

Entre chien et loup, le lendemain, le petit berger qui courait si lestement de la ville au plateau et du plateau à la ville se glissa de nouveau dans la Casa Seca, et quand Nieves vint récolter les œufs au poulailler suivant son habitude, elle cueil-

lit en même temps ce message crayonné en marge de sa propre feuille :

« Dimanche prochain, 5 avril, à dix heures, j'y serai. »

..... Or ce matin du 5 avril, comme elle sortait de sa chambre glorieusement parée d'une robe de soie parisienne, elle croisa Candida, qui se dirigeait en costume de cheval vers l'écurie, et lui demanda d'un ton presque sévère si elle ne songeait pas à les accompagner à la messe, ce dimanche-là du moins.

— Je préfère me promener, déclara la nomade.

— Mais tu oublies les Rameaux ?

— Quels Rameaux ?

— Les Rameaux qu'on fête tous les ans ! précisa Nieves scandalisée.

— Ça ne m'explique pas grand'chose, hija mia. De toutes façons, ce serait une raison pour me divertir à mon goût : et je n'entre dans votre église que lorsque je suis sûre de n'y trouver personne.

Sans insister, étouffant le soupir de compassion que lui suggérait chaque étrangeté de cette âme fruste, Nieves continua sa route vers la grille et s'installa dans le coche, résignée à attendre doña Pepa, qui comptait l'exactitude parmi ses vertus minimes; et, n'ayant rien de mieux à faire, elle s'abîma dans la contemplation de sa toilette.

Un flot de paroles virulentes l'en tira.

— Pauvre parâtre ! résuma-t-elle avec un sourire en voyant surgir sa mère, pourpre, escortée d'un don Pedro à mine déconfite... Mais elle se trompait : l'éloquence enflammée de doña Pepa visait une servante dont on entendait au loin les sanglots désespérés, et non Pedro.

— Te voilà, Nieves ! Devine un peu ce que cette pourriture de Ramonita vient de m'apprendre ? Oui, sa fainéantise, ses pamoisons, ce ventre qu'elle étalait sous nos yeux... Tu comprends ! Moi, bonne âme comme toujours, je lui disais : « Ramonita, si tu ne te sens pas mieux d'ici à quelques semaines, je te renverrai à tes parents. » Sais-tu ce qu'elle m'a répondu ? « Pour ce qui est de me sentir mieux d'ici à quelques semaines, j'espère bien que la Vierge du Secours me délivrera auparavant, señora ; mais plutôt que de me renvoyer à mes parents, assommez-moi sur place, — ils vous doivent trop d'argent. » Alors j'ai compris son affaire et je lui en ai dit, Dieu juste, si

e lui en ai dit !... Comment elle osait se comporter en cou-
reuse dans une maison honnête, et garder son air timide, et
n'avouer un tel scandale en pleine face, et si les bons exemples
ne servaient à rien, et pourquoi elle ajoutait tant d'impudence
à tant de honte, et..., ouf, ouf, ma gorge !

— Sais-tu qui l'a mise à mal ? s'informa prudemment Nieves
sans paraître voir le signe d'anxiété de don Pedro.

— Et qu'importe ! Quelque garçon de ferme qui l'aura cul-
butée sans qu'elle essaye de se défendre. Dire qu'il n'existe
aucune punition contre ces gueuses, Mère de Bonté ! La colère
m'a mise en nage !

— Calme-toi, mamà ; Esperanza approche, il ne faut pas
qu'elle entende. Puisque tu te proposais de chasser Ramonita,
tu ne pouvais trouver une meilleure occasion et son père se
chargera du châtiment, tu peux m'en croire..Hum, hum ! Don
Pedro, les mules piaffent depuis un quart d'heure, pourquoi ne
partons-nous pas ? Manquer la messe le jour saint des Ra-
meaux, ce serait inouï !

Avec empressement, don Pedro se mit à la recherche de
Paco-le-cocher, qu'il découvrit à l'écurie ronflant et fleurant
l'anisette à dix pas. Alors il appela le Tio Escolastico, lui mit
les guides en mains et le hissa sur le siège, si vite que le
véhicule carillonnait de tous ses grelots, cahotait et bondis-
sait sur la descente avant que le vieux fût revenu de sa stu-
peur.

Loin de s'émouvoir des cris de sa mère et d'Esperanza, Nie-
ves souriait... Dieu merci, à cette allure, elles arriveraient
assez tôt à l'église pour qu'Antonio pût assister au triomphe
de la robe de soie parmi les toilettes paysannes ; tout allait
bien.

Et désireuse de se gagner des loisirs, la « señora de don
Francisco » commença pieusement à marmotter ses prières.

IV

Candida attendait dans sa chambre le départ du coche pour
monter à cheval. Comme sa nouvelle fenêtre ouvrait sur la
façade, elle entendit avec indignation la scène de doña Pepa ;
mais les volets mi-clos lui en masquèrent la fin.

Lorsqu'elle sortit en quête d'Escolastico, don Pedro se
trouva sur son passage au milieu de la cour. Suivant la qua-

lité des témoins il variait à son égard de l'insolence à l'obséquiosité la plus basse, avec une souplesse de laquais, de sorte qu'elle avait pris l'habitude de ne plus même le regarder.

La voyant seule et prête à passer outre, il l'arrêta sans façons.

— Vous cherchez en vain votre écuyer, señora : Escolastico conduit ces dames à l'église et ne rentrera pas avant midi.

— Ah ? Bien.

Elle lui tournait déjà le dos quand Francisco, apparu sur le seuil de la salle commune,demanda d'un ton irrité :

— N'est-ce point Paco qui se charge d'habitude de conduire les mules, don Pedro ?

— Si, señor : seulement Paco ronfle à cette heure comme un troupeau de porcs, sauf votre respect. J'ai dû le remplacer par Escolastico.

— Avant d'en disposer, vous auriez pu consulter Juan-José ou ma belle-sœur. Elle est prête à partir, vous la privez d'un serviteur qui lui appartient.

— Ces dames attendaient.

— La señora principale aussi.

— Don Francisco peut réparer mon impolitesse en lui faisant escorte..., nargua l'autre.

— Et tout de suite. Veuillez seller son cheval pendant que je m'occupe du mien.

— Faudra-t-il mettre doña Nieves et Juan-José au courant de l'aventure ?

— Je m'en chargerai moi-même, soyez sans crainte.Mais sur ma vie, changez de ton en me parlant et cessez d'intervenir dans les affaires qui ne vous regardent pas, sinon les vôtres pourraient en pâtir ; et les nécessités de discrétion ne vous manquent pas sous notre toit, hombre !

En un éclair don Pedro parut apprécier la valeur du conseil,car il s'engouffra dans l'écurie sans souffler mot ; et Candida,qui les observait avec passion, eut un geste de surprise : quel secret savait donc Francisco pour mater cet homme aussi vite ?... *Son* Francisco qui venait de la protéger en maître ! Elle fit effort, tandis qu'il s'approchait, la tête découverte, pour cacher son regard d'adoration. Il s'inclina :

— M'acceptes-tu comme compagnon de promenade, sœur ?

— Si vous n'avez rien de mieux à faire...

— Dois-je prévenir Juan-José de notre projet ?

— Juan-José est parti dès l'aube à Caracolleras pour conclure un achat de terrain. Il ne rentrera que ce soir.

— Alors... excuse-moi un instant ; les chevaux vont être prêts.

Presque aussitôt en effet, don Pedro reparut avec Brillante tout sellée et, servilement, offrit la main en guise d'étrier. Francisco sauta sur son poulain. Ils partirent.

C'était un lumineux matin de ce mois où les terres semblent écorchées à vif tant, après les labours, elles éclatent d'un rouge frais sous le ciel bleu ; ils quittèrent vite les champs et s'avancèrent à travers le maquis au petit trot, dans la direction des sierras du sud.

Le soleil étant déjà haut, toutes les plantes exhalaient leurs arômes ; les lavandes et les romarins fleuris couvraient les pentes de voiles mauves si délicats que les collines semblaient poudrées. Des cris d'oiseaux stridaient ; et, sous les buissons qui dégouttaient de résine, des milliers de corolles rouges, de corolles jaunes, de corolles bleues, de narcisses lilliputiens, d'étoiles vertes, d'orchis en grappes, de cornets, de croix, de gueules, — veloutés, humides et tendres comme des regards d'enfants, se balançaient languissamment au bout de leurs tiges ; et les perdrix invisibles cailletaient, les abeilles bourdonnaient, une torpeur méditative pesait sur l'étendue.

Le Printemps s'installait.

Ils laissaient leurs montures traverser au pas cette lande frémissante sans se regarder.

Devant, derrière, aussi loin que s'étendaient les cistes, un immense vol de papillons s'était abattu.. Des papillons merveilleux, au cœur d'or et aux ailes fripées, d'une candeur éclatante, des papillons-fleurs jaillis des branches, purs comme la pureté même, si légers qu'un souffle les eût éparpillés ; et la plus frêle de ces petites Vierges, dont la vie sitôt éclose allait s'évanouir, contenait dans ses pétales palpitants toute la saison ardente et sacrée...

Les chevaux avançaient rythmiquement. Une paix de songe enveloppait Francisco et Candida ; mais leurs pensées communiaient mieux à travers ce silence qu'avec des paroles.

Ils se taisaient. Depuis le soir où un éclair avait illuminé leurs âmes profondes, Francisco épiait Candida sans com-

prendre : — pourquoi donc, volontairement, se détournait-elle de lui ?

Elle-même n'aurait su l'expliquer.

Quoique l'assurance de sa victoire l'eût inondée d'un bonheur presque douloureux, elle mettait tout son orgueil à se ressaisir. Mais en le fuyant elle savait qu'une force irrésistible la ramènerait vers lui, elle savait aussi qu'il l'attendait, et cette double certitude lui suffisait; tandis que Francisco subissait ses longues courses à cheval avec rage et durant son absence ne savait comment tuer les heures. La situation entre eux se trouvait renversée... Cependant leur rencontre, chaque soir, s'accomplissait sans geste. Ils se disaient un « Buenas noches » monotone et pénétraient dans la salle obscure comme des indifférents, quoiqu'il pârût à Candida que tout l'or du couchant dilatait ses prunelles et qu'à la même seconde Francisco se défendît avec peine de casser quelque chose.

Quant à Nieves, elle ne remarquait ou ne soupçonnait sans doute rien, puisqu'elle conservait, en leur parlant, toute sa sérénité..

Ils chevauchaient donc en étrangers dans la magnificence de ce matin d'avril ; et, pendant que Candida oubliait de réfléchir pour respirer avec ivresse les parfums de l'espace, Francisco guettait anxieusement la minute d'une explication définitive. Un petit rio s'offrit, blanc comme un ruisseau de lait sous son voile de renoncules en fleurs.

Brillante, selon sa coutume, hésita, piétina, avant de le franchir.

— Il a peur, ne le gronde pas, dit le jeune homme en souriant.

— Je ne le gronde jamais ; je l'aime.

D'une voix câline, il risqua :

— Alors, tu me pardonneras ma hardiesse, Candida ?

— Quelle hardiesse ?

— De t'avoir emmenée.

— Je n'ai rien à vous pardonner.

— Même si Juan-José se fâche ?

— Se fâche ?

— Nous sommes partis seuls.

— Il n'y a point de mal ; vous m'avez défendue contre l'in-

solence de don Pedro. Juan-José ne pourrait que vous en remercier.

— Pourtant je gronderais Nieves dans un cas pareil.

— Seigneur Dieu, vous êtes jaloux ?

— Jaloux... non. Mais une femme ne doit pas se promener sans l'autorisation de son mari.

— Je l'ai.

— Seule avec un homme si jeune.

— Mon beau-frère ?

— Quand même.

Elle s'exclama, révoltée :

— Une femme ne doit pas monter à cheval, ni sortir de la maison, ni pleurer, ni parler, ni respirer, sans l'autorisation de son mari ! Virgen, quel destin ! Son devoir lui interdit donc de vivre ?

Il se mit à rire, ne l'ayant jamais entendue s'exprimer avec cette véhémence.

— Il faut obéir aux coutumes.

— A quoi servent-elles ?

— A maintenir les femmes fidèles.

— Empêchent-elles leur cœur d'aimer ?

Il riposta d'un trait.

— Tu supposes donc l'amour possible quand on est marié, Candida ?

Elle ne répondit pas et feignit de corriger un écart de Brillante ; mais il voyait de loin ses joues empourprées, ses mains tremblantes, qui soulignaient l'émoi trop éloquent de ses yeux.

Autour d'eux la brousse panachée de vert-tendre était devenue si haute que les branches de bruyères les frôlaient au visage ; le caprice des houx, sur cette piste à peine frayée, les jetait flanc contre flanc, enserrés en un frais couloir,— ou les séparait comme des ennemis : et le ciel semblait descendre sur la terre, la terre s'élancer vers le ciel, pour s'unir en pleine lumière chantante, dans l'éther zébré de cris d'insectes et pétillant comme un alcool.

— Candida, ô Candida, pourquoi pars-tu si souvent seule avec le Tio Escolastico... Ne songes-tu pas à ceux que tu laisses derrière toi ? L'idée que vous cheminez l'un contre l'autre pendant des heures me rend fou.. Ne ris pas.

Elle riait surtout du despotisme de son accent qui lui faisait battre le cœur avec une allégresse ardente.

— Quel reproche ! Cette vieille femme d'Escolastico marche devant ou derrière moi, jamais à mon côté... et d'ailleurs !

— Vous ne rencontrez personne ?

— Pas plus qu'aujourd'hui.

— Alors quel plaisir peux-tu trouver à ces courses maudites, dis-le-moi sans ruse, mystérieuse ?

Elle eut ce sourire un peu las, ce joli sourire des solitaires qui dévoile fugitivement l'intimité de leur âme.

— Regardez donc autour de vous : ne préférez-vous pas ceci, et cela, à la cour de la Casa Seca ?

Elle indiquait l'azur admirable contre lequel une bande de grues croassantes se mouvait en dessins géométriques, et le nord, et le sud, tout l'espace qui s'étendait à des milles à la ronde où, sous un soleil féerique, chaque pierre se métamorphosait en diamant, chaque fleur en étoile, chaque herbe en parfum.

— Que pense Francicco de mon domaine ? conclut-elle.

Mais Francisco ne s'intéressait pas à son domaine ; il ne cherchait qu'à resserrer le débat autour d'eux.

— Tu pouvais du moins me proposer de t'accompagner en tiers dans les promenades.

— Dieu saint ! Vous venez vous-même de condamner le hasard qui nous entraîne aujourd'hui : les autres, là-bas, seront-ils plus indulgents ? Alors jugez un peu si je l'avais choisi !

Ils avancèrent en silence pendant quelques minutes, puis brusquement Candida s'informa :

— Avez-vous entendu pleurer la Ramonita ce matin ?

— Doña Pepa l'a secouée d'importance.

— Pourquoi ?

— Elle a commis une sottise.

— Quelle sottise ?

— Jésus ! la plus stupide. Elle est enceinte sans mari.

— Et l'homme ?

— Oh ! l'homme..

— Jouissance pour lui, châtiment pour elle ; trouvez-vous cela juste ?

— Qu'y pouvons-nous ? Si cette Ramonita t'intéresse, je lui

donnerai de l'argent, suggéra Francisco, que la conversation ennuyait.

— De l'argent. mon cher, on ne répare pas tout avec de l'argent.

— Presque. Son père tapera moins dur si elle lui rapporte une bourse pleine.

— Ne prêtez pas aux pauvres un cœur de Jimenez,— laissa-t-elle échapper nerveusement. — Mais croyez-vous vraiment que doña Pepa osera la chasser ?

Il objecta, choqué plus encore que blessé :

— Tu ne voudrais pas que nous la gardions à la Casa Seca dans cet état ? Sous les yeux d'Esperanza ?

— Si votre béate Esperanza apprenait ce que coûte à une femme une défaillance réclamée par un homme, elle ne s'en porterait pas plus mal, au contraire.

— Tu n'as aucune idée des convenances, Candida.

— Alors, par convenance, vous allez jeter cette créature à la porte ? Personne ne dira un mot en sa faveur, pas même vous, Francisco ? Son père la battra, son petit crèvera de faim, et elle continuera à souffrir, à expier, sa vie durant, comme quelqu'un qui rendrait mille pesetas après en avoir volé une, et à qui chacun se croirait le droit de demander des comptes, encore, toujours, jusqu'à la mort... Miséricorde !

— Qui pèche, paie.

— Elle, oui. Non parce qu'elle a tort, mais parce que c'est une gueuse et que vous êtes puissants et qu'à lapider les faibles on ne court aucun risque, n'est-ce pas ?

Sa voix grondante charriait encore l'indignation accumulée durant la scène de doña Pepa, et Francisco qui voyait le gouffre s'élargir entre eux, s'impatienta :

— Ne t'irrite donc pas ainsi, petite sœur ; tu me ferais prendre en grippe cette Ramonita que je voulais secourir. En somme, il lui suffisait d'attendre un novio avec un peu de patience. Elle expie sa faute durement peut-être, mais c'est sa faute ; tandis que la plupart des êtres, sur terre, expient sans même savoir pourquoi.

Alors Candida remarqua sur ce visage aimé l'expression de tristesse qui l'avait si fort émue durant les premières semaines, et elle oublia soudain tout ce qui n'était pas lui, dans l'intense désir de le consoler.

— Francisco, pardonnez-moi ; je m'exprime en fille du peuple parce que je ne suis qu'une fille du peuple, mais je compatis à toutes les épreuves, et je sais qu'on subit souvent dans la nuit du cœur des combats plus cruels que les luttes au grand jour. Voulez-vous avoir confiance en moi et me dire ce qui cause votre peine ?

— Ma peine ?

— Oui... Quand vous êtes arrivé parmi nous, je vous observais pendant les repas interminables Et vous sembliez très loin, très soucieux, comme hanté par quelque pensée déplaisante : laquelle ? Un souvenir, — ou une inquiétude ?

— Tu rêves !

— Vous pouvez parler sans crainte, je vous jure. Candida est secrète comme la terre.

Il eut l'intuition qu'il valait mieux ne pas décevoir son attente et avoua, brièvement :

— Je ne suis pas heureux.

— Que vous manque-t-il donc ?

— Je ne devrais pas te le dire.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, le cœur battant.

— Il s'agit de ma femme.

— Alors...

D'un mot, il l'avait glacée ; mais lui, malgré sa réticence, ne demandait plus qu'à se livrer :

— Il s'agit de Nieves, oui. Je comprends que tu t'étonnes d'entendre une accusation contre elle, puisque tout le monde la proclame parfaite... Moi aussi, quand je ne la connaissais pas. Maintenant, j'en arrive me demander pourquoi je l'ai recherchée, et surtout pourquoi elle m'a épousé, — car elle ne m'aime pas.

Déjà durant nos fiançailles sa retenue m'étonnait ; comme elle se retranchait derrière sa vertu, je me résignais à l'admirer ; à présent, sans aucune excuse, son éloignement reste le même. Sous prétexte que son médecin lui a ordonné de ménager sa santé, depuis notre retour à la Casa Seca elle peut bien m'appeler son mari, en réalité un célibataire est moins veuf que moi, et ses sourires ne compensent guère ce mauvais vouloir.

— Mais votre tristesse...

— La privation ne te semble pas suffisante ?

— Voilà tout ?

— Par Dieu, tu t'étonnes à ton aise. Si Juan-José...

— Laissez Juan-José, et répondez-moi : vous aimez donc Nieves d'amour, puisque son refus vous tourmente et vous assombrit à ce point ?

Il éluda :

— L'aimer ? Elle cache un égoïsme de pierre sous son amabilité : elle ne donne rien d'elle-même, jamais, à personne. Jusque dans son lit, je me sens plus loin d'elle que dans un pays étranger... Et tu ne peux croire, Candida, combien j'aurais besoin qu'on s'occupe de moi, qu'on s'intéresse à moi, avec affection. Je ne me suis marié si jeune que dans l'espoir d'adoucir un peu cette Casa Seca, où depuis la mort de ma mère on n'entendait plus un mot tendre ; et comme on disait Nieves gentille, j'ai cru..

Il s'arrêta. Ses grand yeux reflétaient tant de mélancolie que la jeune femme apitoyée murmura :

— En quoi Nieves vous a-t-elle déçu ?

— Je ne sais comment t'expliquer cela ; les reproches peuvent paraître injustes, tant elle à l'art de s'y dérober... Ah, on ne blesse pas les gens rien qu'avec un couteau, je t'assure ! Je ne lui refuse rien, je la laisse libre de ses actions, de son temps, de la maison ; — et en échange je ne réclame que quelques bonnes paroles : mais il faut croire que c'est trop. Qu'a-t-elle au fond du cœur ? Pourquoi son regard m'enveloppe-t-il sans me voir, avec une indifférence qui me rend enragé ? Les autres femmes me flattaient, me recherchaient ; elle, que je sorte ou que je rentre, elle ne s'en inquiète pas ; jamais elle ne me sourit en tête-à-tête, jamais elle n'aurait l'idée de m'embrasser. Si j'ai la fièvre, elle me demande de mes nouvelles en public, et se moque de ma faiblesse quand nous sommes seuls ; si je m'ennuie, elle vante comme par hasard l'activité de Juan-José ; si je me mets en colère, au lieu de se plaindre, elle ne m'adresse plus la parole pendant huit jours. Quoi que je dise, elle le sait déjà ; quoi que je fasse, elle me critique. J'ai si peu prise sur elle qu'il y a des jours, — Seigneur, je l'avoue ! — où je serais presque content de la surprendre dans son tort pour lui pardonner. Elle m'humilie... Voilà, elle m'humilie. Je passe ma vie comme un mendiant qui réclamerait l'aumône à sa porte ; et ce ne serait rien si elle me la donnait, cette

aumône, mais en me la refusant, elle double ma misère...

Il n'avouait pas le pire : sa jalousie exaspérée contre le fantôme qu'il devinait dans l'esprit de sa femme, sans pouvoir surprendre un acte ni une parole d'infidélité ; et il n'insistait pas non plus sur son crève-cœur de petit garçon à se sentir jugé du matin au soir avec un dédain à peine dissimulé...Sans taire ses rancœurs, Francisco préférait ménager son amour-propre; mais il oubliait totalement celui de sa compagne,dont chacune de ses paroles travaillait à le séparer.

Candida n'éprouvait plus qu'un cruel désenchantement.

Toute peine de Francisco l'eût touchée, hors celle-là. Que lui importait Nieves? Pourquoi ne s'agissait-il que d'elle, de son hypocrisie, de sa sécheresse? Par quelle aberration Francisco ne comprenait-il pas que cette image obsédante se dressait entre eux comme une chaîne de sierras et lui donnait envie, à elle la nomade, de se sauver loin de lui, loin de tout rappel de la Casa Seca? Seigneur, Seigneur, combien cette confession conjugale différait de l'aveu qu'elle attendait!

Avec la force d'un fluide, sa déception atteignit le jeune homme qui, dans son dépit, n'hésita pas à mentir pour se racheter :

— Tu tenais à ce que je te raconte un tourment d'autrefois. Je t'ai obéi. Mais le désir bien plus violent qui m'empêche de dormir depuis des nuits et des nuits, oserai-je t'en parler?

Elle le laissa se rétracter sans répondre. Brillante la balançait d'un effort haletant sur une montée assez abrupte, en plein soleil, et la fatigue de l'animal l'envahissait pas à pas, avec une grande lassitude d'âme.

Francisco, inquiet, s'échauffa :

— Hé bien oui, je m'exprimerai à cœur ouvert. Tu ne te fâcheras pas et même tu me répondras sans détours, car tu ne ressembles en rien aux autres femmes, Candida.

Tu ne feins pas d'aimer ton mari, mais je vois Juan-José toujours de bonne humeur près de toi, ce qui prouve que tu évites de le blesser. Tu n'étales ni religion ni fausse charité, seulement tu ne dis de mal de personne, tu soignes les malades et tu secours les pauvres. Tu es plus señora que toutes les señoras qui t'appellent « pastora ». Tu ne te plains jamais de ceux qui te font la vie amère, mais si quelqu'un t'offense, comme Pedro tout à l'heure, ton dédain te protège mieux que

des criailleries... En vérité tu ne ressembles à personne, Candida! Tu ignores que tu es belle, la fortune ne t'inspire aucune vanité et je te sens si dégagée des sottises qui mènent les autres que j'aurais honte de t'adresser les compliments habituels...

Elle l'écoutait avec une légère méfiance, trop fine pour ne pas reconnaître dans cette litanie louangeuse une réparation à son fâcheux début, mais reprise malgré elle par l'enthousiasme de son accent.

La gratitude qu'il lut dans ses yeux l'exalta :

— Ce qu'il me reste à t'avouer, ô Candida, ne l'as-tu pas deviné? Un soir, il m'a semblé que nos regards se comprenaient et j'espérais...ay de mi! qu'espérais-je donc ? Tu cherches tellement à m'échapper depuis lors que mon cœur saigne d'inquiétude.

Elle eut un sourire de surprise. Vraiment ? Il ne la sentait pas d'instinct, dans ses silences comme dans ses paroles, déjà sienne? Il ne devinait pas au delà de son attitude le trouble irrésistible qui balayait en elle toutes les hésitations, toutes les fiertés?

Elle finit par répondre d'une voix blanche qui retenait avec peine son flot d'émotion :

— Nous serons amis, si vous voulez, Francisquito.

— Amis?

— Je puis vous le promettre. Avant de consentir au mariage, j'ai prévenu Juan-José que je ne l'aimais pas; mon affection m'appartient. Je vous la donne.

— Ton affection seulement ?

— C'est beaucoup, beaucoup.

— Mais rien de plus?

— N'exigez pas trop, Francisco.

— Caramba! riposta-t il avec humeur, vas-tu donc imiter Nieves?

Elle tira si brusquement sur les rênes, que Brillante engagé dans une descente butta sur une pierre et faillit la démonter.. Nieves, encore Nieves! Ne ne rencontrerait-on que Nieves jusqu'à la fin de la promenade?

Tandis qu'elle réfléchissait et qu'il maugréait, les sourcils également froncés, leurs chevaux arrivèrent au bas du versant. Entre les sierras voilées d'azur apparut un petit vallon lumi-

neux, harmonieux, odoriférant,que traversait en glougloutant un ruisseau chargé de fleurettes pâles.

Et de la prairie vert-tendre surgissaient des pousses de chênes en velours rose, et, plus haut, de somptueux bouquets d'aubépines fleuries et de bruyères blanches ; et plus haut les rameaux gris-doux des arbres portaient des pétales verts, des pétales roses, des pétales jaunes, dont la masse impondérable s'imprécisait dans l'éther ainsi qu'un brouillard lumineux.. Toute une symphonie vernale. Au centre, comme une émeraude sertie d'azur, un petit étang au cœur envahi par les herbes reflétait dans sa bague d'eau le bleu du ciel ; — et alentour les corolles candides des camomilles s'entrecroisaient avec une telle abondance que le sol, çà et là, semblait couvert d'une couche de neige pointillée d'or.

Une minute, les cavaliers contemplèrent la féerie en silence, puis la voix émerveillée de Candida émut l'écho :

— Francisco, frère, bénissons le mariage du Vieil Hiver avec le Printemps.. Les arbres caduques de mon vallon sont couronnés de fleurs quand ceux des plateaux dorment encore.

— Tu connaissais ce Paradis ?

— Mais il m'appartient ! C'est un verger abandonné (voyez les arbres à fruits) où je venais en compagnie de Chivilla, autrefois ; la route exigeait une pleine journée de marche, de sorte que nous passions la nuit sous ce repli de terrain, là,au clair de lune.

— Descendons de cheval, vite, vite.

Elle se laissa glisser à terre sans protester et, pendant qu'il attachait leurs montures, s'assit au pied d'un prunier dont la floraison répandait un parfum amer et sucré, lourd comme une liqueur, où se gorgeaient des myriades de guêpes.

L'air n'était plus qu'un bourdonnement auquel répondait en sourdine le bourdonnement de son cœur : elle se sentait engourdie, les veines chaudes, les paumes moites ; — et Francisco remarqua en revenant ses joues trop roses sous l'ombre aiguë des petites feuilles.

— Abaisse ta mantille ; il faut se défier du soleil d'avril, Candida.

Elle leva sur lui des yeux si profonds qu'ils semblaient prêts à pleurer, mais très vite elle se mit à rire en agitant ses mains pleines de pâquerettes :

— Se défier du doux soleil d'avril, qui épanouit ces collerettes, jamais! Regardez, des milliers de petites collerettes claires comme des étoiles qui viennent de naître et dont l'odeur rend ivre... Ah ! je voudrais m'enfoncer dans la fraîcheur de leur chair, me rouler sur leurs cœurs ensoleillés de même que ces mouches folles, jusqu'à perdre le souvenir de mon existence !

— Ainsi soit-il, acquiesça-t-il avec un rire joyeux.

Et, bondissant, il décapita par poignées les frêles parures, les jeta sur les genoux de Candida, — très vite recommença la cueillette, plus vite l'envoi, plus vite la cueillette, plus vite l'envoi, plus vite, plus vite, vertigineusement...

Il chantait en courant une séguedille dont l'écho du vallon répétait et brisait le rythme. Et la jeune femme, mi couchée, l'écoutait avec délice et ne savait plus où elle se trouvait... L'odeur chaude des corolles et le chœur des insectes, et le chant de Francisco, et la grâce de ses gestes, et la lumière d'en haut, et la splendeur d'en bas, tout s'enchaînait en une danse magique qui l'emprisonnait palpitante sur la prairie blanche de soleil et de fleurs... Ah! l'ineffable douceur de ce matin d'hyménée !

Ses paupières frémirent : la séguedille se rapprochait. Elle vit le cher visage échauffé par la course se pencher sur elle, des mains l'inonder d'une pluie légère, puis un rire s'éloigna tandis qu'elle murmurait passionnément :

— Francisquito, bendito, ne t'en va plus ; reste, ô reste ! C'est toi le Printemps, c'est toi l'Amour, c'est toi ma vie.

Caressante, la voix du jeune homme résonna d'une colline à l'autre :

Au seuil de ta porte J'ai demandé : Pendant que j'étais absent Qui a régné ? On m'a répondu Qu'absent ou présent Moi seul ce fut.	*A lumbral de ta puerta* *L'he preguntado :* *Mientras yo h'stado ausente* *Quien ha reinado ?* *M'ha respondido* *Qu'en ausencia y presencia* *Yo solo he sido.*

Alors son appel jaillit, irrésistible :

— Venez vous reposer, frère. Vos fleurs me couvrent jusqu'aux épaules d'un linceul de sainte, voyez! je n'ose plus bouger... Il y en a assez, il y en a trop, elles m'étourdissent.

Il accourut d'un élan, fit tourbillonner sur la chevelure à

reflets d'or la dernière avalanche. Les pétales neigèrent : quelques-uns s'accrochèrent aux sourcils et d'autres tremblèrent au bout des cils... Elle, n'osant secouer l'éblouissante auréole, se laissait ensevelir avec un sourire enfantin et ses yeux verts où se réfugiait toute la lumière d'alentour semblèrent une eau mystérieuse dans un jardin blanc.

Le chanteur, agenouillé, l'admirait comme en extase.

— Mon Francisco fait sa prière !

— J'invoque Sainte-Marie-des-Grâces... Si tu voyais ce miracle ! Tu es plus pâle, plus pure, que les fleurs qui te parent : O Candida, le vallon t'a offert un autel, et le ciel t'enveloppe d'un manteau d'azur.

La ferveur religieuse du ton la leurra. Sans prévoir le danger d'un contact, elle effleura les cheveux noirs d'un geste fraternel, et avant que l'un ou l'autre l'eût voulu, Francisco couvrait de baisers ses paupières frissonnantes ; de baisers timides, en vérité... Mais elle le repoussa :

— Laissez, je vous en supplie.

Il ne songea pas à discuter. Forçant sa résistance, il amena sous ses lèvres la tête adorable et but sans respirer, but comme pour calmer une soif ancienne. Elle, silencieusement, le regardait ; et ses traits restaient si calmes, ses yeux si graves dans cet abandon qu'elle semblait beaucoup moins une amante qu'une mère passionnée. Elle n'était pas troublée...

Alors Francisco se dépita : pourquoi leurs désirs ne se confondaient-ils point ? Pourquoi gardait-elle cette expression chaste qui l'importunait jusqu'à la honte ? Ils étaient pourtant seuls et proches à en perdre la tête ; les plantes, les insectes, l'atmosphère trop lourde les enveloppaient d'amour ; aucun scrupule ne les séparait...

Il tenta de l'étourdir, mais elle hochait négativement la tête et, loin de s'inquiéter, gardait un sourire qui prouvait sa volonté aussi lucide qu'inébranlable.

— Maudite soit cette course où tu te seras moquée de moi du commencement jusqu'à la fin ! conclut-il furieux.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Tu le demandes ? Tu restes froide et dure comme la gourmette de mon cheval sous mes baisers, et tu demandes ce que j'ai ?

— Froide et dure ?

Elle leva son visage ébloui avec un rire de folie bienheureuse.

— Froide et dure... Parce que je me tais ? Tu ne comprends donc rien sans paroles, tu ne sens rien sans actes ? Froide et dure... Tu n'as pas deviné que je t'aime, comment je t'aime ? Puisque seuls les mots t'atteignent, écoute-moi, Francisquito... Tu me veux, et moi je te possède. Oui, tes lèvres fines comme des fruits, ta peau mate, ta chevelure noire, ton sourire cruel, tout ton joli visage de femme m'appartient, — m'appartient non depuis notre baiser, mais depuis des semaines. Tu me veux... Me connais-tu seulement? Crois-tu qu'il suffise de s'accoupler comme des bêtes pour se prendre ? J'ai tressailli dès la première minute où je t'ai aperçu, et je t'ai aimé à vouloir mourir, et pendant des semaines ton indifférence s'est enfoncée au cœur de mon cœur ainsi qu'une épine dans un œil... Tu ne t'en apercevais même pas.

Quand tes mains trop blanches s'élevaient jusqu'à ta bouche, c'était pour étouffer un bâillement ; quand tes cils courbes s'abaissaient sur tes joues, tu ne soupirais que pour Nieves : tu chantais pour elle, tu riais pour elle, tu parlais pour elle... Virgen ! Tu as tourmenté mes jours et mes nuits, tu as desséché mon cœur de désirs et de regrets pendant si longtemps sans daigner le remarquer, et parce qu'il t'arrive de me regarder sous un rayon de soleil qui t'échauffe le sang, il faut que je te cède, tout à coup, sans hésiter ?

Il jeta une exclamation de rage.

— Mais pouvais-je deviner... Il fallait parler au lieu de m'en vouloir !

Très vite, elle avait saisi sa tête irritée et l'attirait vers elle, si près qu'elle n'eut presque pas à remuer les lèvres pour se faire comprendre, — et sa passion s'épancha comme le sang d'une blessure :

— T'en vouloir, mon âme précieuse, t'en vouloir ! Mais des os de mon corps je ferais une croix si elle pouvait servir à ton salut ; je t'appartiens plus humblement que ces fleurs écrasées... Francisco, j'ignorais la vie avant de te connaître ; quand je galopais, je me croyais heureuse, imagine-toi. Et quand je jouais avec une chèvre ou rêvais d'un fantôme, je croyais aimer. Quelle folie ! je t'attendais, je t'appelais. Ce jour de mars, à l'église... je te raconterai plus tard. Je pressentais que tu allais venir au point de me croire malade : et aussitôt que

je t'ai vu, tu t'es emparé de ma paix. Rappelle-toi... Non, tu ne sais rien. Je voulais te voir et ne pas te voir, je voulais te parler et ne pas te parler ; ah ! surtout, j'aurais voulu ne pas te connaître pour pouvoir t'oublier... Mais quand tu prononçais ce nom « Candida » mon cœur s'agitait comme un oiseau prisonnier dans ma poitrine et frappait si fort, si fort, que je me sauvais de peur qu'on l'entende. Ecoute encore ; plus près... on dirait un vautour qui déchire sa proie.

Il appuya sa main sur le cœur affolé avec un sourire condescendant, inquiet aussi. Cette fillette volubile ressemblait si peu à la sombre jeune femme des jours écoulés qu'il se sentait presque gêné, se jugeant, d'instinct, étranger à ce délire qui l'amusait ainsi qu'une chanson flatteuse, sans aucun émoi... Elle continua plus bas, le regardant trop intensément pour le voir :

— O Francisco généreux, insouciant, impérieux, capricieux, se peut-il que je t'aie conquis ? Tu me semblais si loin ! Je t'adorais et te haïssais, comme le soleil d'été qui vous brûle sans qu'on veuille l'éteindre... Pourquoi diffères-tu tant des Jimenez ? Tu me plais. Or tu ne sais pas, Francisquito, avec quelle joie une femme se soumet à l'homme qu'elle admire : la plus orgueilleuse deviendrait son chien pour le distraire, sa servante pour le soigner, et ne rêve plus qu'un destin au monde : obéir. Querido, querido, accepte ma vie : je t'aime à en avoir peur, à en avoir mal !

A qui parlait-elle maintenant ? Elle avait fermé les paupières comme pour maîtriser la rafale qui faisait trembler sa voix...

Des larmes ? L'amour en larmes ? Franscisco Jimenez sensentait croître son désappointement.

— Candida, interrompit-il avec simplicité, si tu m'aimes tant prouve-le-moi ?

Elle eut un geste de fatigue.

— Seigneur, tais-toi ! Oh, ne proteste pas, ne me demande rien ! Viens poser ta tête contre mon épaule et raconte-moi ce que tu pensais depuis des semaines.

Si peu qu'il en eût envie, Franscisco fut contraint de céder ; la pureté ardente de cette femme l'intimidait.

— ... Te souviens-tu du soir où je t'ai rejointe derrière la Casa Seca, au crépuscule ? Je ne m'étais pas aperçu de ta tris-

tesse jusqu'alors, ou plutôt Nieves l'interprétait ainsi : « Candida reste toujours seule par goût ; Juan-José supporte toutes ses excentricités » et j'admettais cela sans discussion. D'autant plus que je te voyais très peu, aux repas, à la veillée, et tu semblais à peine te soucier de nous.

« Et puis sous cet olivier, quand tu as tourné le visage vers moi, tout à coup j'ai remarqué tes yeux ; tes yeux, Virgen ! deux mers de lumière et de désespoir... La surprise m'a suffoqué. Je voulais te questionner, mais ton silence m'embarrassait : Il n'y a rien en toi qui encourage l'indiscrétion, tu sais !... Et pendant le repas je me demandais avec anxiété quel chagrin tu pouvais cacher : des quantités de détails me revenaient à la mémoire, des détails si personnels, si étranges, que je n'osais croire à leur conclusion, raisonnant : « Si c'était vrai, elle ne s'en irait pas à cheval du matin au soir, chaque jour, sans s'occuper de moi. »

« Et pourtant... pourtant je voulais savoir. Alors, en te quittant, mes yeux t'ont réclamé la vérité et les tiens m'ont répondu ; bien malgré toi, il faut croire, puisque dès le lendemain tu m'as fui...

« Pourquoi donc m'as-tu fui, si tu m'aimais, Candida ? Craignais-tu tant les choses défendues ?

— Il n'y a pas de choses défendues, protesta-t-elle rudement. Nous avons tous la même permission, sur terre : aimer. Je t'aime.

— Et moi aussi je t'aime, Candida.

— Accepteras-tu de me partager avec Juan-José ?

— Ne pense pas à cela.

— Il *faut* y penser.

— Eh, que puis-je là contre ?

— Tu t'irritais à cause d'Escolastico, et tu n'es pas jaloux de Juan-José ?

Il secoua la tête d'un air désapprobateur : l'idée de jalouser un mari lui semblait burlesque jusqu'à l'inconvenance ; mais il vit qu'elle le regardait tristement et préféra détourner la discussion.

— Je ne t'ai jamais vue aussi belle, ma Candida... Pas même le Saint Père de Rome ne consentirait à demeurer si près de toi sans te toucher, comme tu l'imposes.

Elle voulut répondre, hésita, hésita, — renonça. Ce qu'elle

avait à lui proposer allait l'épouvanter, et elle se savait trop fière pour supplier. Hélas! que n'y songeait-il seul ? Pourquoi ne pas fuir ensemble, puisqu'ils s'aimaient ?

— Nous oublions l'heure, réfléchit soudain Francisco ; on va nous croire morts à la Casa Seca.

— Ou partis..

— Tais-toi ! Quelle figure nous réserve Doña Pepa !

— Maria ! Je m'en soucie un peu moins que de sa fausse-perruque.

— Devines-tu l'heure ?

— Va détacher les chevaux, si tu veux, soupira-t-elle. L'après midi s'avance, d'après l'ombre des branches.

— L'après-midi... tu crois ? Santo Dios, au galop, au galop !

Elle fut frappée par l'effroi de son accent, la promptitude de ses gestes, et lui jeta railleusement :

— Serait-ce ton estomac qui crie famine, mon amoureux ?

Mais il ne l'écoutait plus.

En quelques secondes ils se remirent en selle, et de nouveau rapprochés, écartés par les broussailles, d'une traite impétueuse atteignirent la Casa Seca.

Devant la porte, Nieves séchait sa magnifique chevelure au soleil : elle s'enquit paisiblement :

— Vous voilà... Bonne promenade ?

— Un peu trop longue, par malheur. Nous avons eu l'imprudence de sortir des pistes et il a fallu revenir au hasard, — expliqua Francisco tandis que Candida se retirait sans parler. — J'ai faim ! Reste-t-il quelque chose à manger ?

— Sans doute, mais ce sera plutôt mauvais à cette heure. Je supposais Candida mieux avertie des chemins environnants. Que fait-elle donc, lorsqu'elle va soi-disant se promener avec le Tio Escolastico ?

— Nieves !... Monte à cheval comme elle ; nous sortirons tous ensemble, ce serait très amusant.

— Une femme qui se respecte ne chevauche pas sans obligation, surtout le dimanche des Rameaux, mon petit. J'étais à la messe, moi, pendant que vous couriez la brousse ; et, au lieu de me proposer l'exemple de Candida, peut-être ferais-tu mieux de lui conseiller l'église... Non que je te blâme de l'avoir accompagnée ; elle aurait été capable de partir seule, par

défi aux convenances, sans se soucier du scandale qui retombe sur nous ; seulement tu pouvais agir plus discrètement. Je te laisse ; je vais m'occuper du repas.

Sereine, elle disparut, enveloppée de ses cheveux noirs lustrés comme d'un vêtement de parade, et il la suivit d'un regard admiratif autant que satisfait.

— Cibolla ! Je m'en tire à bon compte... Elle a raison, toujours raison, ma vertu incarnée d'épouse ; mais le Ciel la bénisse de ne se douter de rien !

V

Ce même soir, une marchande de dentelles vint présenter son assortiment à la Casa Seca. Doña Pepa se préparait à la renvoyer lorsque Nieves déclara vouloir choisir quelques garnitures et fit réclamer Candida.

Elles s'enfermèrent avec la grosse vendeuse dont le visage empourpré et la faconde intarissable résumaient à eux seuls un théâtre de marionnettes.

— Tu t'y connais en dentelles aux fuseaux, me conseilles-tu cet empiècement, Candida ?

— Il paraît fin mais ne vaut rien ; le fil grossira au premier lavage et les étoiles se repasseront mal.

— (Santa Barbara, patrone ! Ecoutez-la dégoûter la señorita de mes modèles... hija mia, par charité !)

— Celui-ci sera solide, vois-tu ; il se tient ferme.

— Mais cette épaisseur !

— (Atras ! il est léger comme vos cheveux !)

— A quelle étoffe veux-tu le coudre ?

— Une baptiste fine.

— Alors c'est différent. Tu peux prendre celui qui n'a que l'apparence en te préparant à le remplacer bientôt.

— (Maria Purissima ! La jeune dame me tournera les sangs... cinq pesetas — un douro, mujer, par un centime de plus, pas un de moins...)

Elles continuèrent leurs achats sous un flux ininterrompu d'exclamations, de gémissements, de cris d'écorchée vive, — et finalement la dentellière se retira en les accablant d'aménités.

— A bientôt, señoras !

— La renarde ! sa mine réjouie en dit long sur son bénéfice.

— Le travail est interminable, protesta Candida en manière d'excuse.

Elles se trouvaient assises auprès de la fenêtre que le soleil déclinant dorait d'un rayon sans chaleur. Dans le ciel pâlement bleu, la lune aux trois quarts pleine montait comme une nuée ; la brousse au loin se recueillait, et les hirondelles annonçaient en piaillant la fin d'un beau jour.

A travers les barreaux, un pêcher fleuri frôlait de ses houpettes la poitrine de Candida qui, chaque fois, tressaillait au contact. Elle avait fait effort pour suivre les débats mercantiles, car sa pensée s'en revenait d'un vol vers le vallon argenté, ressuscitant malgré elle, derrière ses paupières mi-closes, la scène du matin...— Alors il s'est agenouillé devant moi, il m'a dit : « J'invoque Sainte-Marie-des-Grâces... » O Francisco mon amour ! —

A chaque rappel, une joie aiguë la foudroyait.

Mais lorsqu'elle resta seule en face de Nieves, dont le regard la scrutait curieusement, elle tenta de se ressaisir.

— Pourquoi portes-tu du linge sans dentelles ni broderies, Candida ?

— Je n'y ai jamais songé. Comme je ne possède pas un patacon, Juan-José s'est chargé d'acheter mon trousseau avant le mariage ; le linge solide doit lui plaire.

— A moins qu'il ne soit très jaloux.

Elle leva les épaules en signe d'ignorance.

— Pourquoi, jaloux ?

— Tiens ! Quand nous nous sommes fiancés, Francisco aussi me défendait de choisir des chemises de luxe. Il disait : puisque je t'aime, les plus simples suffiront ; à quoi donc serviraient les autres ?

— Francisco est tellement ombrageux ?

— A citer en exemple. Figure-toi...

Nieves médita quelques secondes, puis parut se résoudre à une confidence :

— Garde-le pour toi, bien entendu. Naguère, en ville, Francisco avait pour maîtresse une fille de casino, que quiconque voulait obtenait. Il le savait. Et pourtant chaque fois qu'elle tardait à le rejoindre ou que son service l'empêchait de venir, il se promenait de long en large dans la rue comme un maniaque, sans même essayer d'aller dormir... Incroyable, hein ? Mais le

plus curieux, c'est qu'il ne l'aimait pas, puisqu'il m'aimait déjà, moi.

Elle s'arrêta pour mettre savamment en valeur sa conclusion :

— Francisco m'a toujours aimée et m'aimera toujours.

Candida fronça les sourcils :

— Pourquoi me racontes-tu cela ?

— Tu t'étonnais de sa jalousie.

— Et toi... es-tu jalouse ?

— Avec un motif, peut-être. Mais il ne m'en fournira pas.

— Ne tente pas le sort.

— Je connais Francisco.

— Le crois-tu incapable de te tromper ?

— Non, mais, dans ce cas, j'attendrai, que sa fantaisie lui passe.

— Sans protester ?

— A quoi bon ? fit-elle avec une tranquillité plus cinglante qu'aucun dédain.

Candida supportait mal les coups de cravache. Elle riposta :

— L'amour des femmes est souvent	*El amor de las mujeres*
Comme celui du chien	*Suele ser como el del perro*
Qui roué de coups	*Que aunque le sacudan palos*
N'abandonne jamais son maître.	*Nunca desampara al dueno.*

..... Ainsi, Nieves ?

— Pourquoi non ? C'est mon devoir.

En vérité, sans les plaintes de Francisco qui bourdonnaient encore à ses oreilles et certaines observations personnelles, Candida se fût laissé surprendre par tant de dignité. Mais elle avait formé sa conviction depuis longtemps au sujet de Nieves ; et depuis les confidences du matin elle savait, à n'en plus douter, quelle sécheresse de cœur masquait cet étalage de vertu.

Oui, Nieves passait pour bonne : elle disait toujours ce qu'il fallait dire, comme elle faisait toujours ce qu'elle devait faire, — devant la galerie. En réalité, dans la réduction de société bourgeoise que groupait la Casa Seca, Nieves, avec son sourire conventionnel, incarnait à merveille la politesse mondaine.

Or, Candida possédait un sens trop profond de la réalité pour se laisser prendre aux formules, et ce fut d'un ton plutôt ironique qu'elle releva :

— Ton devoir... Comme je t'envie de le connaître si bien, ma chère ! Offre donc ces expressions-là aux visiteurs, et garde avec moi ton langage naturel ; tu n'es pas sotte : de loin en loin, cela ne te tente-t-il pas de prononcer une phrase sincère?

— Candida, Candida, répondit l'antagoniste sans élever la voix, crois-tu que la vie deviendrait agréable, si chacun de nous se permettait de parler comme tu le fais ? Tu ignores certains usages de la bonne société ; on l'admet sans peine ; mais il ne faudrait pas, pour cela, vouloir nous imposer les tiens.

Candida se mordit les lèvres : elle pensait une riposte cruelle que l'attitude si mesurée de sa belle-sœur l'obligeait à maîtriser.

— Excuse-moi, la vieille Dionisia m'a rempli la tête de coplas absurdes. Je ne voulais pas te blesser.

— Me blesser ? Mais nous parlions l'une et l'autre tout à fait en l'air ; et d'ailleurs, qui serait assez enfant pour s'offenser d'un refrain de la brousse! Je suis sûre que tu me veux du bien.

Le plus amical sourire illuminait ses yeux marrons.

CAMILLE MALLARMÉ.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

PHILOSOPHIE

Psychologie objective et Psychoanalyse. — N. Kostyleff : *Le Mécanisme cérébral de la Pensée*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan, 1914. — J.-P. Nayrac : *Physiologie et Psychologie de l'attention* (2e édition), 1 vol. in-8, 3 fr. 75, Alcan, 1914. — E. Regis et A. Hesnard : *La Psychoanalyse*, 1 vol. in-16, 3 fr. 50, Alcan, 1914. — Paul Gaultier : *L'Adolescent*, 1 vol. in-16, 0 fr. 60, Bloud et Gay, 1914. — Cl. Piat : *Quelques Conférences sur l'âme humaine*, 1 vol. in-16, 2 fr. 50, Alcan. — Dr Ch. Blondel : *La Conscience morbide*, 1 vol. in-8, 6 fr., Alcan, 1914. — Pierre Villey : *Le Monde des Aveugles*, 1 vol. in-16, 3 fr. 50. E. Flammarion, 1914. — Helen Keller : *Mon Univers*, 1 vol. in-16, 2 fr. 50, Alcan, 1914. — J. Ronjat : *Le Développement du langage observé chez un enfant bilingue*, 1 vol. in-8, 4 fr., Champion. — Memento.

Quel est, ou plutôt quel était, avant la guerre, l'état de la psychologie objective? — Les adeptes de cette psychologie s'accordaient, ce semble, à reconnaître, en ce qui concerne ces recherches, une certaine diminution de la faveur du public et du zèle des chercheurs. Deux psychologues dont nous avons à parler aujourd'hui, MM. Kostyleff et Nayrac, se rencontrent dans cette constatation. M. Kostyleff a parlé d'une crise de la psychologie expérimentale et a même écrit sur ce thème un ouvrage suggestif (1). M. Nayrac, de son côté, dans la préface de la seconde édition de sa **Physiologie et Psychologie de l'Attention,** signale quelques-unes des causes de cette évolution de l'opinion du public lettré à l'égard de la psychologie expérimentale : le regain de faveur des spéculations métaphysiques sous l'influence de virtuoses de la pensée philosophique ; la lenteur des progrès dans un domaine difficile ; l'abondance et l'incoordination des enquêtes, l'incohérence au moins provisoire des résultats ; en particulier, dit M. Nayrac, « la psychologie pathologique nous a fait connaître une quantité de monographies cliniques dont il est difficile de dégager des constantes ». — Il ne faut pas trop pousser au noir ce tableau. M. Nayrac garde sa foi dans les destinées de la psychologie expérimentale. La jeunesse studieuse reviendra aux laboratoires un instant désertés. — En attendant, les ouvrages que nous présentons un peu tard au public attestent de la part des maîtres de la psychologie objective une inépuisable ingéniosité dans la recherche en même temps qu'une louable sûreté de méthode qui n'exclut pas l'esprit de synthèse.

(1) Kostyleff : *La Crise de la Psychologie expérimentale*, 1 vol. in-8. Alcan, 1910.

C'est ce dernier trait qui nous semble caractériser le livre de M. Kostyleff : **le Mécanisme cérébral de la Pensée**. L'auteur étudie diverses branches de la psychologie objective : l'école psychologique russe, avec Setschénoff, Bechterew et Pawlow, dont les travaux, inaugurés par les recherches sur le réflexe salivaire et progressivement étendus à l'étude des perceptions visuelles, auditives, des images mentales et des idées, se résument dans la formule adoptée par M. Kostyleff lui-même : réduction des phénomènes mentaux au fonctionnement des réflexes cérébraux; puis l'école de Wurtzbourg (méthode du questionnement), avec les recherches de H.-J. Watt sur l'association mentale et le jugement; de Messer sur la pensée sans expression verbale; de Büchler sur les états de conscience sans représentation, données purement idéatives qu'il ramène à : 1° *la conscience d'une règle* ou conscience de la manière dont on résout le problème ; 2° *la conscience d'un rapport;* 3° *conscience d'un développement logique*, purs processus idéatifs qui doivent être rapprochés, selon M. Kostyleff, du fonctionnement des réflexes cérébraux; enfin l'école psychoanalytique de Freud dont la méthode présente une main-mise sur l'inconscient et fait rentrer celui-ci dans le schéma des réactions neuro-psychiques. Ces divers résultats, non moins que les recherches personnelles de M. Kostyleff sur le mécanisme de l'imagination, de l'inspiration poétique, de l'inspiration dans le roman, convergent vers une conclusion unique : la justification du symbolisme physiologique de l'auteur : la réduction de toute vie mentale au schéma du réflexe cérébral; schéma très différent, selon M. Kostyleff, de l'ancien schéma des cellules et des fibres nerveuses et qui se concilie bien mieux que l'autre avec le nombre des impressions et la mobilité de la vie psychique, et qui permet de plus de donner au terme d'Inconscient une signification fonctionnelle et non plus spatiale. « Du moment que les impressions ne se rattachent à aucune empreinte fixe et ne reparaissent dans la mémoire qu'avec la répétition des réflexes, plus n'est besoin d'une région spéciale pour l'existence d'un psychisme inconscient. De spatiale qu'elle semblait être, la division devient purement fonctionnelle... » (p. 80).

Jusqu'à quel point le schéma de M. Kostyleff est-il en conformité avec les résultats obtenus par les diverses disciplines qu'il invoque ? Evidemment il est en conformité avec les résultats de Paulow et de Bechterew, puisqu'il ne fait que reproduire la formule même de ces psychologues. — On peut ajouter qu'il semble aussi en conformité avec la formule développée par M. Ribot dans son livre : *La Vie inconsciente et les mouvements:* « l'Inconscient est de nature essentiellement motrice ; il se compose des résidus moteurs de nos états de conscience. » — Les expériences de l'école de Wurtzbourg paraissent aussi pouvoir commodément être traduites dans ce symbolisme.

Pour les résultats de l'école de Freud, la question est discutée. Au cours de leur remarquable livre : **la Psychoanalyse**, MM. Régis et Hesnard remarquent que « l'assimilation récemment faite par M. Kostyleff de la théorie psychologique de Freud à sa théorie personnelle des réflexes cérébraux semble peu légitime » (p. 20). Freud lui-même se défend d'envisager la psychologie du point de vue anatomophysiologique et de distinguer spatialement les deux psychismes conscient et inconscient (p. 16), — à quoi Kostyleff pourrait répondre qu'il ne les sépare pas non plus spatialement, mais fonctionnellement, comme nous l'avons vu. Je me borne à signaler ici cette divergence entre Kostyleff et les deux récents commentateurs français du freudisme : MM. Regis et Hesnard.

L'exposé fait par ces derniers de la célèbre doctrine autrichienne est de tout point remarquable. C'est une lecture indispensable à quiconque veut s'aventurer sur ce domaine attirant et ténébreux de l'investigation psychoanalytique. — Dans une telle étude, les trois points de vue clinique, psychologique et psychiatrique sont étroitement liés. Laissant de côté le premier, disons un mot des deux autres. Au point de vue psychologique, il faut signaler d'abord le procédé freudien, la confession psychoanalytique, sorte de coup de sonde jeté dans l'inconscient pour en ramener des morceaux dans le jour de la conscience ; la théorie psychologique des « affects » ou complexes affectifs (complexe de l'inceste, œdipus-complex, Electra-complex) ; celle de la *libido ;* la conception du rêve comme réalisation d'un désir ; celle de l'*Œebertragung* ou report affectif ; celle du symbolisme psychoanalytique ; le traitement psychiatrique par le procédé catarthique ou nettoyage psychique par l'aveu du passé sexuel et le décèlement des chocs traumatiques d'origine sexuelle, enfin les conceptions métaphysiques impliquées dans cette psychologie : le psychodynamisme et le pansexualisme. M. Ribot avait déjà rapproché la psychoanalyse et sa propre conception de la logique affective (1). — MM. Régis et Hesnard rapprochent la psychoanalyse des théories psychologiques de MM. P. Janet et Bergson. Ce tout dernier rapprochement nous paraît peu éclairant. Rien de moins clair d'ailleurs que la distinction qu'on essaie de faire entre psychologie statique et psychologie dynamiste. MM. Régis et Hesnard sont d'ailleurs loin d'être hostiles à la psychoanalyse. Ils lui reprochent toutefois ce qu'ils appellent son finalisme biologique.

A notre avis, il serait prématuré de porter un jugement d'ensemble sur le freudisme. Il y a là évidemment beaucoup de fatras, de mythologie scientifique, de terminologie pédantesque, d'amour allemand de la complication ; pas mal d'indiscrétion et de ténacité

(1) Th. Ribot : *La Logique affective et la Psycho-analyse* (Revue Philosophique, août, 1914).

allemandes, aussi ; témoins ces confessions sexuelles poursuivies parfois pendant des mois et poussées si loin que l'on comprend le geste de la jeune personne qui, impatiente, envoie promener Freud... Il est vrai que le brave Freud ne se démonte pas pour si peu ; il explique cette rebuffade par un cas d'*Uebertragung*, par lequel la jeune personne a reporté sur son médecin l'antipathie vouée à son ancien fiancé... Mais laissons ces petits côtés de la question. Il n'en reste pas moins que Freud a raison de reconnaître l'importance énorme de la sexualité dans l'évolution psychologique de l'individu et d'écarter des questions scientifiques cette pruderie antiscientifique que souligne le mot ironique d'Anatole France : « Les savants ne sont pas curieux. » Il y a dans le freudisme un effort intéressant pour jeter quelque lumière sur les parties les plus ténébreuses de notre nature...

Avec le petit volume de M. P. Gaultier : **L'Adolescent**, nous voici très loin du freudisme. Ici, plus d' « affects », plus de traumas sexuels. C'est une description claire, fine, élégante, d'un type éminemment sympathique : l'adolescent français. — Très éloigné également des complications freudiennes est le point de vue un peu simpliste de M. Cl. Piat, dans ses **Quelques Conférences sur l'Ame humaine**, où sont défendues contre la « psychologie sortie des cliniques » les thèses traditionnelles de la psychologie spiritualiste : unité, identité, spiritualité de l'âme. L'auteur se garde des nouveautés bergsoniennes et critique judicieusement l'intuition naguère à la mode.

Voici maintenant une savante monographie psychopathologique : **La Conscience morbide**, du Dr Ch. Blondel. L'auteur signale dans sa préface une des principales difficultés qui compliquent la tâche du psychopathologue : la multiplicité et l'imprécision des espèces morbides. — D'après l'auteur, les psychologies physiologique, associationiste, individuelle, sont inaptes à solutionner les problèmes posés par la clinique psycho-pathologique. C'est dans la psychologie sociologique, telle que l'a comprise M. Levy-Brühl, que se trouve la clef de ces énigmes. L'auteur identifie conscience normale et conscience socialisée, c'est-à-dire conceptuelle, logique, objective ; — conscience morbide et conscience trop individualisée ou pas assez désindividualisée, trop enfermée dans sa cœnesthésie. L'auteur appuye sa thèse sur sept observations commentées.

A la psychologie des déficiences sensorielles se rattacheraient d'importantes contributions : d'abord, le magistral ouvrage de M. Pierre Villey, **le Monde des Aveugles**. On sait dans quelles conditions très particulières ce livre a été écrit. L'auteur, qui est chargé depuis plusieurs années d'un cours de littérature française dans une de nos universités, expose par quels procédés il lui a été possible, en dépit de la cécité complète qui l'a frappé à l'âge de quatre ans, de

faire toutes ses études dans divers lycées de Paris, de passer avec succès le concours de l'Ecole normale supérieure et de conquérir tous ses grades universitaires. En même temps qu'il nous fait part de ses observations personnelles, l'auteur coordonne et met au point les résultats contenus dans une immense littérature spéciale. Parallèlement à la psychologie des aveugles, l'auteur fait, à l'occasion, celle des clairvoyants et de leurs préjugés à l'égard des aveugles.

A côté du témoignage plus objectif de M. P. Villey, prendrait place celui, plus subjectif, plus impressionniste et plus imaginatif de Mlle Helen Keller, la célèbre aveugle-sourde-muette de Boston. Hautement cultivée elle aussi, Mlle H. Keller nous décrit en un style plein de fraîcheur et de couleur, si l'on peut dire, son univers sensoriel, y compris, si parodoxal que cela paraisse, ses images et presque ses impressions.... visuelles et auditives auxquelles j'avoue préférer toutefois ses délicates notations sur le toucher et l'odorat, sens particulièrement cultivés et hyperesthésiés chez elle, en vertu d'une loi compensatrice. Une très vivante et intéressante introduction de Mr L. Dugas commente certains problèmes délicats soulevés par la curieuse psychologie sensorielle et imaginative qui s'exprime dans cette œuvre unique.

A la psychologie linguistique se rattachent les notes prises par M. Ronjat sur **le Développement du langage** chez un enfant qui a eu pour langues maternelle et paternelle, si l'on peut dire, l'allemand et le français ; sa mère ne lui ayant parlé qu'allemand et son père que français. Je me borne à signaler aux compétences cet essai très spécial.

Memento.— Le changement d'année amènerait une brève récapitulation du bilan de nos périodiques psychologiques et philosophiques de langue française,dont plusieurs manquent malheureusement à l'appel. Nous espérons les revoir un jour prochain. En attendant,mentionnons ceux qui poursuivent leur œuvre.Au premier rang, *la Revue Philosophique,* de M. Th. Ribot qui a publié dans le dernier semestre une série d'articles de fond dus à MM. Th. Ribot, Bourdon, A. Leclère, G. Truc, Fonsegrive, etc. — Le *Bulletin de l'Institut Général Psychologique* a consacré son dernier N° (juillet-décembre) de 1914 à une très curieuse contribution à la psychologie zoologique, une monographie de Mlle Marie Goldsmith sur *les Réactions physiologiques et psychiques des Poissons.* D'autre part, on pourrait rattacher à la psychologie ethnographique le N° de janvier-juin 1915 qui contient une série d'études consacrées à la mentalité allemande et qui portent les signatures de MM. Boutroux, Bergson, Léon Bourgeois, Yves Delage, Edmond Perrier. — La Revue genevoise, *Archives de psychologie* publiée par MM. Th. Flournoy et Ed. Claparède, avec la collaboration de MM. Pierre Bovet et G. Larguier des Bancels, a publié, soit en 1914, soit en 1915, de remarquables études dues à MM. Leletz (*l'Orientation d'esprit dans le témoignage*) ; Edm. Degallier (*Horlogerie et Psycho-*

logie) ; Ed. Claparède (*Expériences sur la mémoire des associations spontanées*) ; Dr Ch. Odier (*A propos d'un cas de contracture hystérique*); enfin une très curieuse contribution à la psychologie religieuse : *Une mystique moderne*, par M. Th. Flournoy. Ces deux derniers travaux font une place importante aux procédés et aux théories freudiennes.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

W. Morton-Fullerton : *Les Grands problèmes de la politique mondiale*, Chapelot, 3 fr. 50. — Léon Polier : *Les Forces de la France d'hier et de demain*, Tenin, 3 fr. — Memento.

C'est pendant la guerre balkanique de 1912 que M. Morton-Fullerton a écrit son livre *Problems of power* dont une traduction vient de paraître sous le titre : **Les Grands problèmes de la politique mondiale.** Livre intéressant pour nous plus encore que pour tout autre peuple, d'abord parce que peu d'étrangers nous connaissent mieux, et ensuite parce que notre histoire nationale y prend la place qui lui revient dans l'histoire universelle. Vues dans leur ensemble, ces cent dernières années tournent autour de notre désastre de 1870, comme les cent années précédentes autour de la chute de la Pologne. Le titre même du premier chapitre : « L'histoire mondiale, de Sedan au coup d'Agadir », affirme d'autant plus cette importance, mondiale en effet, de la vieille terre gauloise, que l'auteur, citoyen de la libre Amérique, ouvre son volume par un tableau des Etats-Unis, pour le clore sur une vue du Pacifique ; même par rapport aux antipodes, c'est la France qui reste le cœur du monde !

Le livre de M. Morton-Fullerton, si riche en aperçus de détail, si touffu même, manque malheureusement, pour notre goût français, de perspective, de plan ; on y sent la main d'un journaliste éminent (l'auteur est correspondant du *Times* qui sème à pleines mains dans ses articles les vues fines ou profondes, mais qui ne fait que des articles, et, hélas ! vingt articles mis bout à bout ne constituent pas un livre. On aurait aimé qu'il écrivît une simple histoire psychologique de ce dernier demi-siècle, avec d'ailleurs autant de digressions qu'il eût voulu, mais sans perdre le fil conducteur.

Il a raison, certes, de faire découler toute cette histoire de la politique bismarckienne. « Bismarck, dit-il, fit plus que créer l'Allemagne, il détruisit l'Europe ; en bâillonnant la France, il arrêta le cours de la Révolution et rejeta l'Europe sous le joug de l'Ancien Régime. » Voilà une vue d'ensemble d'une haute vérité. Il est encore certain que c'est la double annexion du Slesvig-Holstein et de l'Alsace-Lorraine qui a faussé l'évolution normale des nations européennes et a déterminé une orientation nouvelle de l'histoire. Tout en effet se rattache à ces « fautes d'une incalculable portée », comme tout autre-

fois se rattachait et se rattache encore aussi au partage de la Pologne. Exacte encore est la réflexion que l'année 1890, date de la retraite de Bismarck, coupe en deux parts presque égales et toutes différentes l'histoire contemporaine, et que tous les germes dangereux qu'avait semés le chancelier de fer, mais qu'il n'avait pas laissé croître, ont pris un développement fatal sous Guillaume II. Mais quand on entre dans les détails, on aurait çà et là bien des rectifications à faire ; l'auteur nous connaît admirablement, je l'ai dit, mais, pour les années déjà passées, il nous connaît surtout par les livres, et les livres sur la politique contemporaine sont toujours des livres de parti, apologies ou diatribes, surtout en France; sur l'affaire Dreyfus, sur l'Alliance russe, sur Napoléon III, M. Morton-Fullerton me semble se tromper, parce qu'il a suivi, en ces matières que ne pouvait atteindre sa pénétrante observation directe, tantôt des publicistes trop blancs, tantôt des publicistes trop rouges.

Sur l'Affaire, par exemple, son interprétation : duel de deux principes opposés, la Raison d'Etat et les Droits de l'Homme, est propice aux plus beaux développements et l'on voit d'ici le parti merveilleux qu'en tirerait le Victor Hugo de *Quatre-vingt-treize*. Mais ce point de vue est faux. Que parmi les partisans de la condamnation de Dreyfus quelques-uns ne l'aient pas cru coupable et aient approuvé sa condamnation au nom seul de la Raison d'Etat, c'est possible, il y a des énergumènes partout. Mais l'immense majorité des Français, laquelle était antidreyfusienne, se contentait de dire : Nous n'avons pas qualité pour affirmer qu'il y a eu erreur judiciaire. De telle sorte que l'Affaire a plutôt été le duel de deux états d'esprits, celui des gens modestes et judicieux et celui des gens infatués de leur génie et ivres de *Pereat mundus!* Je ne me rappelle pas avoir, à cette époque, rencontré beaucoup de ces derniers qui ne fussent convaincus à fond et à outrance de la mauvaise foi des autres, tandis que, parmi ces autres, il n'y avait, sauf les énergumènes déjà dits, que de simples bonnes gens devenus furieux sous le coup des injures adverses et sous la sensation du danger terrible et nullement imaginaire que les dreyfusiens humanitaires faisaient courir à la patrie.

Sur notre politique générale extérieure, l'auteur suivrait plutôt, au contraire, les vues de nos publicistes d'extrême droite, mais sans s'attacher à leurs doctrines, comme il sied à un citoyen de la grande République étoilée, et même en approuvant à leur encontre un mot admirable de Léon XIII que j'ignorais pour ma part : « L'Eglise ne s'attache qu'à un seul cadavre, à celui qui s'est lui-même attaché sur la Croix! » Ici, toutefois, il n'est pas possible de suivre pas à pas l'auteur, il faudrait refaire à sa suite toute notre histoire contemporaine. Je note seulement qu'il est inattendu de voir l'auteur qualifier le boulangisme de « honteux », puisque ce parti politique se

proposait de rapprocher notre régime ataxique de cet idéal de République consulaire que les Etats-Unis s'efforcent de réaliser. Il est encore excessif de regarder l'alliance franco-russe comme ayant joué un rôle démoralisateur et presque avilisseur en nous faisant renoncer à la délivrance de l'Alsace-Lorraine ; cette alliance, étant défensive, ne pouvait se baser que sur le *statu quo*, mais, avant elle, la France était bien forcée d'admettre au moins en fait ce *statu quo* ; la guerre à tout prix et à toute heure n'a jamais été le fait d'aucun Français, pas même Déroulède ; de sorte que, lorsque le comte Mourawief a proposé aux puissances au nom du Czar d'étudier le désarmement général en 1898, le sentiment des Français n'a pas été du tout de la « consternation » et l'effet produit n'a nullement été celui « d'un coup de foudre brisant toutes les espérances ».

Il y aurait fort à dire aussi sur son jugement de Napoléon III. L'heure vient où justice sera rendue à ce magnanime souverain qui a honoré la France et l'humanité et qui n'a eu que le tort de trouver sur sa route des adversaires déloyaux, odieux et, hélas ! supérieurs. Si le principe des nationalités avait été appliqué comme il le voulait, d'abord il n'y aurait eu aucun sujet légitime de guerre, puisque chaque groupe humain aurait joui du sort qu'il préférait, et puis il n'y aurait eu aucune disproportion entre les peuples, puisque l'Allemagne notamment aurait dû être dégonflée de la Bohême, de la Pologne, etc. On voit d'ailleurs, aujourd'hui, combien sont vaines, par exemple, les récriminations contre la politique italienne de Napoléon III ; avec l'Italie d'avant 1859, l'Autriche disposerait contre nous de toute la péninsule, sauf le petit Piémont ; il vaut vraiment mieux que l'Italie ait été unifiée !

Et même sur la politique intérieure, bien que l'auteur la connaisse très bien et la juge, en gros, très sagement, comme certains points de détails seraient à discuter ! Est-il bien exact que la grève des postiers ou les émeutes des vignerons champenois aient fait croire à l'Europe entière, surtout à l'Allemagne, que nous étions définitivement sombrés ? C'était prendre au tragique ce qui ne devait être pris qu'au sérieux, et encore, *cum grano salis vel Monis*. Au fond les Français sont très facilement mal jugés par les étrangers ; sans parler de ceux qui nous mesurent à l'aune de nos noctambules et de nos boursicotiers si souvent étrangers eux-mêmes, certains nous jugent trop d'après les journaux et les livres de polémique politicienne rétrospective, comme M. Morton-Fullerton, et d'autres, comme M. Bodley, d'après les impatiences de tels châtelains en guerre avec des maires de province. Sans doute le politicianisme, entretenu par les gens d'extrême gauche comme par les gens d'extrême droite, est une peste, mais, cette peste à part, que de grandes, solides, nobles et aimables qualités chez les fils de la vieille Douce France !

§

Justement, s'il était besoin de nous remettre au cœur un peu de confiance, nous pourrions lire **Les Forces de la France d'hier et de demain**, de M. Léon Polier, ce professeur à la faculté de Droit de Toulouse ayant eu l'heureuse idée de publier les cinq conférences qu'il a données en avril dernier à l'Institut français de Madrid, et qui auront, j'espère, apporté quelque antidote à la gallophobie des réactionnaires de là-bas. La seconde de ces conférences, sur les *Forces productives* de notre pays, est particulièrement encourageante. Grâce à l'invention du procédé Thomas et Gilchrist, qui permet de traiter les minerais de fer phosphoreux que ne pouvait utiliser l'ancien procédé Bessemer, les minerais de notre arrondissement de Briey ont pris soudain une importance énorme, et quand nous y aurons joint ceux de la Lorraine annexée, notre production annuelle montera à 34 millions de tonnes, tandis que celle des Allemands tombera à 2. Dès aujourd'hui, dans notre Lorraine française, nous possédons le quart de l'ensemble des gisements de minerais de fer du monde entier ; nous en avons une fois et demie de plus que l'Allemagne ou les Etats-Unis et dix fois plus que l'Angleterre, et les nouveaux gisements trouvés en Bretagne et en Normandie vont accroître encore cette richesse. Comme la France reprendra, en outre, si elle revient à ses limites de 1814, le bassin houiller de la Sarre, elle aura tout le charbon nécessaire pour traiter ses minerais. Toute notre région de l'est, agrandie de l'Alsace-Lorraine, deviendra un des pays les plus riches du monde ; on a récemment découvert à Mulhouse des gisements de potasse supérieurs à tous autres, et dont la valeur est estimée à 60 milliards ! De même, une fois la région de Mulhouse réunie à celle d'Epinal, elles produiront à elles deux la moitié de nos cotons, 30.000 métiers ! Au surplus, même sans l'Alsace-Lorraine, la France, depuis une douzaine d'années, marchait d'un pas qui faisait prendre en pitié ceux qui parlaient de notre décadence. Sauf, hélas ! la population, tout chez nous était en hausse ; notre commerce augmentait sensiblement plus que celui de l'Angleterre, et presque autant que celui de l'Allemagne, et celle-ci nous la dépassions, en somme, puisque le chiffre de ses transactions était de 386 fr. par habitant, alors que le sien était de 328 (je cite les chiffres de l'auteur, peut-être un peu complaisants). Quoi qu'il en soit, si les Allemands se sont rués sur nous, en août 1914, parce qu'ils nous croyaient au-dessous de tout, ils auraient bien dû consulter les statistiques !

Memento. — *Les Fins sociales*, par M. Emile Thouvenez, professeur à la faculté de Toulouse, Bloud, 0.60. Ceci est de la pure sociologie, et au sortir de l'actualité brûlante on retrouve presque avec plaisir les débats de l'école organiciste et de l'école intermentaliste sur la nature de la société. Pour

l'auteur, la fin sociale est le lieu des fins morales, formule malebranchienne qui est très acceptable.— Marguerite de la Fosse : *Pour être heureuse, conseils à ma petite fille*, Jouve, 1 fr. 50. Et ceci est mieux que de la sociologie. « Simplicité, sobriété, bonté », tout est là, en effet, l'hygiène et la morale. Il y a des détails minutieux sur les bains d'air et de soleil. Qui sait, à ce propos, ce qu'est devenu ce club des sans-culottes et sans chemises, à Berlin, dont le *Mercure* nous entretint jadis ? — Paul Descamp : *La Hiérarchie des classes dans le royaume de Prusse*, Science sociale, Firmin Didot, 3.50. Livre d'actualité, s'il en est, et sur lequel je compte revenir ; je me borne donc à le signaler, ainsi que son devancier, du même auteur : *Types d'ouvriers rhénans*. Dans la même collection avait paru, en septembre 1914, un travail de M. Joseph Wilbois, *Etudes sur les répercussions sociales de la Révolution russe ; l'école des fonctionnaires*, qui constitue une curieuse psychologie du peuple russe. J'y ai appris que nul peuple n'était plus porté à l'amour. En Russie le mot *lioubow* se retrouve, nous est-il dit, à chaque tournant de phrase ; il veut dire à la fois l'amour et la bonté, et par amour on entend aussi bien le plaisir physique que l'extase sentimentale ; « bonne ou mauvaise, l'éducation du cœur est aussi complète que possible dans la famille russe ». — Pour passer de nos alliés slaves à nos frères latins, voici *le Droit international privé dans la législation brésilienne*, de M. Rodrigo Octavio, Librairie Tenin, 6 fr. On sait que les études de droit international ont toujours été florissantes dans l'Amérique latine, et qu'un des fondateurs de cette science a été Calvo de Buenos-Ayres. Le cours de M. Octavio a été d'abord professé à la faculté de droit de Paris, cours fondé par « l'Union franco-pauliste » sous les auspices du « Groupement des universités françaises pour les relations avec l'Amérique latine », que dirige si louablement M. Martinanche, de la Sorbonne. — Et puisque j'en suis à l'Amérique, je termine en notant ce qui, si la grande guerre n'avait pas lieu, serait l'événement le plus mondial de l'époque, le blocage du canal de Panama ; ce blocage ne serait pas dû seulement à des glissements de terrain, mais, paraît-il, à des mouvements sismiques qui exhaussent le fond du lac de Gatun et y font naître des îles ; s'il en est bien ainsi, le canal est irrémédiablement perdu.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Le problème colonial, par Henri Hauser (Paris. Chapelot 1915).— Nous vivons à une époque où, pour des raisons multiples, les explications mystiques des grands phénomènes humains sont assez mal accueillies. L'orgueil des historiens dressés à l'école boche du document, école qui avait définitivement remplacé en Sorbonne la vieille conception historique française des Michelet et des Fustel de Coulanges, conception intuitive, psychologique, littéraire et, pour tout dire d'un mot, humaine, l'orgueil des historiens répugnera évidemment à admettre toute explication mystique de la guerre. Que je dise : « La guerre existait en puissance depuis des années

et nous baignions dans son atmosphère. Elle préexistait aux faits actuels à la manière des *Idées* de Platon. Sa menace latente oscillait entre les deux pôles opposés de la volonté de puissance d'un Nietzsche et du Pacifisme d'un Jaurès, entre les deux conceptions absolues et fausses, par conséquent, quand appliquées à l'homme, de la Violence et du Droit. Elle préexistait, mais, si elle n'était encore qu'une *idée*, elle trouvait cependant déjà une correspondance toute préparée sur la terre dans la formidable suggestion des armements qui — avant même que M. Charles Humbert eût entrepris sa si salutaire croisade « Des canons ! Des munitions ! » — avaient transformé le monde en un vaste arsenal hérissé de forts, de baïonnettes. Tout cela, toutes ces armes, ces munitions, jusques et y compris la poudre sèche des discours du Kaiser, tout cela, en définitive, il fallait bien que cela servît à quelque chose ! Hélas ! on l'a bien vu ! Hélas ! Il n'y en avait pas encore assez ! Reconnaissons-le, si la guerre en tant que réalisation immédiate a surpris la plupart des hommes, l'atmosphère cependant était prête. Jusqu'alors le virus paraissait sommeiller à qui observait mal, mais, brusquement, quelle réceptivité parmi l'océan des instincts destructeurs déchaînés ! Toute cette humanité pacifique qui s'adonnait jusqu'au 31 juillet 1914 aux arts de la paix, qu'elle en eût conscience, comme c'était le cas en Allemagne, ou qu'elle essayât de se tromper elle-même et de s'illusionner, comme c'était le cas en France et en Angleterre, vivait une prodigieuse veillée des armes. Déjà *la guerre*, le monstre effroyable, planait sur la tête des hommes, fourmis vaquant à leurs petites affaires ou cigales s'oubliant en chantant... Et soudain, la guerre éclate, elle se développe, son incendie, progressivement, gagne tout le vieux continent et menace de traverser les mers, de gagner le nouveau monde ! La guerre éclate, et, en vérité, pour l'observateur impartial, son irruption violente *n'est pas le fait des hommes*. Je sais bien : les Allemands l'ont voulue, c'est un fait établi, et leurs provocations, leur préméditation sont avérées. Mais leurs menaces au Maroc, leur ultimatum à la Serbie, quelles misérables petites *causes* pour l'énorme *effet* qui pèse à cette heure sur les nations ! Et cette guerre, ce fléau, que les hommes auraient voulu, comme ils en sont peu maîtres, comme elle les domine ! Ils ont rompu la digue et ils assistent impuissants au déchaînement du flot... »

Que je dise cela, et les historiens me traiteront de rêveur... Je n'insisterai donc pas et, *revenant sur terre*, je dois avouer que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'ouvrage dans lequel M. Hauser, professeur à l'Université de Dijon, fait ressortir la part qui doit être faite dans les événements de l'heure au *Problème colonial*.

L'appétit des Allemands pour des terres nouvelles constitue incontestablement un des mobiles les plus forts de leur activité de

puissance. « Lorsqu'on a fait le partage du monde, écrivait déjà, en 1899, le professeur Kurt Hassert, il n'existait pas encore une puissante Allemagne qui aurait pu dire un mot. Et, lorsqu'il y a eu une puissante Allemagne, le monde était presque entièrement partagé. » Rattraper le temps perdu avec une âpreté de « tard-venus », ainsi que je l'ai noté dans mon *Essai sur la Colonisation* (1907), permettre, comme l'a déclaré von Heydebrandt au Reichstag en 1911, « permettre au peuple allemand de s'élargir en ce monde, de chercher au soleil la place que lui ont assignée son droit et sa destinée », ce désir, constate M. Hauser, a été une des principales causes de la grande conflagration.

Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que la question coloniale devient un des facteurs de la politique européenne. Les Anglais d'Elizabeth et les Espagnols de Philippe II se battirent jadis pour la possession des minerais américains. La conquête de l'Eldorado, la possession du marché des Epices ont été depuis les Phéniciens des causes d'activité et, par suite, de combats. Mais c'est depuis la fin du XIXe siècle que les questions coloniales sont passées au premier plan. La guerre de l'Angleterre au Transvaal, la guerre russo-japonaise, la guerre hispano-américaine, autant de guerres coloniales, et, remarque M. Hauser, « sans que la *Panther* ait tiré le moindre coup de canon contre la Kasbah d'Agadir, c'est bien son arrivée dans les eaux marocaines qui est le point de départ de la guerre actuelle ». En effet, l'Allemagne d'avant 1870, sans diplomatie commune, sans marine, n'avait pu avoir de politique coloniale. L'excédent de la population si prodigieusement prolifique allait peupler des régions ne lui appartenant pas en propre et, suivant le dicton américain, « servait d'engrais ou de guano pour les autres peuples ». Même après 1870, Bismarck déclare encore : « Je n'étais pas né colonial ! » et refuse au sultan de Zanzibar qui la sollicitait la protection allemande. Mais, en 1875, le vice-amiral Livonius écrit ses *Kolonialfragen*, et en 1878, Fabri pose au public cette question : *Bedarf Deutschland der Kolonien ?* « L'Allemagne a-t-elle besoin de colonies ? » et répond affirmativement. En 1882, se crée à Francfort la première société coloniale allemande. En 1883, le brémois Adolphe Lüderitz achète Angra-Pequena. C'est fait, l'Allemagne est lancée dans la voie des acquisitions d'outre-mer et, en 1885, Bismarck se livre à de vastes tractations coloniales avec la France et l'Angleterre. Mais, au moment précis où l'Allemagne acquiert de vastes territoires, *Schützgebiete*, d'ailleurs impropres au peuplement européen, le mouvement de son émigration se ralentit. Dès lors, au motif démographique va se substituer, dans ses appétits coloniaux, le motif économique. Ses colonies serviront à l'Allemagne à s'exonérer du tribut qu'elle paie à l'étranger pour les denrées exotiques, tant matières

premières pour son industrie que d'alimentation, puis, à se créer au loin une clientèle privilégiée pour les produits de ses innombrables usines métropolitaines. Mais la plupart des bonnes terres coloniales sont prises. Alors, l'Allemagne s'avise d'un autre procédé : coloniser chez les autres, dans les terres déjà aménagées par les autres Puissances et elle réclame dans les traités à son profit l'insertion du principe de la porte ouverte ou de la nation la plus favorisée, l'égalité douanière et, comme au Maroc, *l'égale participation à toutes les entreprises !*

Ces ambitions coloniales se heurtent naturellement aux droits et intérêts acquis des autres Puissances, des *beati possidentes*, et, notamment, de l'Angleterre. Le pangermanisme excite l'impérialisme anglais. Français troublés dans leur pénétration, dite pacifique, au Maroc, Belges menacés au Congo par les antennes du traité franco-allemand du 4 novembre 1911 (considéré en Allemagne *comme une défaite !*), Anglais inquiétés par Kiao-tchéou en face de Weï-haï-Weï, par le Homs-Bagdad qui tend au golfe Persique, par le territoire allemand de l'Afrique Orientale qui coupe la communication directe entre le Cap et l'Egypte, Portugais qu'on veut exproprier de l'Angola et du Mozambique, tous ces anciens colonisateurs frémissent devant le rush des « tard-venus ».

Ainsi, dit justement M. Hauser, « grâce aux ambitions coloniales « de l'Allemagne, la guerre actuelle est apparue, bien plus claire- « ment que la guerre de Sept ans, comme une guerre pour le partage « du monde. A la vieille notion de l'équilibre européen, elle substitue « la notion de l'équilibre de la planète ! »

Ainsi, le présent conflit revêt des proportions gigantesques et n'est pas limité, — ce que l'opinion publique perd quelquefois de vue, — aux fronts de France-Belgique, de Russie et des Balkans. Il y a aussi *une guerre aux colonies* et « c'est dans les colonies que l'Allemagne a éprouvé les premiers et, jusqu'à présent, ses plus décisifs désastres ». Sans doute, dans la note secrète sur le renforcement de l'armée allemande du 19 mars 1913 (cf. *Livre jaune*), il est écrit : « Il n'y aurait pas à s'inquiéter du sort de nos colonies (allemandes) Le résultat final en Europe le réglera pour elles. » Sans doute, aussi, l'Allemagne, conformément à un programme mûrement réfléchi et préparé, a-t-elle suscité à ses adversaires dans leurs colonies toutes les difficultés possibles, elle n'en a pas moins perdu la plus grande partie de ses établissements d'outre-mer dans lesquels elle avait dépensé tant d'argent et sacrifié tant d'hommes. M. Hauser constate qu'elle s'est cependant « complètement trompée, en « matière coloniale, dans son estimation des forces et des résistances. « Son action maladroite a resserré le lien entre l'Angleterre et les « colonies autonomes. Elle a fortifié la situation islamique de la

« France et de l'Angleterre, même de la Russie. Et, le jour même « où un conseil germano-turc décernait au dernier des Osmanlis le « titre de *ghazi*, des soldats musulmans débarquaient, sous le dra- « peau des alliés, à l'entrée des Dardanelles... »

C'est là une vue optimiste à laquelle je ne contredirai point. Avant de la confirmer, attendrai-je du moins la fin des événements. Que sortira-t-il de l'entrée des Allemands à Constantinople et de leur marche éventuelle à travers l'Asie-Mineure vers l'Egypte? Quelle répercussion ces faits, s'ils se produisent, auront-ils sur le loyalisme des sujets musulmans des Puissances alliées? Ceci, à l'heure où j'écris ces lignes, demeure encore une des inconnues du *Problème colonial* étudié par M. Hauser.

Dès aujourd'hui, cependant, il faut reconnaître que nos colonies n'ont pas constitué une gêne et un poids lourd pour la métropole. Celle-ci, au contraire, a trouvé en elles aide et soutien. Elles l'ont ravitaillée en vivres, en matières premières, en hommes. Mais quand M. Hauser proclame que l'expérience faite atteste la faillite de la politique de domination reposant exclusivement sur la force, conception allemande, et le triomphe de « la manière douce », conception française, j'estime qu'il se hâte peut-être un peu trop de conclure. A la vérité, il est trop tôt encore pour prononcer à cet égard des jugements définitifs. La politique coloniale de la France en matière indigène, en admettant qu'elle ait jamais existé, ne s'est jamais présentée dans les faits comme un corps de doctrine absolu. En réalité, en tant que tendance, elle relevait de l'humanitarisme et du catéchisme des droits de l'homme, manière douce, et, dans la pratique courante, elle se rattachait le plus souvent à la manière forte. Est-ce vraiment le moment de tenter l'apologie de la conception humanitariste? Personnellement, je ne pourrais le faire, sans renier tout ce que j'ai dit et écrit, ici même et ailleurs, depuis quinze années.

Oui, la question coloniale a joué un grand rôle dans les préliminaires du formidable conflit qui ensanglante à l'heure actuelle le monde entier, et à ce titre M. Hauser a obéi à une excellente impulsion en écrivant son remarquable petit livre consacré au Problème colonial. Mais, si ce fut là, entre beaucoup d'autres, une des causes, il ne faudrait pas oublier non plus, qu'un des motifs principaux des événements actuels fut précisément le développement excessif et morbide pris en France par la conception humanitariste et pacifiste. On peut prétendre sans exagération que si, à cette heure, il existe encore une France, *c'est malgré les humanitaristes* qui, pendant un demi-siècle, ont prêché le désarmement et la renonciation à toutes les revendications légitimes, à toutes les énergies. L'humanitairerie, poison effroyable, avait sévi partout, paralysant les initiatives,

provoquant la réduction des armements, l'ajournement de toutes les mesures utiles à la Défense nationale.

Des milliers de gens, aux intentions aussi excellentes que criminelles, se promenaient partout, déclarant : « Plus de guerre ! Tous les hommes sont frères ! » Que de sottises commises ici et aux colonies en vertu de ces principes ! A ces fautes, j'ai consacré tout mon *Essai sur la Colonisation*, et ces rubriques du *Mercure de France* pendant quinze ans, je le répète, et sans autre résultat que l'inattention générale.

C'est déjà un résultat, cela, dira-t-on. Mais aussi, quel cruel réveil !

Et, cependant, tant ce poison est tenace, serions-nous donc menacés après la guerre, comme avant, de voir *les bêtises recommencer ?* Entendrons-nous donc toujours prétendre que c'est le *droit* et la *justice* qui triomphent par la seule vertu des forces morales, alors que nous avons assisté à l'écrasement de la Belgique et de la Serbie et alors que *tout ce qui se passe* démontre jusqu'à l'évidence que le droit et la justice ne valent qu'appuyés par « des canons et des munitions » ?

Le *problème colonial !* Certes, son importance est capitale. Mais il ne sera pesé à son exacte valeur que s'il est envisagé du point de vue *du fait* et non des théories plus ou moins généreuses et utopiques héritées de Jean-Jacques Rousseau et de la Révolution. Attendons donc que les faits se soient prononcés pour juger sainement et impartialement. En attendant, certains ont proposé *la suppression du Ministère des Colonies !* Que cette idée ait pu naître dans certains cerveaux alors que notre empire colonial va s'augmenter et prendre une importance plus considérable, c'est à désespérer de la logique française ! Actuellement, il se prépare une bien singulière histoire. En vue de s'assurer la faveur populaire, certains essaient de rejeter la responsabilité de toutes les fautes commises avant la guerre, et pendant, sur les administrations publiques, qui deviendraient ainsi « le bouc émissaire ». L'ancien régime expirant avait déjà tenté le coup à la veille de la Révolution. Cela n'a pas sauvé l'ancien régime. Il ne faudrait pas que le régime actuel, que personne ne discute sérieusement et auquel personne n'a rien à substituer, imitât pareille erreur. Les grands services publics, qu'on le veuille ou non, constituent *l'armature de la France*. Que cette armature présente de sérieux défauts, nul ne le conteste. Mais, à la saper entièrement sous prétexte de l'améliorer, on courrait le risque de porter un coup funeste à la vie du pays tout entier. En France, qu'on ne l'oublie pas, l'initiative privée est médiocre. Depuis l'ancien Régime, depuis Napoléon, toute vie part du service public et y aboutit. La vie de la société française est étroitement liée à celle de ses grands organis-

mes administratifs. On peut le déplorer. Mais, cela encore, c'est un fait, et, dans l'histoire de la France, c'est un fait éternel et permanent. La vie moderne française est toute administrative, de la plus petite commune jusqu'aux ministères, et la société anonyme, forme générale dans laquelle se meuvent toutes les grandes affaires, c'est encore une administration. Quand il s'est agi d'organiser la lutte insuffisamment préparée contre l'ennemi, l'organisation est venue du pouvoir central, des grands services publics. Ceux qui aiment vraiment la France et qui ont la claire conscience de ses destinées peuvent songer à améliorer leur fonctionnement, — c'est désirable. Ils n'ont pas le droit de prononcer et de décréter leur faillite. Ce serait une faute et une injustice d'une incalculable portée dans l'avenir.

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

La religion des talismans (Le Temps, 16 décembre). — *Le Fanatisme religieux en Allemagne* (Le Temps, 10 décembre).

Je trouve, dans **le Temps**, un curieux article sur les *Superstitions et talismans en Allemagne*, qui nous montre la religiosité puérile, non seulement du peuple, mais de l'aristocratie allemande, depuis Guillaume II jusqu'au plus petit hobereau de Poméranie. Guillaume II ne croit plus guère à la Dame blanche, pourtant il maintient les mesures de précaution ordonnées depuis deux siècles, pour écarter cette messagère de malheur, et fait garder la nuit les toits de son palais, à Berlin et à Potsdam, par des sentinelles « dont des rondes d'officiers contrôlent d'heure en heure la vigilance ».

C'est un poste de tout repos pour un officier, en ce moment.

Si l'empereur-roi ne croit pas à la Dame blanche, il est profondément pénétré de la toute-puissance de l'anneau des margraves d'Ansbach-Bayreuth, et c'est avec un soin jaloux qu'il veille à sa conservation, les faits prouvant que sa possession assure la perpétuation de la famille régnante. Faute de l'avoir oublié au doigt du margrave Georges-Frédéric-Charles et de l'avoir laissé enterrer avec lui, cette branche des Hohenzollern n'eut pas d'héritier mâle et disparut à la mort du margrave Alexandre (1806). Le rameau prussien lui-même est menacé de rester sans descendance, le roi Frédéric-Guillaume II n'ayant qu'une fille, quand un de ses chambellans, obsédé par un songe, qui le poursuivait sans relâche depuis trois jours, lui transmit « un message venu d'en haut », soit l'ordre de faire ouvrir le cercueil où reposaient les restes de Georges-Frédéric-Charles et d'y prendre l'anneau. A peine cette opération macabre eut-elle été accomplie que les vœux de Frédéric-Guillaume II, qui venait de se remarier, furent exaucés. Dans les délais voulus, il eut un fils, lequel devint l'arrière-grand-père de Guillaume II.

Bien que la chose ne coure pas les rues, il est avéré que celui-ci est hanté

par la crainte de certaines prophéties et que, dans les premiers temps de son règne, il a fait étudier minutieusement, par une commission de professeurs triés sur le volet, les vaticinations du moine Hermann, de l'abbaye de Lehnin (*Vaticinium Lehnininse*). Encore que les docteurs aient prononcé un jugement contraire, il ne laisse pas de manifester les appréhensions que lui causent différents vers de ce poème, en particulier celui-ci :

Qui sequitur, pravos imitatur pessimus avos.

(Celui qui vient ensuite imite ses mauvais ancêtres et devient pire qu'eux.)

Il est au courant de toutes les prédictions concernant sa maison, en commençant par la *Lux in tenebris*, de Nicolas Drabitius, et en continuant par les révélations du Père Cœlestinus, du moine Sebaltus (du couvent de Kœnigslutter), de Joachim Greulich, de Johann Wallich, par les *Voies prophétiques*, du curé de Dortmund, par le *Traité de la régénération céleste*, etc.

Maintes fois, dans l'intimité, il a fait allusion aux paroles de Wallich disant :

« Dans les derniers temps du monde, l'empire d'Allemagne, déchiré par des désordres et des dissensions, sera détruit par la guerre. Cinq rois se coaliseront contre le roi de l'aigle noir pour l'anéantir, lui et la foi évangélique. Un autre aigle terminera enfin la guerre ; puis les épées se convertiront en socs de charrue et la paix universelle étendra pour toujours ses bienfaits sur la terre. »

Ce qui rassure un peu Guillaume II, c'est que Nicolas Drabitius, dans *Lux in tenebris*, annonce que « la monarchie autrichienne tombera en ruines et que ses Etats reviendront au Brandebourgeois, lequel chassera d'Allemagne le culte des idoles ». Peut-être que cette prophétie n'est pas étrangère à l'ordre qu'il a donné à son second fils, Eitel-Fritz, d'apprendre le hongrois.

On voit, par ces révélations, combien l'Allemagne est infestée du plus bas biblisme, du plus sectaire christianisme, et on comprend un peu mieux le désir, la volonté de Nietzsche, de renverser les valeurs morales.

Jusqu'à l'avènement de Frédéric-Auguste III, la maison royale de Saxe possédait, sous la forme d'un *mazzaloth* (*meschalot*, en hébreu, signifie paroles magiques), un fétiche qui, par une intervention surnaturelle, était parvenu entre les mains de l'électeur Ernest, auteur de la branche ernestine (1441-1486). Une nuit, au couvent de Zelle, près de Nossen, un songe lui révéla la présence de ce talisman au milieu du bois qui se consumait dans le poêle de sa chambre. Ce *mazzaloth*, une pièce d'étoffe recouverte de caractères magiques, a disparu dans des conditions mystérieuses et, suivant la rumeur publique, ce fait n'est pas demeuré sans influence sur les malheurs conjugaux du roi actuel.

A ce biblisme puéril s'ajoute un paganisme enfantin. Nous voyons les Bülow attacher le sort de leur fortune à la possession d'un anneau, apporté par un oiseau bleu. Les Alvensleben conservent précieusement, gage de leur prospérité, un anneau, don d'une « petite

femme souterraine ». Quelle peut bien être la mentalité d'une famille où l'on croit à des génies souterrains? Toutes les familles que Dieu protège possèdent un de ces anneaux.

Celui des Veltheim, par exemple, garni de pierres du plus haut prix, porte une inscription en une langue « que nul n'a pu déchiffrer jusqu'à ce jour ». Il fut donné jadis à une dame de leur famille par un pèlerin étranger, qui lui recommanda de le garder précieusement, disant que le succès favoriserait toutes les entreprises des Veltheim aussi longtemps qu'ils le conserveraient par devers eux. Mais il vint un jour où il fallut partager l'héritage entre deux fils ; les représentants des deux rameaux se trouvèrent alors fort embarrassés. Pour se tirer d'affaire, ils imaginèrent de faire fabriquer un deuxième anneau pareil au véritable, de le garnir des pierres de ce dernier, lesquelles y furent remplacées par d'autres en tout point semblables. A dater de ce moment, l'étoile de la maison pâlit et, pour conjurer la mauvaise fortune, il n'y eut pas d'autre ressource que de remettre les anciennes pierres à leur place primitive.

Les von der Marwitz ont un collier de perles et celles-ci jouissent de la propriété singulière de perdre leur éclat, soit quand un membre de la famille va mourir, soit quand l'un d'entre eux est menacé d'un malheur. L'Histoire nous apprend, en effet, qu'un jour un Marwitz, désireux de montrer qu'il était inaccessible à la superstition, écrasa sous son talon une des perles du collier et qu'à l'instant même où il commettait ce sacrilège l'un des murs de soutien du château se fendit dans toute sa hauteur au milieu d'un fracas horrible.

Et l'auteur de cette petite étude conclut avec l'ironie qui convient :

Les talismans en question ne semblent pas avoir rempli leur office avec l'efficacité voulue, depuis le début de cette guerre, attendu que l'on relève sur les listes des pertes allemandes tous les noms cités plus haut.

Cependant la foi en ces célèbres talismans demeurera intacte; la mort de ces gentilshommes sera seulement considérée comme une punition des génies souterrains, pour quelque faute ou manque de respect envers l'anneau magique ou le collier sacré. Il n'y a pas de désillusion en religion, ni en superstition.

Voici, à ce sujet, de quelle façon les prêtres catholiques et les pasteurs protestants, en Allemagne, adaptent aux circonstances actuelles la doctrine évangélique. *Le Temps* cite, d'après *le Standard* de Londres qui en a publié le texte, le prêche du pasteur Fritz Philippi, de Berlin, où il déclare que la mission de l'Allemagne était de « crucifier l'humanité », afin d'assurer sa rédemption.

Cette doctrine, observe *le Temps*, est la résurrection de l'extermination biblique des peuples dégénérés par un peuple élu. Ce n'est plus le peuple hébreu qui est le peuple élu de cette mission, c'est le peuple allemand. Voici un fragment du sermon de ce pasteur :

Je choisirai comme texte aujourd'hui, commença-t-il, le verset de Luc XII, 49 : « Je suis venu apporter le feu sur la terre ; et que ferai-je,

s'il est déjà allumé ? » Avec quelle justesse, mes frères, pouvons-nous, nous autres Allemands, le peuple le plus pacifique du monde, répéter les paroles du prince de la paix : « Ne croyez pas que je sois venu pour apporter la paix dans le monde ; je n'apporte point la paix, mais l'épée. » De même que le Tout-Puissant fit crucifier son fils afin que s'accomplît l'œuvre de rédemption, de même l'Allemagne est destinée à crucifier l'humanité pour assurer son salut. L'humanité doit être sauvée par le sang et le feu et par l'épée. Les guerriers allemands ne versent point d'un cœur joyeux le sang des autres nations ; c'est pour eux un devoir sacré qu'ils ne sauraient négliger sans commettre un péché. Notre empereur adoré hait les horreurs de la guerre. Pendant de longues années il travailla à maintenir la paix dans le monde. L'Allemagne n'a jamais employé sa force à menacer l'indépendance d'une nation. C'est précisément à cause de notre pureté que nous avons été choisis comme instrument du Tout-Puissant pour punir les envieux, châtier les méchants et pour frapper de l'épée les peuples pécheurs. *La mission divine de l'Allemagne, mes frères, est de crucifier l'humanité. Par suite, le devoir des soldats allemands est de frapper impitoyablement : ils doivent tuer, ils doivent brûler, ils doivent détruire.* Des demi-mesures seraient impies. Ce doit être une guerre sans pitié. Les méchants, les amis et les alliés de Satan doivent être anéantis comme de mauvaises herbes. Satan lui-même, qui est venu dans le monde sous la forme d'une grande puissance (l'Angleterre), doit être écrasé. L'Allemagne a pour tâche divine d'accomplir la destruction de ceux qui personnifient le mal. Quand l'ouvrage sera fini, le feu et l'épée n'auront pas travaillé en vain ; ce sera la rédemption de l'humanité. Le régime de justice sera établi sur terre, et l'empire allemand, son créateur, restera son protecteur.

Un autre pasteur, de la plus grande église luthérienne de Leipzig, le pasteur Lœbel, a prononcé ces étonnantes paroles, qui nous feraient sourire si nous pouvions les entendre sans indignation :

Le ciel a béni les Allemands et les a désignés comme le peuple élu. Nous faisons cette guerre avec la conviction que nous exécutons les desseins divins en détruisant nos ennemis et en établissant notre domination. L'Allemagne défend la chrétienté ; ses ennemis sont ceux de la vraie religion. *C'est cette conscience de notre mission qui nous permet de nous réjouir et d'être heureux, d'un cœur plein de reconnaissance, quand nos engins de guerre abattent les fils de Satan et quand nos merveilleux sous-marins, instruments de la vengeance divine, envoient au fond des mers des milliers de non élus. Nous devons combattre les méchants par tous les moyens possibles : leurs souffrances doivent nous être agréables, leurs cris de douleur ne doivent pas émouvoir les sourdes oreilles allemandes.* Il ne peut y avoir de compromis avec l'enfer, de pitié pour les serviteurs de Satan, — en d'autres mots, *point de quartier pour les Anglais, les Français, les Russes, et tous les peuples qui se sont donnés au diable,* qui ont été, en conséquence, condamnés à périr par une sentence divine.

De même le professeur Rheinold Seeberg, qui occupe à l'université de Berlin une chaire de théologie, prêchant récemment à la cathédrale, dit :

Nous ne haïssons pas nos ennemis. Nous suivons le commandement de Dieu, qui nous enjoint de les aimer. Mais nous considérons que *nous faisons une œuvre d'amour en les tuant, en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons, en envahissant leurs territoires*. L'amour divin est répandu sur le monde, mais les hommes doivent souffrir pour leur salut. Les parents aiment leurs enfants, mais ils les punissent. L'Allemagne aime les autres nations, mais elle les châtie pour leur bien.

Si ces paroles étaient vraiment l'expression des idées religieuses allemandes, ce serait pour nous une raison de plus de combattre ce dangereux fanatisme.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Une proposition de loi pour la conservation de nos richesses artistiques.— Vente d'un Rembrandt de la collection d'Althorp Park.— Memento bibliographique.

Les tragiques préoccupations de l'heure présente ne doivent pas nous faire perdre de vue l'avenir qui succédera à cette tourmente, et qui sera ce que notre prévoyance, dès maintenant mise en action, l'aura fait. Un vaillant journal, qui s'applique à justifier son titre, *La France de demain*, s'employait récemment à le démontrer : il dépend de notre organisation et de nos efforts, coordonnés dès aujourd'hui vers ce but, qu'après cette guerre qui aura causé tant de ruines notre prospérité, si elle ne s'accroît pas, tout au moins ne soit pas diminuée ; et cela est vrai aussi bien dans le domaine artistique que dans l'ordre des faits économiques.

Cette pensée a porté un de nos députés,qui s'est déjà distingué par de louables initiatives en vue de la protection de nos monuments, M. André Honnorat, à déposer sur le bureau de la Chambre, de concert avec plusieurs de ses collègues, MM. André Lebey, Lazare Weiller, Bonnevay, d'Aubigny, Henry Paté, Villault-Duchesnois, Constant Verlot, et de Monzie, une intéressante **proposition de loi**, qu'il nous semble utile de résumer, en vue de la sauvegarde de nos richesses d'art.

La guerre va avoir pour conséquence d'ouvrir un grand nombre de successions qui donneront lieu, inévitablement, à leur tour, à de nombreuses ventes mobilières ; et l'on peut prévoir aussi que des collectionneurs, éprouvés dans leur fortune par la violente crise actuelle, devront se résigner à se défaire de tout ou partie des œuvres d'art qu'ils possèdent. Il en résultera qu'une multitude de pièces artistiques seront sous peu jetées sur le marché à des conditions exceptionnellement avantageuses dont profiteront surtout les marchands et amateurs étrangers, moins touchés que nous — sinon même enrichis — par la guerre, et qui accroîtront ainsi à peu de frais leurs collections au détriment des nôtres. « Cette perspective

— dit à juste titre M. Honnorat — ne saurait laisser les pouvoirs publics indifférents, car, si nous n'y prenons garde, ce sera bientôt hors de France que se trouveront la plupart des produits de l'art français.» Il y a huit ans déjà (1), nous devions noter qu'à ce moment les collections américaines renfermaient plus de tableaux de notre école française que toutes les collections d'Europe réunies, *y compris celles de la France* (la plupart et les plus beaux des Théodore Rousseau sont aux Etats-Unis); or, l'on sait combien cet exode de nos œuvres d'art s'est poursuivi depuis ce temps, et avec quelle ardeur, en particulier, sont recherchés à l'étranger nos meubles et nos productions du XVIII[e] siècle. Si donc nous voulons protéger nos richesses d'art contre cette émigration que les circonstances actuelles ne feront qu'accentuer, et si nous désirons empêcher que quelque pièce capitale ayant échappé au classement des Monuments historiques, comme ce fut le cas jadis pour le délicieux *Ange* du Lude, quelque toile exceptionnelle d'un Chardin, d'un Watteau, d'un Delacroix ou d'autres maîtres soient à jamais perdus pour la France, il est nécessaire de prendre dès maintenant — car les ventes prévues ont déjà commencé — des mesures efficaces en renforçant par des dispositions nouvelles l'effet des lois du 16 juillet 1909 et du 31 décembre 1913 qui, elles, ne protègent que les objets et monuments classés. L'Etat, en effet, se trouve actuellement empêché, et le sera encore pendant plusieurs années après la guerre, d'ouvrir à nos musées les crédits qui leur seraient nécessaires pour acquérir, même aux prix avantageux auxquels elles pourront être mises en vente, ces œuvres essentielles.

D'autre part, au seul point de vue des bénéfices matériels, est-il juste que les amateurs et marchands étrangers soient plus à même que les nôtres d'en profiter, et l'Etat ne pourrait-il, en taxant l'exportation des œuvres d'art, à la fois favoriser notre commerce artistique intérieur et se créer des ressources utiles?

Ces réflexions ont conduit M. Honnorat à rédiger la proposition de loi suivante, qui répond aux deux préoccupations que nous venons d'exposer :

Article unique. — Pendant une période de cinq années à compter du jour de la promulgation de la présente loi, l'exportation de tout objet présentant un intérêt artistique ou historique sera soumise à une taxe proportionnelle à sa valeur, conformément au tableau ci-dessous :

5 o/o de la valeur jusqu'à 5.000 francs ; 10 o/o de la valeur entre 5.000 francs et 10.000 francs ; 15 o/o de la valeur au delà de 20.000 fr.

Lorsqu'il s'agira d'objets présentant un intérêt national d'histoire ou d'art le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts aura la faculté de retarder l'exportation pendant cette même période. Il pourra, en outre, exercer un droit de préemption pour l'acquisition de ces objets au profit de l'Etat, jusqu'à l'expiration du délai ainsi fixé.

(1) V. *Mercure de France*, 16 septembre 1907, p. 360.

La présente loi ne s'applique pas aux œuvres d'artistes vivants ou décédés depuis moins de vingt-cinq ans.

Par l'établissement d'une taxe légère (déjà réclamée en 1906 par un autre député, M. Engerand, qui, lui, l'élevait à 20 o/o *ad valorem*), disposition qui entraîne le contrôle effectif de la douane sur les œuvres d'art destinées à l'étranger, nous pourrons entraver l'exode d'un très grand nombre de celles-ci et rendre en même temps plus efficace l'exécution de la loi du 19 juillet 1909 qui interdit (art. 3) l'exportation hors de France de tout monument ou objet classé, et nous fournirons du même coup à l'Etat des ressources financières qui l'aideront à acquérir les œuvres essentielles visées dans le second paragraphe du projet de loi.

Objectera-t-on que les formalités de vérification par la douane de toutes les expéditions seront longues et nécessiteront le concours d'experts spéciaux? M. Honnorat répond à cela que dès maintenant, par suite des prohibitions d'exportation nées de la guerre, le premier argument est sans valeur jusqu'au rétablisement de la paix et le sera vraisemblablement au delà de cette limite puisque la nécessité de reconstituer notre outillage et nos approvisionnements doit logiquement entraîner le maintien de certaines de ces prohibitions pendant une période de quelque durée. Quant à l'évaluation des objets d'art, elle pourrait se faire très simplement sur la présentation des polices d'assurance, des bordereaux des commissaires priseurs si l'objet a passé en vente publique, ou de pièces de même nature, c'est-à-dire sans exiger d'excessives formalités. Et d'ailleurs ce contrôle ne résulte-t-il pas déjà d'une stricte application de la loi de 1909 que nous venons de rappeler et n'est-il pas, à tout prendre, moins compliqué?

Mais, dira-t-on en outre, l'Etat portera atteinte à la liberté du propriétaire en s'opposant durant un certain temps à la vente de certaines œuvres? — On peut répondre que le Parlement est allé beaucoup plus loin quand, dans la nouvelle loi du 31 décembre 1913 sur les monuments historiques, il a décidé que l'Etat pourrait classer d'office, sauf paiement d'une indemnité, des immeubles appartenant à des particuliers et les rendre ainsi à jamais incessibles. Dans le cas présent, le propriétaire est plus favorisé, car il ne s'agit que d'un délai de cinq ans et il n'y a pas à craindre qu'au bout de ce temps les œuvres ainsi retenues aient diminué de valeur ; tout au contraire. D'ailleurs, ajoute M. Honnorat, « de quelles œuvres s'agit-il? De celles qui présentent un intérêt *national* d'histoire ou d'art, c'est-à-dire d'œuvres tout à fait exceptionnelles, qui font partie du patrimoine commun de tous les Français. Et qui contestera que pour ces œuvres-là, après les ruines de la guerre, des mesures de protection efficaces s'imposent? » Faisons à ceux qui les possèdent l'honneur de

supposer que, loin de s'y opposer, ils seront les premiers à accepter de s'y soumettre, sinon même à aller au-devant d'un classement dont ils pourraient s'enorgueillir à juste titre.

Souhaitons donc que la patriotique proposition de M. Honnorat trouve au Parlement et dans la presse tout l'appui qu'elle mérite. Après les pertes que nous aurons subies au cours de ce formidable bouleversement, nous n'aurons pas trop des richesses qui nous resteront, et avant d'en acquérir de nouvelles par les moyens que nous avons exposés dans notre dernière chronique, il faudra d'abord garder celles qui nous auront été conservées.

§

Justement dans cet ordre d'idées nous arrive d'Angleterre un louable exemple de patriotisme donné par deux collectionneurs : un Rembrandt de la **Galerie de lord Spencer à Althorp**, le *Portrait d'un jeune garçon* qu'on suppose être le fils de l'artiste, Titus, ayant été mis en vente par son propriétaire, avec la clause qu'il ne sortît pas d'Angleterre, l'œuvre fut acquise par sir Herbert Cook, un des grands collectionneurs d'outre-Manche, qui n'hésita pas, même au prix de près d'un million de francs, à la conserver à son pays. Cependant, cette toile, qui mesure seulement 65 centimètres sur 56, n'est guère qu'une esquisse; mais, datant de la période de pleine maturité de Rembrandt (de 1650 environ), elle est traitée avec une maîtrise et une vie extraordinaires. Le jeune Titus, qui avait alors de neuf à dix ans, y est représenté de face, à mi-corps, vêtu d'une tunique grise avec un col blanc et une écharpe jaune, et coiffé d'une large toque ornée de deux plumes, blanche et rouge.

Memento. — La Grande-Bretagne, on le sait d'ailleurs, peut s'enorgueillir encore, malgré les ventes de ces dernières années, de nombreux chefs-d'œuvre du maître hollandais, et si elle a eu à déplorer la dispersion, en 1913, des beaux dessins de la collection Heseltine, le British Museum en conserve un admirable choix qui vient de faire l'objet, avec ceux de l'école de Rembrandt, d'une belle publication, premier volume d'une série de catalogues consacrés aux dessins hollandais et flamands du Musée Britannique et rédigés par M. Arthur M. Hind, conservateur-adjoint du département des estampes et dessins (*Catalogue of drawings by dutch and flemish artists preserved at the British Museum;* vol. I : *Drawings by Rembrandt and his school ;* in-8, VIII-III p. avec 64 planches; 12 sh.). 114 œuvres authentiques et 14 seulement attribuées au maître, tel est le chiffre des dessins de Rembrandt conservés dans le grand musée londonien. Compositions historiques, portraits, études de figures, paysages y alternent, témoignant de l'insatiable curiosité du grand artiste et de sa maîtrise à exprimer la vie en quelques traits ou touches rapides. Citons parmi les plus beaux : un portrait d'*Anslo*, étude pour l'eau-forte représentant ce personnage, l'esquisse du *Sacrifice d'Abraham* du Musée de l'Ermitage, un extraordinaire *Tobie recouvrant la vue*, un émouvant *Enfant prodigue*, le

Renvoi d'Agar, un *Bon Samaritain amené à l'hôtellerie*, qui est une merveille de clair-obscur, un *Pilate se lavant les mains*, un *Bord de rivière*, etc. Viennent ensuite des copies de dessins du maître, 36 feuillets dus à des artistes anonymes de son école, enfin les œuvres de ses élèves ou imitateurs : F. Bol, Gérard Dou (plus artiste le crayon à la main que maniant le pinceau), E. Eekhoud, Govaert Flinck, S. van Hoogstraten, Jacob et Philips de Koninck, Jan Livens, N Maes, J. Ruisscher, J. S. van Vliet, P. de With, etc. De chaque dessin M. Hind donne une description détaillée accompagnée de tous les renseignements historiques, critiques, bibliographiques qui les concernent, et les plus beaux sont reproduits en fidèles photogravures dans les planches placées à la fin du volume. 164 sont ainsi mis sous nos yeux et ajoutent à l'utilité de ce précieux catalogue, modèle d'érudition, qui rendra aux travailleurs les plus grands services.

AUGUSTE MARGUILLIER.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Les Pourparlers Diplomatiques : *I bis. Le Livre Bleu Anglais*, Berger-Levrault, 0 fr. 60. — Alphonse Séché : *Les Guerres d'Enfer*, E. Sansot, 3 fr. 50. — Gustave Somville : *Vers Liège. Le Chemin du Crime, août 1914*, Perrin, 3 fr. 50. — *Les Annales des Nationalités*, 41, boulevard des Batignolles. — Romain Rolland : *Au-Dessus de la Mêlée*, Ollendorff, 2 fr. — Téodor de Wyzewa : *La Nouvelle Allemagne*, Paris, Librairie académie Perrin, 3 fr. 50. — Edgard Milhaud : *Du droit de la force à la force du droit*, Genève, Edition Atar, 1 fr. — *Carnet de Route d'un soldat allemand*, avant-propos de M. Frank Puaux, Paris, Berger-Levrault, 0 fr. 60. — Sa Vianna : *Qui a provoqué la conflagration européenne ?* Faculté des sciences juridiques, Rio de Janeiro. — Eugenio Rignano : *Les Facteurs de la guerre et le problème de la paix*, Alcan. — Lévy Brühl : *La Conflagration européenne, ses causes économiques et politiques*, Alcan. — Henri Lorin : *La Paix que nous voudrons*, Alcan. — Gabriel Séailles : *L'Alsace-Lorraine, histoire d'une annexion*, Ligue des Droits de l'homme, 0 fr. 50. — *War Poems from The Times*, August 1914-1915. — *Pro Patria et Rege*, Poems on war, its Characteristics and Results, selected by Professor Knight, 2 s. 6 d., Bennett. — H. de Vere Stackpoole : *The North Sea and other Poems*, 3 s. 6 d., Hutchinson. — Alfred Noyes : *A Salute from the Fleet and other Poems*, 5 s., Methuen. — James Milne : *News from Somewhere*, 5 s., Chapman and Hall. — Ford Madox Hueffer : *Between saint Dennis and saint George, A Sketch of Three Civilisations*, 2 s. 6 d., Hodder and Stoughton. — *The Spirit of the Allied Nations*, edited with an introductory essay by Sidney Low, 5., A. et C. Black. — J. W. Allen : *The Danger of Peace*, 1 s., Bell. — Frederic Harrison : *The German Peril*, 5 s., Fisher Unwin.

Dans l'édition de la Librairie Berger-Levrault, **le Livre Bleu Anglais** avait été, vu l'abondance des matières, scindé en deux parts, et voici maintenant la partie complémentaire. L'on a ainsi l'occasion de revenir, après du temps écoulé, sur les premiers événements de la guerre, et cela même, ce recul, ne manque pas d'utilité. La correspondance diplomatique reproduite ici s'étend du 20 juillet au 1er septembre 1914, et se rapporte, pour une bonne part, au conflit austro-serbe. Dès le 25 juillet, l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Rome signale à son gouvernement que, « d'après une information digne de foi, l'Autriche aurait l'intention de s'emparer du chemin de fer de Salonique ». C'est malheureusement fait, maintenant. La pièce n° 26 (dépêche de Sir Edward Grey à l'ambassa-

deur d'Angleterre à Vienne) contient mention de la thèse allemande d'après laquelle l'Allemagne n'avait pas eu connaissance de la note autrichienne à la Serbie, et n'était pas plus que les autres puissances responsable de l'intransigeance de cette note. C'est là un point réservé à l'histoire future. De diverses autres pièces (par exemple les nos 32, 48, en date des 26 et 27 juillet), il ressort que les empires centraux croyaient peu que la Russie intervînt militairement au cas d'une action de l'Autriche contre la Serbie. Le 27 juillet, l'ambassadeur de Russie à Vienne déclare, dans une conversation avec le baron Macchio, sous-secrétaire d'Etat autrichien aux Affaires étrangères, que la Russie, au contraire, serait obligée d'intervenir (no 56). Cependant, le 28 juillet, le ministre des Affaires étrangères autrichien exprime à l'ambassadeur d'Angleterre son opinion d'une non-intervention russe. Le 28 juillet, on fait encore des efforts pour retarder l'irréparable entre l'Autriche et la Serbie, et il y a espoir d'un échange de vues entre l'Autriche et la Russie. Mais, dès le lendemain, la Russie annonce sa mobilisation partielle. On peut dire que dès ce moment tout fut perdu, l'Allemagne n'attendant que cela pour lancer sa série d'ultimatums. Sur le projet anglais de Conférence, les documents que l'on trouve ici ne nous apprennent rien qui ne soit déjà connu. Donnons, en finissant, cet extrait suggestif de la pièce no 139 : « L'Allemagne, dit l'ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, rapportant un propos de M. Sazonof, l'Allemagne n'avait pas eu la main heureuse dans le choix de ses représentants à Vienne et à Saint-Pétersbourg. Le premier était un russophobe enragé qui n'avait fait qu'exciter l'Autriche; le second avait fait croire à son Gouvernement que jamais la Russie ne ferait la guerre. » On se souvient, en effet, que ce pauvre M. de Pourtalès, l'ambassadeur en question, fut si troublé de l'ultimatum allemand qu'il en oublia de le mettre en forme (ou quelque chose dans ce genre), lorsqu'il eut à le notifier au Gouvernement russe. La pièce no 151 mentionne le refus, par le Gouvernement belge, des cinq corps d'armée que le Gouvernement français, dès le 3 août, mettait à sa disposition : ce qui fut une faute.

J'avoue avoir ouvert d'abord sans grand empressement ce livre de M. Alphonse Séché : **les Guerres d'Enfer**. Des séries de considérations... J'avais peur d'y trouver de la littérature. Mais ces appréhensions se sont vite dissipées. Un esprit excellent préside à ces essais sur la guerre actuelle. C'est dur et tonifiant. Cela change des déclamations humanitaristes, idéalistes. (L'idéalisme, quant à moi, j'ai vu de si sales gens s'en gargariser, que je n'en veux plus entendre parler !) C'est dur, oui, salubre. Et tout d'abord le thème (je dois d'ailleurs me borner ici à cette indication) : « Guerres d'Enfer », Guerres de races. Guerre où les races, armées par la Science, mues

par l'intérêt économique, soulevées tout entières par la force de ce mobile, et par les conditions mêmes de la guerre, donnent d'ensemble et s'exterminent en masse. C'est là une chose sans précédent. Résolument, M. A. Séché en envisage l'horreur. J'ai eu le sentiment, moi aussi, dès le début de la guerre, et je crois même avoir scandalisé des amis, qui ont pris cela pour des sophismes, — j'ai eu, dis-je, le sentiment que, dans l'espèce de morphologie absolument radicale et bouleversante qu'apportait cette guerre inouïe, aucun des rationalismes issus de la Paix ne comptait plus. Je me suis acharné sur la Conférence de la Haye, par exemple, comme sur la plus factice et la plus périlleuse des illusions rationalistes nées en marge de l'état de fait.

Mais je cite M. Alphonse Séché :

Nous avons été pris au dépourvu, dit-il : nous n'avions pas su prévoir les conséquences matérielles et morales d'un tel conflit. N'étions-nous pas avertis ? Si... Mais nos chefs militaires s'endormaient, confiants en l'humanité des lois de la guerre (1), ne songeant pas que des armes nouvelles, des inventions nouvelles, réclameraient à leur profit l'abolition de ces conventions généreuses... La nature des Germains les disposait d'avance à la brutalité systématique découlant de la technique inédite des batailles et des motifs véritables qui déterminent les conflits. En France, je le répète, nous n'étions pas préparés à cela... A l'heure actuelle, nous n'y sommes pas préparés davantage... Nous ne voulons pas comprendre « qu'on ne saurait introduire dans la philosophie de la guerre (de la guerre moderne, de la guerre économique, de la guerre de races !) un principe de modération sans commettre une absurdité ». (Clausewitz.)

Et pour achever notre édification, M. A. Séché cite, d'après M. Ch. Andler, cette réflexion du général Julius von Hartmann :

La guerre, par sa nature, est la négation des principes sur lesquels reposent la civilisation et la culture, et des lois qui président à leur développement. Elle restitue en leur place un état de choses qui légitime la force et la puissance individuelles. Si l'on entend par civilisation l'équilibre des droits qui soutient la structure sociale des nations et que garantissent leurs institutions, ce terme de « guerre civilisée... » paraît à peine intelligible... Il porte en lui une contradiction irréductible...

Hélas ! oui.

J'en ai dit assez pour montrer l'esprit réaliste, adéquat, dans lequel est conçu l'essai de M. Alphonse Séché. Cette façon de penser n'est point négligeable. L'auteur passe ensuite à l'examen des modalités offertes par la guerre actuelle, examen occupant la majeure partie de l'ouvrage. Je n'ai pas la place de l'y suivre. Qu'il me suffise d'avoir indiqué le ton de l'ensemble.

(1) C'est très vrai. On encourageait nos officiers à rédiger des manuels militaires conçus dans l'esprit de la Conférence de la Haye. (Voir la préface des *Violations des Lois de la Guerre*, publication émanée du ministère des Affaires étrangères).

Dans son livre intitulé : **Vers Liége. Le Chemin du Crime**, M. Gustave Somville nous donne un historique de l'invasion allemande en Belgique, spécialement applicable au pays de Liége. Depuis la frontière jusqu'à cette place forte et ses environs, il a relevé une à une les traces de cette invasion. L'ouvrage comprend une « partie épisodique » et une « partie critique et documentaire ». La partie épisodique donne, sous forme de notices locales, le récit des faits. On y trouve ce qui, à partir du 4 août, s'est passé d'abord dans la région frontière (Francorchamps, Hockay, Sart-lez-Spa), puis dans les multiples localités disséminées autour des forts de Liége. L'enquête de M. Somville paraît très minutieuse ; il a recueilli et raconté d'innombrables petits faits. Tout ceci est plein du plus violent et plus triste intérêt. On suit pas à pas, sur la carte jointe au volume. Quant à la partie critique et documentaire, elle est une étude des procédés d'invasion allemands, et par documents, ici, l'auteur entend les écrits des théoriciens allemands de la guerre, et autres textes, tels que guides à l'usage des officiers, manuels, etc.

Je regrette de n'avoir pas reçu le premier numéro de cette Revue spécialement consacrée aux questions se rapportant à la guerre actuelle : **Les Annales des Nationalités**, fondées par MM. J. Gabrys et Jean Pélissier (nos 7, 8). C'est, selon le sous-titre, un Bulletin des Nationalités. Le sommaire que nous transcrivons en dira l'intérêt : Comment les Allemands comprennent aujourd'hui l'idée de Nationalité, par Georges Blondel. Drang nach Osten, par B. de Nollay. La Question polonaise en relation avec la question lithuanienne, ruthène et juive, par J. Gabrys. Le peuple finlandais, l'autonomie finlandaise, par Y. Pouvreau. L'Espagne et la Guerre, par Joan de Serrallonga. Nos Enquêtes : L'Italie et la Dalmatie, par sir Arthur Evans. L'Italie et l'Adriatique, conférence du professeur Cippico. Correspondance et Echos : Catalogne, Croatie, Irlande, Lithuanie : Les Allemands en Lithuanie, Roumanie, Serbie. Bibliographie. Conférence des Nationalités.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Sous le titre : **Au-Dessus de la Mêlée**, M. Romain Rolland a réuni les articles qu'il publia depuis le début de la guerre et qui firent tant de bruit. On a tout dit sur le « cas » de M. Romain Rolland ; on a même trop dit et trop mal dit. La lettre si digne de M. Gabriel Séailles, publiée par *le Temps*, donnait pleine satisfaction à la plupart de ceux que l'attitude de M. Romain Rolland avait choqués, contristés ou scandalisés. Les deux bons articles de M. Paul Souday, parus dans le même journal, ont apaisé les autres. Point

n'était besoin de ces polémiques violentes et toujours injustes qui déconsidèrent les meilleures causes.

Il semble que M. Emile Verhaeren, répondant à une enquête de la *Grande Revue* de décembre, donne à la discussion le mot de la fin :

> La guerre actuelle est une guerre scélérate. Elle est dirigée contre les idées les plus hautes et les plus fières que les hommes se sont faites sur la terre, depuis qu'ils pensent et agissent pour le bien public. Elle veut qu'on haïsse et non pas qu'on tergiverse au nom d'une froide et coupable neutralité. Il ne faut pas tenir en main une balance, quand l'adversaire tient en main une épée. Je suis donc avec vous, et malgré toute l'amitié que j'ai pour Romain Rolland, je me défends de me ranger du côté de son erreur.

A. V.

§

Sous un titre plein de promesses, M. Téodor de Wyzewa réunit les articles qu'au hasard de l'actualité il a publiés dans la *Revue des Deux Mondes* durant les premiers mois de la guerre. **La Nouvelle Allemagne** groupe des comptes-rendus de romans, de copieuses analyses de biographies étrangères, entremêlées de souvenirs personnels. M. de Wyzewa excelle à dégager des livres les plus insipides une substance intellectuelle qui parvient à en faire l'objet de nos méditations. Il consacre deux chapitres à « la nouvelle âme allemande décrite par des Allemands » et, pour mettre sur pied ce travail qui tend à démontrer la plus profonde inculture des Allemands d'aujourd'hui, il a recours à d'obscurs romans, à de médiocres recueils de mémoires et les extraits qu'il nous en donne sont si savamment groupés qu'ils apparaissent comme des petits tableautins de mœurs dont s'enrichissent nos documents sur la vie allemande. Pour montrer ce qu'il y a de puéril et de vulgaire dans les méthodes de critique actuellement en usage outre-Rhin, il choisit au hasard deux thèses de doctorat sur des sujets littéraires et cela lui suffit pour situer à un niveau très inférieur la « nouvelle science allemande ».

Dans l'avant-propos qu'il a placé en tête de son volume, M. de Wyzewa se plaît à rappeler la réponse qu'il fit à l'Enquête franco-allemande que nous avons publiée dans le *Mercure* du mois d'avril 1895. Il fut le seul, dit-il en substance, parmi vingt-quatre écrivains qui furent consultés, à déclarer « qu'il existait entre l'esprit français et l'esprit allemand une opposition trop profonde pour que l'on pût souhaiter de les voir s'unir d'un lien plus étroit ». Il cite ensuite, tout au long, le texte de sa réponse en mentionnant en note la jolie réplique de Marcel Schwob dont il n'a pas exactement retenu le sens ironique. Schwob avait parlé de « relations d'espions », témoi-

gnant ainsi, il y a vingt-ans, d'une belle clairvoyance et qui a dû réjouir en ce temps-là l'auteur de *l'Entre-Deux Guerres*.

Mais bien qu'il eût déclaré qu'il se souciait peu des productions de l'esprit allemand, dont l'influence chez nous ne pouvait que corrompre l'esprit français, M. de Wyzewa n'en a pas moins continué à analyser, à résumer et à extraire tous les ouvrages allemands qui pouvaient lui tomber sous la main et dont il espérait pouvoir régaler la curiosité de ses lecteurs. Indifférent au sujet qu'il traitait, il se gardait bien d'en dégager des idées générales qui eussent mis le public en garde contre la menace allemande, cette menace que des esprits clairvoyants, beaucoup moins *liseurs* que M. de Wyzewa, avaient prévue depuis plusieurs années déjà. Ce n'est pas, à vrai dire, que l'auteur de *Nos Maîtres* se soit laissé aller à louer outre mesure les auteurs allemands qu'il présentait. Il savait apprécier à leur juste mesure les talents souvent fort médiocres dont il avait à s'occuper. Mais sa nonchalance répugnait à des abatages dont son public spécial se fût du reste effarouché. Ainsi M. de Wyzewa a été amené à découvrir l'existence d'une « nouvelle Allemagne », dans le moment même où l'Allemagne de toujours allait enfin nous montrer son véritable visage.

M. Edgard Milhaud a fait à Genève, les 10 et 12 mars 1915, dans l'Aula de l'Université dont il est professeur, deux conférences, réunies maintenant en une forte brochure, d'après le compte-rendu sténographique. L'auteur, dans une note qui précède le texte, avertit ses lecteurs qu'il est français. Ce n'est pas sans importance à l'heure présente, même quand on fait profession de socialisme international. **Du Droit de la force à la force du droit**, ce titre, choisi après coup par l'auteur, résume ses idées simplistes. Il s'est appliqué tout d'abord à faire l'historique du mouvement en faveur de l'arbitrage pour résumer ensuite, sous une forme claire et précise, les travaux des deux conférences de la Haye, tenues, ainsi qu'on sait, en 1899 et 1907. Au cours des deux réunions les efforts en faveur d'une entente internationale se heurtèrent toujours à l'opposition d'une minorité d'Etats, à la tête de laquelle se trouvaient, chaque fois qu'il s'agissait de voter, les représentants de l'empire allemand. L'arbitrage obligatoire universel a été néanmoins adopté par plusieurs nations d'Europe et d'Amérique. Au moment où la guerre a éclaté, 250 conventions avaient été passées entre divers Etats. Ainsi le monde semblait s'acheminer vers la « Société des Nations ».

Dans la seconde partie de son travail, M. Ed. Milhaud montre comment échouèrent les efforts de la diplomatie pour maintenir la paix entre le 25 et le 31 juillet 1914. Ces tentatives ayant été vaines malgré la bonne volonté des pacifistes, on pourrait croire que l'auteur s'est rendu compte que toutes les belles théories de concorde

internationale seraient irrémédiablement vouées à un échec certain chaque fois qu'elles se heurteraient à la réalité des faits. Mais il y a certains esprits que les faits ne suffisent pas à convaincre. Après avoir constaté l'insuccès de l'arbitrage, M. Milhaud, imperturbable, nous ramène à sa chimère. Il propose le désarmement universel et la création d'une armée internationale qui ferait la police de l'Europe. L'Allemagne n'aura qu'à bien se tenir. Le corps de gendarmerie inauguré en Crète et Macédoine, dont on a fait récemment un si heureux essai en Perse, prendra ses quartiers en Suisse, d'où il saura bien surgir au bon moment pour réprimer toutes les velléités de désordre.

Ce **Carnet de route d'un soldat allemand** avait d'abord paru en feuilleton dans *le Temps*. Il a été trouvé le 16 septembre 1914 en Argonne dans un terrain abandonné par l'ennemi. M. Cellier, professeur à Narbonne, l'a traduit en français et M. Frank Puaux l'a fait précéder d'une courte préface. « Le témoignage de cet intellectuel, flétrissant les vols et les pillages qu'il tâche, pour sa modeste part, de réprimer, réduit à néant les affirmations hautaines, mais mensongères, des quatre-vingt-treize intellectuels déclarant la conduite des armées allemandes au-dessus de toute critique. Par la précision des détails et la sincérité des impressions éprouvées, ce journal peut être considéré comme une contribution utile à l'histoire de la guerre en 1914. » Sans doute, Erich X, fusilier à la 11e compagnie du 38e régiment d'infanterie, manque de culture générale et n'a aucune vue d'ensemble sur la conduite des opérations, mais il ne nous en fournit pas moins un document intéressant sur les débuts de la guerre.

HENRI ALBERT.

§

Puisque les Allemands s'obstinent à pleurnicher, comme des enfants pris en faute : « Ce n'est pas nous qui avons commencé ! Ce sont les autres qui nous ont attaqués ! » il convient que nous aussi nous nous obstinions à leur prouver qu'ils sont seuls de leur avis, et que tous les neutres sont des nôtres. Ainsi le professeur Sa Vianna qui, dans sa leçon inaugurale du Cours de droit international public à Rio de Janeiro, a pris pour thème **Qui a provoqué la conflagration européenne ?** Il semble que cette leçon inaugurale ait été prononcée en français un français un peu lusitanien et dont la chaleur n'est pas d'ailleurs pour nous déplaire, mais qu'elle l'ait été en français ou en portugais, ses conclusions sont inattaquables, et c'est l'Allemagne qui doit porter devant l'histoire « la terrible responsabilité » des flots de sang répandu. Je ne referai pas, après le grand jurisconsulte brésilien, l'historique de la crise, j'en ai déjà assez parlé à propos des livres de MM. Ernest Denis, Charles Saroléa et tant d'au-

tres ; je me contente de cueillir parmi les citations de M. Sa Vianna, pour la joindre à la collection des « Paroles allemandes », un extrait d'un livre du kronprinz publié en 1913 et qui en dit long sur la mentalité du haut gouvernement allemand : « Nous vivons dans un temps qui s'enorgueillit de sa civilisation, qui se vante de son cosmopolitisme et se plaît au rêve fantastique d'une paix mondiale universelle, mais cette manière de comprendre la vie n'est pas allemande et ne sert pas aux Allemands : l'épée a toujours été et sera jusqu'à la fin du monde le facteur décisif. » Il est certain que la civilisation et ce germanisme sont aux antipodes.

Voici un autre neutre. La librairie Alcan édite sous le titre : **Les Facteurs de la guerre et le problème de la paix**, la conclusion de la grande enquête que M. Eugenio Rignano a menée à Bologne dans sa revue *Scientia* et à laquelle prirent part même des Allemands, car l'Italie était encore en dehors de la mêlée, et aussi des Français, comme M. Lévy-Brühl, dont le même éditeur publie, à part aussi, la réponse, **la Conflagration européenne, ses causes économiques et politiques**. Sur les « facteurs de la guerre » tout le monde, comme je l'ai dit, sauf bien entendu les Allemands, est d'accord. Quant au « problème de la paix », il serait intéressant de comparer la solution italienne de M. Rignano à la solution française de M. Henri Lorin, de Bordeaux, **La Paix que nous voudrons**. M. Rignano, au fond, reste plein de sympathie pour l'Allemagne; il déclare qu'elle n'a jamais pu songer à s'annexer la Belgique ni nos départements du Nord et de l'Est (!) ; il admet bien qu'elle nous restitue l'Alsace-Lorraine, en vue d'ailleurs de s'acquérir notre amitié, dont elle aura besoin plus tard contre la Russie, mais il ne veut pas qu'elle en fasse autant de la Posnanie (un simple petit royaume de Varsovie, ce sera suffisant pour les Polonais) et il pense bien qu'on la dédommagera en favorisant son expansion coloniale (ceci ne sera pas plus du goût de l'Angleterre qu'un royaume de Varsovie encastré et intégré en Allemagne ne serait du goût de la Russie). Quant à l'Autriche, elle est plus maltraitée, puisqu'elle perd toute vue sur la mer, d'où la sépareront l'Italie jusqu'au milieu de la Dalmatie et au-delà la Serbie. Le sultan garde les détroits pour ennuyer sans doute la Russie, mais sa Turquie d'Asie est dépecée; ici la sympathie de l'auteur pour l'Allemagne cède au désir de profiter de ses dépouilles. Vraiment rêve pour rêve, celui du professeur de Bordeaux est plus généreux avec une grande Pologne vraiment reconstituée jusqu'à Dantzig, donc séparant Berlin de Kœnigsberg, avec une Allemagne châtiée par la perte de ses anciens rapts, la Silésie rendue à l'Autriche, le Slesvig-Holstein au Danemark, avec un régime de neutralité internationale établie pour les grands détroits, celui de Kiel comme ceux du Bosphore et des Dardanelles, avec la

reconnaissance des droits nationaux de la Bohême, de la Hongrie, de la Croatie. Sans doute tout cela serait à voir de près, et mieux vaudrait le moins de trocs et de heurts possible, mieux vaudrait aussi laisser l'Albanie aux Albanais, et ne pas alourdir les Belges de Rhénans rétifs ; il y a d'autres précautions à prendre pour assurer la sécurité de nos voisins ; mais enfin, dans ses grandes lignes et surtout en ce qui concerne la Pologne, les souhaits de M. Lorin sont autrement approuvables que ceux, vraiment crispiniens, de M. Rignano.

HENRI MAZEL.

§

M. Gabriel Séailles vient de publier une brochure excellente: **l'Alsace-Lorraine, histoire d'une annexion.** Elle vaut d'être lue de près, car on y trouvera, en même temps qu'une leçon d'histoire très claire, une leçon de haute politique.

M. Séailles montre d'abord ce que fut, pour la France révolutionnaire, le droit des peuples, et à la conception de la France il oppose celle de l'Allemagne. Dès 1813, alors qu'au nom des principes révolutionnaires, semble-t-il, l'Allemagne lutte contre Napoléon, qui les avait violés, elle invoque, pour s'agrandir, de prétendues raisons scientifiques :

La Révolution avait proclamé le droit des peuples à disposer librement d'eux-mêmes ; déjà, l'Allemagne lui oppose le droit historique, qui fausse et renverse le principe des nationalités, une politique d'annexion, fondée sur la linguistique, l'ethnographie, où la science n'est que l'hypocrisie de la force.

Au cours du XIXe siècle, les deux doctrines s'affirment avec une netteté toujours plus grande :

Pour les théoriciens de la conquête germanique, le droit des peuples n'est pas le droit que chaque peuple a de disposer de lui-même : c'est le droit pour le plus fort d'absorber dans son unité politique et territoriale toutes les petites nations qui parlent sa langue et font partie du même groupe ethnique.

Et, en somme :

Selon la thèse allemande, un peuple ne s'appartient pas à lui-même, il appartient à l'Etat qui, avec un nombre suffisant de soldats et de canons, en réclame la propriété, en apportant des titres fondés sur des sciences douteuses : ethnographie, linguistique, histoire, que chacun peut tourner dans le sens de ses intérêts et de ses passions...Tous ceux qui,pour déguiser l'injustice et couvrir la violence d'un masque hypocrite, mettent en avant leur supériorité,dont ils sont seuls à ne pas douter, ce qui a pu être, ce qui n'est plus, une communauté d'existence plus ou moins longue dans le passé, des souvenirs oubliés, des sympathies éteintes, des influences abolies, sont les disciples des Treitschke, des Strauss, des Mommsen : ils peuvent parler en français, ils pensent en allemand.

Pour la France, au contraire,

un peuple n'est pas la chose, la propriété d'un homme, il est une conscience collective, en laquelle s'unissent et se reconnaissent des milliers et des milliers de consciences individuelles ; il est une personne morale qui porte en elle-même, multipliée, magnifiée, la dignité qui s'attache à la personne humaine. La nation seule est souveraine, elle s'appartient et seule peut décider de ses destinées. Il n'est pas de justice contre la justice, de droit contre le droit, et il y a quelque chose d'absurde et de contradictoire à parler d'un droit de la force, d'un droit de conquête.

C'est en vertu de ce principe que Nice et la Savoie devaient ratifier, par des plébiscites, les traités qui les annexaient à la France, et aussi que les diverses provinces de l'Italie s'unissaient au royaume de Sardaigne.

En mars 1871, quand l'Allemagne victorieuse demandait à la France de lui livrer l'Alsace-Lorraine, elle ne lui imposait pas seulement une diminution matérielle, elle lui imposait une diminution morale. Elle lui demandait de violer le pacte de la Fédération de 1790, qui avait scellé l'unité française, de démentir ses principes, de renier par un acte sacrilège sa foi démocratique.

On ne peut lire sans émotion les pages où M. Séailles résume les débats qui eurent lieu à l'Assemblée nationale en février et mars 1871. On retrouve là des textes célèbres, et qu'il est toujours bon d'avoir sous les yeux : la déclaration des représentants de l'Alsace et de la Lorraine ; l'adresse de Victor Hugo, Louis Blanc, Edgar Quinet et quelques autres à leurs collègues alsaciens ; la protestation enfin qu'une fois le vote acquis lut Grosjean, député du Haut-Rhin.

Fort à propos, aussi, M. Séailles cite ce qu'écrivirent alors Fustel de Coulanges à Mommsen, et Renan à Strauss :

Une union de provinces, disait Renan, n'était autrefois qu'une translation de biens immeubles d'un prince à un prince ; les peuples y restaient le plus souvent indifférents. Cette conscience des peuples, nous l'avons créée par notre Révolution ; nous l'avons donnée à ceux que nous avons combattus et souvent injustement combattus ; elle est notre dogme... Presque partout où les patriotes fougueux de l'Allemagne réclament un droit germanique, nous pourrions réclamer un droit celtique antérieur, et, avant la période celtique, il y avait, dit-on, les Allophylles, les Finnois, les Lapons ; et avant les Lapons, il y avait les hommes des cavernes ; et avant les hommes des cavernes, il y eut les orangs-outangs. Avec cette philosophie de l'histoire, il n'y aura de légitime dans le monde que le droit des orangs-outangs injustement dépossédés par la perfidie des civilisés.

En Allemagne, le parti socialiste, seul, protesta contre l'annexion brutale de l'Alsace-Lorraine ; M. Séailles rappelle l'héroïque attitude de Bebel et de Liebknecht, qui payèrent de leur liberté leur fidèle attachement aux principes de la démocratie.

Le crime accompli n'aida pas à la tranquillité de l'Allemagne. On

sait combien fut maladroite la politique du gouvernement impérial à l'égard des pays annexés; on sait quels maux subirent les Alsaciens. Mais le régime auquel fut soumise la vieille Allemagne lui fut, en fin de compte, funeste. Sa pensée perdait l'éclat qu'elle avait eu jadis :

Elle s'aliénait de plus en plus les esprits et les cœurs. Au dix-neuvième siècle, elle avait été l'institutrice du monde ; par ses philosophes, par ses musiciens, elle avait exercé une hégémonie sans violence. Son génie s'était vite abaissé au niveau de ses pensées et de ses ambitions nouvelles. Certes elle faisait figure encore dans le monde, elle avait des érudits consciencieux, qui achevaient l'œuvre critique de leurs glorieux précurseurs, des savants, qui reliaient ses laboratoires à ses usines ; elle fournissait des professeurs aux universités étrangères; elle restait le peuple le plus instruit de l'Europe, mais, ramenée sur elle-même, sans originalité, sans grande inspiration, elle avait perdu le privilège des hautes pensées, qui découvrent de nouveaux points de vue sur le monde et sur la vie. Le temps n'était plus où les plus grands esprits, chez tous les peuples, se tournaient vers elle et lui demandaient l'aliment de leur vie spirituelle. En cessant d'être humaine, elle avait cessé de parler pour tous les hommes. Sans optimisme, sans espérance, elle ne gardait de sa tradition d'idéalisme que le sophisme, qui divinisait sa puissance et ses appétits. On en venait à se défier de doctrines qui autorisaient de pareilles conséquences. Plus que les œuvres de ses poètes, on traduisait les livres de ses généraux, leur théorie de terrorisme et de dévastation, mais pour la déshonorer. Le monde ainsi se retirait d'elle.

Je ne puis pas suivre M. Gabriel Séailles dans tous les développements de sa pensée. Mais il faut retenir sa conclusion :

Les traités se concluront sous la surveillance des nations qui savent de quel prix se paient les mystères de la diplomatie. La victoire de l'Allemagne serait le triomphe de la politique d'annexion, la consécration de l'anarchie internationale, sa défaite ne peut être que la négation de cette politique de conquête et d'hégémonie, qui a coalisé contre elle les nations civilisées. Ceux qui se mettent à sa suite, reprennent ses théories et ses formules, préconisent le droit de la force, se font en quelque sorte ses alliés et ne peuvent qu'être entraînés dans sa chute. J'ai la conviction que, quand l'heure viendra de passer des paroles aux actes, nous retrouverons l'unanimité française dans la volonté du droit. Les uns n'auront qu'à recueillir l'écho de leurs paroles, qui n'est pas encore éteint, les autres n'auront qu'à relire leurs écrits, qui ne sont pas encore oubliés.

La lecture sera utile à tous de la brochure que nous donne M. Séailles, œuvre d'un philosophe qui est un sage.

A.-FERDINAND HEROLD.

§

« Nous sommes obligés de publier beaucoup de choses, à cause de la demande, et aussi à cause de la concurrence entre éditeurs », me

disait le chef d'une des plus importantes maisons d'éditions de Londres, à qui j'exprimais mon étonnement du grand nombre de livres qui ont été publiés depuis plus d'un an et qui le seront au cours des prochains mois. Les volumes les plus importants et les plus intéressant qui ont paru en France sont traduits et publiés à Londres, avec un nombre considérable d'ouvrages italiens, russes, scandinaves, espagnols et hollandais, et même plusieurs livres allemands, dont ceux de Treitschke, de Bernhardi et de plus récents. La diversité de ces livres échappe à toute nomenclature. On y trouve les recueils d'articles des correspondants de guerre qui ont suivi les opérations en Russie, en Serbie, et sur notre front. Les histoires de la guerre publiées par *le Times*, par Mr. John Buchan, par Mr. Hilaire Belloc; des pages de carnet d'officiers, de médecins, d'infirmières ; des souvenirs de prisonniers civils ou militaires retour des camps allemands ; des ouvrages didactiques qui traitent de questions militaires, économiques, politiques, philosophiques, diplomatiques soulevées par cette guerre. Il y a aussi les livres des neutres qui vont et viennent sur les divers théâtres de la guerre et s'empressent de rédiger leurs impressions, au gré de leurs sympathies, et de les mettre en vente. Sous notre rubrique rentrent aussi les recueils de poésie guerrière qui sont pour la plupart fort décevants. Une excellente sélection de ces **War Poems** a été publiée en un supplément du *Times* qui réunit les noms du poète lauréat Robert Bridges, de Thomas Hardy, de Rudyard Kipling, de Laurence Binyon, de William Watson, de Dudley Clarke, de A. E., de Julian Grenfell, de Sir Rabindranath Tagore, de F. E. Maitland, d'Alfred Noyes, de Sir Henry Newbolt, de Robert Nichols, de Walter De La Mare, de G. W. Brodribb.

Il est d'usage, quand on parle de poésie guerrière, de s'étonner qu'elle soit de si piètre qualité et de s'excuser d'y prendre intérêt. Les poètes croient de leur devoir d'emboucher la trompette et d'essayer de sonner une fanfare qui exprime l'enthousiasme de la nation. La tâche est formidable, et il ne faut pas leur reprocher d'y échouer si souvent. Leurs vers nous restent, comme ces statues de grands hommes, disgracieuses sur nos places publiques. Elles choquent notre goût, mais elles nous remémorent les mérites de quelque citoyen utile ou glorieux. Le professeur Knight a eu la bonne idée de recueillir les meilleurs de ces poèmes de guerre écrits en anglais, depuis l'assez mauvais poème de Walter Scott sur la bataille de Waterloo jusqu'au poème de Swinburne pour le monument de Mazzini. A feuilleter ces pages, on éprouve quelque mélancolie, car les meilleurs poèmes belliqueux paraissent bien être ceux qui furent écrits après coup, dans le silence du cabinet. « La poésie, a dit Wordsworth, est une émotion remémorée dans la tranquillité »; impassible, le poète subit l'anxiété quotidienne des événements et sa sensibilité

plus imaginative le prive du calme nécessaire pour la création. Peut-être, un enthousiasme délirant lui procurerait-il le moyen d'exprimer, en accents immortels, ces pensées émouvantes que les orateurs inspirés lancent aux foules, mais l'enthousiasme, pour être exempt d'anxiété, a besoin d'être suscité par le triomphe, par la victoire aux grandes ailes éployées. Et puis, quels que soient ses efforts et sa bonne volonté, le poète ne peut donner que ce qu'il a. « What I have I also give you ! » a dit Walt Whitman dans son magnifique chant funèbre aux deux vétérans. Le don divin qu'a reçu le poète, il l'offre dès que son cœur déborde.

Le recueil de ces poèmes **Pro Patria et Rege** inspire entre autres cette réflexion, exprimée en tous temps sous tant de formes, que les états d'esprits du poète ne dépendent pas de sa volonté. Quelle que soit la provocation du moment, il ne peut chanter vraiment que s'il a eu de tout temps en lui les dons du chanteur. L'exemple est tout prêt : on fait actuellement grand cas à Londres des productions amorphes et prosaïques du Belge Emile Cammaerts, on les a même traduites en anglais, ce qui n'a pas dû être bien difficile ; un Paririen fantaisiste a même proposé de les traduire en français, ce qui eût été plus malaisé. Il suffit de comparer ces ambitieuses platitudes aux poèmes que la guerre a inspirés à Emile Verhaeren pour percevoir immédiatement toute la différence. Les banales petites choses de Cammaerts font penser à ces naïfs tableautins des pastellistes des trottoirs de Londres, tandis que les poèmes de Verhaeren s'évoquent comme des fresques brossées à grands traits puissants par un artiste maître parfait de sa technique.

Faut-il donc se taire ? demande Mr H. de Vere Stackpoole, au refrain d'une « Ballade of Fortune », inspirée de Villon. C'est à chacun de fournir sa réponse. Mr Stackpoole a parlé en vers avec beaucoup d'habileté et d'ingéniosité, sans rechercher les grandes envolées lyriques qui lui eussent sans doute donné quelque vertige. Dans son livre, **The North Sea and other Poems**, les meilleures pages sont celles où il célèbre les grands espaces de la mer qui protège l'Angleterre contre l'invasion des hordes barbares, la formidable tranchée gardée par les forteresses flottantes, défense suprême des Iles Britanniques et barrière que l'ennemi ne se risque pas à franchir.

Lorsque l'on profère en Anglais : *sea*, *sailor*, *ship*, *fleet*, *navy*, on en dit beaucoup plus qu'avec les mots français : mer, matelot, navire, ce qui n'empêche pas notre vocabulaire marin d'être extrêmement riche, non seulement pour ce qui est de la terminologie technique, mais aussi pour le langage courant. Les annales de la marine française renferment des exploits innombrables, des pages de gloire et d'héroïsme qui soutiennent la comparaison avec les annales de la

marine britannique. Il y eut des époques où les flottes françaises firent grande figure sur les mers; au temps où les Hollandais exerçaient la suprématie sur les Océans, ils trouvèrent dans les marins français de redoutables adversaires, de même que les amiraux anglais durent le plus souvent leurs victoires à la supériorité numérique de leurs escadres. Mais la nécessité de défendre les frontières ouvertes de l'Est détourna l'attention des Français vers les armées de terre, et nous comptons maintenant sur la vigilance des flottes britanniques pour garder nos côtes de la Manche et de plus loin encore, pendant que nos trois cents navires de guerre déploient une incessante activité dans la Mériterranée : à chacun sa tâche selon ses forces et ses ressources. La puissance maritime de leur pays inspire parfois aux poètes anglais des dithyrambes qui ne sont pas toujours de grands poèmes. C'est l'impression qu'on éprouve en lisant certaines pièces du recueil que Mr Alfred Noyes intitulé : **A Salute from the Fleet and other Poems**. Tant de rhétorique et d'hyperboles me laissent froid, et je ne puis m'empêcher de penser que le poète, malgré toute l'habileté avec laquelle il enfle sa voix et accumule les images romantiques et les abstractions et les mots à trait d'union, se bat les flancs pour mieux s'égosiller. Tout le contenu du volume n'est pas du même genre, et je préfère à ses grands morceaux tapageurs des piécettes exquises où le poète a exprimé avec un rare bonheur les sentiments d'amour que sa patrie lui inspire.

Jadis, William Morris intitula *News from nowhere*, « Nouvelles de Nulle Part », un livre dans lequel il échafaudait de ces rêveries utopiques, séduisantes pour les esprits généreux et civilisés, et que M. Pierre G. La Chesnais a traduites en français il y a quelques années. Nous avons été brutalement secoués par les Allemands de la contemplation béate où nous nous complaisions. Nous avons été attaqués avec une sauvagerie sans nom et nous avons pu riposter assez tôt pour sauver notre pays d'un désastre dont les conséquences risquaient d'être peut-être irréparables. Il paraît que les nations étrangères, alliées, neutres, et nos ennemis mêmes, manifestent un étonnement copieusement dosé d'admiration, à constater que les Français ont été capables de résister victorieusement à la formidable ruée allemande. Les herr professors boches répétaient depuis si longtemps que la France était une nation décadente et corrompue qu'on avait fini par accepter ces calomnies intéressées; il eût mieux valu se reporter à l'histoire de la nation française, on aurait vu alors que le peuple de France est moins en décadence qu'il ne plaisait à ses diffamateurs de le prétendre. Et il ne faut pas voir, dans la résistance française, un miracle dont on trouverait l'explication dans je ne sais quelle France nouvelle surgie soudain du néant. Il y eut trop de gens, en France, avant la guerre, pour faire écho, sans s'en douter,

aux dénigreurs d'Outre-Rhin. La minorité tapageuse qui invoquait un patriotisme intégral et exclusif pour faire opposition aux mesures nécesitées par l'évolution des idées et le besoin de plus de justice sociale, ceux-là ont saisi bien vite ce subterfuge d'une « nouvelle France » dont ils auraient préparé l'éclosion, pour tirer à eux le bénéfice d'événements heureux dont le mérite et la gloire reviennent à tous. Mais le moyen est trop grossier pour qu'on s'y laisse prendre. Dans un recueil de réflexions au jour le jour qu'il intitule **News from Somewhere**, « Nouvelles de quelque part », Mr. James Milne, qui se venge de n'être pas utopiste en étant un artiste et un sage, a noté, au cours d'un séjour en France depuis la guerre, certains indices de cet esprit de la nation française qui s'est transmis de génération en génération et s'est adapté magnifiquement aux circonstances et aux éventualités de la guerre. Pour Mr Milne, c'est la France de toujours, c'est notre France immortellement jeune qui lutte aujourd'hui pour une victoire qui donnera plus de justice et plus de paix au monde.

Parmi les livres que la guerre a suscités, il en est peu qui soient aussi ingénieusement intéressant que le **Between Saint Dennis and Saint George** de Mr. Ford Madox Hueffer. L'auteur déteste l'Allemagne modelée par le prussianisme et il a d'excellentes raisons pour bien la connaître; il aime l'Angleterre qui est son pays, pour la défense duquel il a endossé l'uniforme; il aime la France parce qu'il est un artiste et qu'il a goûté chez nous des émotions d'art qui ne s'oublient pas. Le titre du livre est inspiré par une phrase de Shakespeare donnée en épigraphe : « A nous deux, toi et moi, entre Saint Denis et Saint Georges, ne composerons-nous pas un garçon, demi-Français, demi-Anglais, qui ira à Constantinople prendre le Turc par la barbe ? » Le sous-titre indique : Esquisse de trois civilisations ; c'est un des agréments de l'ouvrage d'être esquissé beaucoup plus que composé selon un plan rigoureux. Il ne manque pas de méthode, mais elle se dissimule sous l'apparent abandon à la fantaisie de l'esprit. Il serait oiseux d'analyser et de commenter ces pages où un écrivain qui connaît le vaste monde dit avec une simplicité sincère ses sympathies et ses répulsions. J'espère qu'on aura beaucoup lu ce livre, car il renferme sur la France des appréciations si intelligentes, si pénétrantes qu'on voudrait les faire lire à tous ceux qui nous ont méconnus.

Peu de temps avant la guerre, l'Université de Londres nomma une commission des Etudes Impériales qui avait pour mission d'organiser des cours traitant des intérêts de l'Empire Britannique. Les événements dirigèrent ces nouveaux cours vers les problèmes soulevés par le conflit, et au King's College le sujet proposé fut **The Spirit of The Allied Nations**, que traitèrent M. Paul Studer pour la

France, M. Alexis Aladin pour la Russie, M. Paul Hamelius pour la Belgique, Mr R. W. Seton-Watson pour la Serbie, Mr J. H. Longford pour le Japon et Mr Sidney Low pour l'Empire Britannique. Ce dernier a rassemblé les conférences de ses collègues et la sienne, et par ses soins elles paraissent en volume, précédées d'une introduction dans laquelle Mr Sidney Low commente et rapproche les idées exposées par ses collaborateurs. Il y a joint, en appendice, le récit d'une visite qu'il fit, en janvier 1915, sur une partie du front français, où il put constater quel était véritablement dès lors l'esprit de l'armée qui soutenait, en cette terrible saison, l'effort allemand. Dans cette guerre, dit fort justement Mr Sidney Low, il n'y a pas seulement à envisager des causes politiques et économiques, des pourparlers diplomatiques, le déroulement jour après jour des hostilités sur terre et sur mer ; il faut tenir grand compte du caractère national, de la culture, des aspirations, des mœurs nationales, et de l'influence qu'a exercée sur eux l'histoire totale de la nation. Ce sont là de ces éléments impondérables que les Allemands ont méprisés pour leur perte, et qui constituent l'esprit national capable non seulement de soutenir une résistance victorieuse, mais aussi de susciter les héroïsmes triomphants. Chacun des savants conférenciers a traité avec beaucoup de bonheur ce délicat sujet. M. Paul Studer, professeur de langues romanes à Oxford, a su très bien indiquer ces qualités communes qui composent le moral de la France, et Mr Low a remarquablement analysé les éléments disparates qui s'unissent à cette heure si étroitement pour douer d'un esprit national et unique les parties constituantes du vaste Empire Britannique.

Mr J. W. Allen, qui est professeur d'histoire moderne à l'Université de Londres, publie une conférence qu'il prononça en mai dernier sur **The Danger of Peace**. Le plus grand danger que présente l'avenir serait la demande d'une paix prématurée. La volonté de paix qui nous est commune à tous est fondamentalement un recul devant les conséquences; elle n'a jamais empêché la guerre. Elle tend à engendrer des forces de couardise, des espérances illusoires, des formes irrationnelles de pacifisme et à provoquer des compromis inutiles ; elle place la « peur de la guerre » au-dessus des devoirs, même les plus impératifs ; elle est dangereuse. Lorsque les Alliés se trouveront en mesure de parler de paix, en obtiendront-ils une qui soit satisfaisante par un accord avec l'Allemagne, et quelle garantie cette nation de proie, qui nie la valeur des traités, pourra-t-elle offrir contre un retour offensif ? Selon Mr Allen, aucun appareil judiciaire d'arbitrage ou de conciliation ne parviendra à empêcher une agression. Les gouvernements ne provoquent pas la guerre, tout au plus en déterminent-ils la déclaration. Elles ne sont pas non plus directement causées par des conflits définis ni par les préparatifs

et les armements. C'est seulement la Volonté de Paix qui empêche les guerres et l'Allemagne s'est efforcée de rendre impossible le développement de cette volonté de paix. Aucun traité ne peut donner pleine satisfaction à nos espérances puisque nous ne faisons pas la guerre pour des raisons politiques ni dans un but de conquête. L'Allemagne a placé les Alliés dans une position telle qu'ils ne pourront logiquement conclure une paix que lorsqu'ils l'auront réduite à accepter nos conditions. Toutes celles que le gouvernement allemand peut offrir doivent être implacablement repoussées, puisque c'est contre notre civilisation même que l'Allemagne s'est dressée au nom de sa kultur ; elle doit être réduite à l'impuissance, après quoi, nous nous montrerons généreux si cela nous plaît, et plus généreux nous saurons être sans nous montrer faibles, mieux cela vaudra. Le traité de paix devra être non pas un accord avec l'Allemagne, mais un accord des alliés entre eux.

L'éminent philosophe Frederic Harrison a connu l'Allemagne depuis 1850 et il y a résidé souvent, avec ce résultat qu'il n'a cessé d'avertir l'Angleterre qu'elle n'avait pas de pire ennemi que l'Empire teuton. Son livre **The German Peril** s'adresse surtout à ses compatriotes, mais il sera lu avec le plus grand profit par les Français, pour les idées générales qu'il développe et pour les vérités qu'il met si courageusement en lumière.

HENRY-D. DAVRAY.

A L'ÉTRANGER

Amérique du Sud.

LA GUERRE AU BRÉSIL. — L'opinion au Brésil est nettement pour la France et ses alliés. Il s'en faut qu'il y ait toujours eu accord, et c'est en somme bien, car, quand tout le monde commence par être du même avis, il faut se méfier. Je tiens à noter ce détail, car il est à l'honneur de la clairvoyance de nos sympathies. Je sais pour ma part beaucoup d'honnêtes gens qui au début de la guerre se sont réservés, mais dont l'esprit de justice a été entraîné, tant les événements les ont convaincus. Au fond il y a eu toujours la conscience de longues provocations à la France, la certitude que celle-ci ne demandait que la paix avec dignité ; ensuite l'indignation soulevée par l'invasion de la Belgique, et enfin, à la révolte devant les atrocités inutiles et sans excuse militaire, est venu se joindre l'instinct de la défense. On a commencé à voir dans la victoire de la France et de ses alliés un besoin vital pour les nations assez policées pour ne plus vouloir être traitées en colonies, mais pas assez fortes pour pouvoir exister vis-à-vis d'une politique internationale ne tenant compte que de la force matérielle

directe et simple. Le Brésil pense que sur la carte anglo-française se joue la partie des petites puissances qui veulent vivre.

Et ce mouvement de l'opinion est d'autant plus remarquable qu'elle s'est trouvée en cette affaire sans l'appui de ses guides habituels, les journaux. Et ici, autant et peut-être plus qu'ailleurs, c'est dans son journal que l'homme moyen va chercher chaque jour sa croyance. Cette fois-ci il s'est décidé tout seul. C'est presque unique.

Car la presse au Brésil, à quelques rares exceptions près, a attentivement évité de se prononcer. Ni louange, ni blâme, ni commentaire. Rien qui pût faire croire qu'on penchait d'un côté plutôt que de l'autre. Et cela malgré le sentiment public et parfois même le goût personnel des journalistes; les voies de la presse, comme celles de la Providence, étant souvent mystérieuses. Adoptant de son gré les devoirs du Gouvernement, elle est restée neutre. En vérité, personne ne peut se plaindre.

Or, c'est peut-être un peu à cette attitude de la presse, non moins qu'au besoin croissant qu'avait l'opinion de se manifester, qu'on doit la fondation de la *Ligue pour les Alliés*.

Les ligueurs tiennent conseil sur le boulevard, à l'hôtel du Génie Civil, dont le Cercle leur a offert l'hospitalité. Ils ont à leur tête le Sénateur Ruy Barboza, notre délégué à la dernière conférence de la Paix, membre de la Cour d'Arbitrage de la Haye ; Graça Aranha, le grand écrivain, lequel, se trouvant être ministre du Brésil en Hollande au moment de la guerre, a hâté sa mise en retraite pour se donner librement à la cause ; le capitaine E. de Montarroyos, un brillant officier, qui lui aussi, gêné par sa position officielle, a quitté le service actif et est rentré suivre les opérations en France ; MM. J. Verissimo, le critique bien connu, Duque Estrada, un autre critique de talent et de courage, Nestor Victor, etc., etc.

Ils travaillent par tous les moyens à leur cause. Ce sont gens occupés, mais ils lui donnent la meilleure partie de leur temps avec un joyeux dévouement.

La Ligue a organisé des conférences, dont il sera parlé plus loin, des fêtes, des publications, des réfutations.

Et elle songe à parer au danger allemand. Car il y a, paraît-il, un danger allemand. On en avait tellement parlé que tout le monde avait fini par ne plus y croire. C'est comme pour la guerre. Mais la guerre fut un rude réveil. Alors, on s'est avisé qu'il existe une loi sournoise selon laquelle un sujet allemand naturalisé à l'étranger conserve ses droits de sujet allemand, lesquels lui assurent la protection de l'Empire. Et l'on a mesuré du coup la portée d'une pareille loi dans des pays d'immigration, où les naturalisés entrent pour un assez grand pourcentage dans la vie politique et civile. La Ligue est en train de pétitionner au Parlement pour que la naturalisation soit

refusée aux étrangers bénéficiant chez eux d'une semblable situation.

On a eu des fêtes. Les premières dépêches sur la bataille de la Marne sont arrivées au milieu d'une soirée de bienfaisance pour les alliés, au vieux Théâtre Lyrique. En avril, pour la fête du Roi des Belges, on s'y est de nouveau réuni. M. Coelho Netto, député et un de nos grands écrivains, a prononcé un fort beau discours, qui a soulevé l'enthousiasme de l'assistance. On a dit des vers et chanté des hymnes. Ce vieux théâtre, dont la salle est une des plus grandes du monde, a toujours été plein.

Prenant prétexte de la visite de la mission Baudin, M. Alberto de Faria a donné une fête très brillante dans sa belle maison de Petropolis. C'était une occasion de fêter la France et d'y convier le monde officiel, qui ne se fit pas faute d'accourir.

A Petropolis encore, le jour de la fête du Roi, des jeunes filles brésiliennes se sont postées à la gare, du premier train au dernier, pour réclamer l'obole à tous les voyageurs. Les voyageurs furent généreux. L'un d'eux, dont l'origine germanique était visible, fut interpellé crânement : Monsieur, pour le secours aux Belges ! — Mais, Mademoiselle, je suis Allemand ! — Raison de plus, Monsieur ! L'homme s'exécuta, d'assez bonne grâce.

Puis ce fut le tour de l'Amérique du Nord, et ce fut charmant. Pendant une semaine, chaque après-midi, les jeunes Américaines de Rio, habillées en infirmières de la Croix Rouge, ont servi le thé dans un tea-room improvisé par la Compagnie des Tramways. Il faisait chaud, la salle était comble, et il fallait vraiment tout leur héroïsme gracieux pour courir ainsi parmi le bruit en portant des théières bouillantes. Leur bonne action a été récompensée, ce qui arrive, surtout quand on est jolie et courageuse, car alors on est une fée. Toute la société a tenu à s'associer à leur générosité, et on a encaissé une belle somme pour les blessés de la Croix-Rouge, Française et Anglaise.

Pour la Croix-Rouge aussi le concert-tombola, au Théâtre Municipal. Et pareillement, au Municipal, la fête des Soldats aveugles, par la troupe Huguenet, avec conférence par le directeur, chansons par Mme Simon-Girard, etc. Ce fut très saisissant, au cinéma, l'apparition des aveugles. Ce fut, je crois, sinon la première du moins la plus profonde impression de la guerre dans sa réalité humaine. Dans cette foule d'abonnés mondains et légers, j'ai vu pleurer bien des femmes.

Je n'ai pas de statistiques sous la main, mais le résultat matériel de ces fêtes, non moins que le concours enthousiaste de tous ceux à qui il a été fait appel, montre que le Brésil, sans trop de déclamation, sans violence et sans cris de haine, avec en somme une belle tenue, n'a pas manqué de travailler pratiquement et avec constance pour ses amis.

A quel peuple de l'antiquité faut-il comparer les Allemands, puisqu'il est entendu que la France c'est la Grèce, et Rome l'Angleterre ? Sont-ils des Phéniciens, calculateurs minutieux, avec leur activité commerciale dominante et obstinée ?

Eh bien, non, ce seraient des Assyriens, à en croire M. Afranio Peixoto, dans son ingénieuse conférence, la quatrième de celles que la Ligue a organisées.

Après avoir rappelé en détail ce que le monde doit à la France et à l'Angleterre, héritières de l'esprit grec et de l'énergie romaine, il nous présente les Assyriens, dont il est dit dans la Bible qu'ils sont « la nation ensanglantée, pleine de mensonges et d'incessantes rapines ». Sur la foi des textes sacrés et profanes, il nous les montre préparant longuement les guerres, lançant des proclamations grandiloquentes, où leur chef ne manque pas de mobiliser le bon Dieu. La guerre était leur affaire, positive et commerciale. Ils s'y enrichissaient. Ils en devenaient opulents, industrieux et insolents. Leurs travaux, sans goût, sont patients et énormes. Ils évoquent l'adjectif colossal. Le vénérable Nahum déclare qu'il y a chez eux plus de marchands que d'étoiles au ciel, et que, « telle une nuée de sauterelles, cette troupe volera par le monde ». Ils ne savaient pas coloniser. Les nations soumises les détestaient en tremblant. Leur peuple, qui se vantait d'être discipliné, était servile. Leurs soldats portaient un casque en pointe. Quoique dépourvus de carnets militaires, ils n'oublient pas de rapporter leurs violences en les inscrivant sur leurs monuments. Et, selon le prophète Ezéchiel, ils ne manquaient pas de se servir adroitement de la calomnie, et de comploter des fables, pour attribuer le blâme de la guerre à l'ennemi. Enfin, selon Maspero, « malgré leur civilisation extérieure, ce furent toujours des barbares ». Et M. A, Peixoto, en juxtaposant la vieille et ce qu'il nomme la nouvelle Assyrie, de conclure, en résumant, que, tout comme pour les individus, il y a des nations parvenues. Car, dit-il, un demi-siècle de prospérité, c'est peu pour former des âmes.

Le droit, c'est la force. Mais c'est la force limitée par la force. C'est le plus faible s'appuyant sur un tiers plus fort. Dans la vie civile, il y a les gendarmes, et un peu aussi la force des habitudes, qui façonnent les sensibilités. Dans la vie internationale, il y a les alliances, et aussi les traités, lesquels étaient aussi devenus pour les nations une habitude de sensibilité. Rompre un traité, ce n'était guère chose commode. Ça prouve qu'il existait une puissance impondérable avec laquelle il fallait compter. Et puis il y avait encore une autre force : le respect de la civilisation. Tel qui voyait sans sourciller la soumission d'un roitelet africain eût frémi à l'idée que l'on pût songer à dominer la Suisse ou la Belgique. Il y a loin de mettre un enfant sous une dépendance utile à y vouloir ramener des

hommes mûrs. Or, à cela près qu'elle avait moins de soldats et moins d'argent, la Belgique possédait sans contredit cette maturité de civilisation qui l'égalait absolument aux plus grandes puissances dans le respect du monde.

C'était, dans son harmonique énergie, un pays modèle, le plus heureux raccourci d'organisation nationale. L'industrie, le commerce, n'empêchaient pas la liberté, ni celle-ci l'ordre. Chez elle, le travail prospère n'avait pas tué la poésie. Elle avait Maeterlinck et Verhaeren.

C'est pourquoi nous l'admirons avec enthousiasme. Et aussi pour son beau geste désintéressé. Le Brésil, pays jeune, encore agité des troubles de l'adolescence, prise les beaux gestes, comme les beaux exemples. Or, il savait bien ce que la Belgique y jouait, à repousser l'agression ; et elle, que nous aimions pour sa sagesse, nous a empoignés par son héroïsme insouciant, par sa crânerie, qui, sans compter, tout simplement, tient tête au colosse.

Et puis, il y a encore la Reine, la petite Reine symbolique. On la nomme aussi Elisabeth de Bavière, et c'est un nom tragique et beau. Vers elle aussi une folle iniquité a dépêché le crime. Mais ici il y eut un charmant miracle. Elle n'avait pas étouffé dans une atmosphère de cour hostile. Aux grands jours son cœur put se remplir d'une âme nationale empreinte de cette qualité que nous aimons entre toutes, car elle seule donne aux forts une influence sur la grande infirmité humaine, cette qualité dont ses ennemis se montrent si dépourvus : la générosité. Et, par son patient et doux courage, la voici qui fait revivre à nos yeux l'ancienne dignité et la raison humaine de son rôle. Elle est bien la mère de son peuple, redevenu une même famille, celle qui l'encourage et le console. Par elle on a revu la beauté aimable et le souriant héroïsme quotidien qu'on avait coutume d'évoquer à ces simples mots, en lisant des légendes : la Reine. Et le nom qui disait la victime du crime stupide est devenu celui qui survit au crime et le corrige.

Voici que la guerre dure depuis plus d'un an. Elle promet de durer. Les stratèges pullulent, affirmant, niant, et se disputant. Mais parmi les amis de la France on a la conscience profonde qu'elle a été sauvée depuis la bataille de la Marne. Et on est tranquille.

TRISTAO DA CUNHA.

§

Portugal.

La récente mort de l'éminent critique, érudit et philosophe José Pereira Sampaio (Bruno) met en deuil le Portugal qui pense. La perte est lourde ; car l'écrivain était considéré comme un guide spirituel

par nombre d'esprits indépendants, à la fois soucieux de ne pas s'en faire inutilement accroire et de marcher dans les voies du progrès. Et puis, Bruno tenait à se montrer essentiellement portugais, tout en rendant hommage à ce qu'il pouvait découvrir de meilleur ou de plus élevé dans la culture européenne.

A cette heure d'angoisse, il va laisser un grand vide. Entre les divers ouvrages qu'il nous lègue et qui constituent une sorte de série logique, encore que la construction de chacun ne soit pas toujours rigoureuse, *Portugal et la guerre des nations* mérite d'attirer tout spécialement notre attention présente.

C'est un livre d'aperçus à la fois ingénieux et saisissants sur la politique internationale et d'anticipations. Il remonte à 1906 et, quoique la disposition des pièces ait quelque peu varié depuis cette époque sur l'échiquier européen, il n'en demeure pas moins éminemment instructif, relativement à l'intelligence de certains facteurs de la guerre.

Les conditions d'interdépendance qui lient le Portugal à la France et à l'Angleterre ne portent pas toujours l'auteur à nous couvrir d'éloges, encore que la mission française d'émancipation des peuples et le culte des « immortels principes » l'inclinent à vénérer de façon particulière la patrie de Michelet.

En dépit de son abaissement politique, la France, aux yeux de l'éminent penseur, garde en Europe une place spéciale; mais il ne consent pas à voir seulement en elle le pays de la Révolution; il y déplore la fréquence des mouvements régressifs et leur importance, et ne se fait faute de dénoncer le caractère trop souvent hybride de la Troisième République.

Le chauvinisme, dont certains de nos journaux lui apportent l'écho, lui paraît ainsi bien peu compatible avec nos revendications humanitaires et, dans l'inquiétude où le placent les prévisions qu'il formule à propos de l'alliance franco-russe, il en vient à se montrer injuste touchant le but véritable de cette alliance, qu'il considère comme destinée uniquement, dans l'esprit des Français, à préparer la revanche.

Autour de cette idée fixe de revanche lui semble tourner la politique extérieure de la France d'après 1870, ce qui nous porterait à nous laisser duper par les apparences et à courir au-devant des pires éventualités.

Ainsi Bismarck, par certaines interdictions économiques visant la Russie, aurait poussé celle-ci dans les bras de la France, à seule fin d'affaiblir nos moyens financiers et d'assurer à son pays la bienveillance de l'Angleterre, ennemie traditionnelle de l'Empire moscovite.

Et voilà précisément ce qui donne un peu de fièvre au patriotisme lusitanien du regretté Bruno.

Il appréhende que la guerre future ne place le Portugal dans une situation analogue à celle où se trouve aujourd'hui la Grèce. Il le voit d'avance se débattant entre le marteau britannique et l'enclume espagnole, passée au service de la France et de la Russie.

Il est difficile, comme on voit, de prévoir l'avenir, eût-on le génie de Bismarck. Si le Portugal éprouve aujourd'hui des difficultés, elles sont d'un autre ordre, mais non pas moins angoissantes. Lisbonne ne sera point bombardée et tout porte à croire que l'Espagne ne poussera jamais la germanophilie jusqu'à attaquer le Portugal pour déplaire à la France et à l'Angleterre ; mais un certain snobisme neutraliste, favorable peut-être inconsciemment à l'Allemagne, y fait pièce à la démocratie interventionniste, la paralyse et met par là même en péril la défense efficace du domaine colonial, tout en énervant l'esprit de progrès qui se dépense douloureusement en luttes de factions, en rivalités stériles, encore que tous les esprits droits, quelle que soit leur opinion, soient acquis sans restriction à la cause des Alliés. Et puis l'Angleterre, dit-on, aurait découragé certaines initiatives portugaises.

Pour notre philosophe, la Triplice organisée par l'Allemagne avait seule caractère pacifique, puisqu'elle était destinée à garantir aux conquérants la libre possession de l'Alsace-Lorraine.

« Votons la guerre aux rois et la paix aux nations », avait dit Louis Blanc. « On ne saurait exiger, ajoute Bruno, que la France, « alliée de l'autocrate de toutes les Russies, aille déclarer la guerre « aux rois; mais ce serait trop qu'elle voulût contrarier la paix des « nations. »

Il veut bien reconnaître toutefois que l'idée d'organiser la paix générale est partie de France, de cette France qu'il blâme de ne pas savoir oublier assez vite et de s'enivrer d'un orgueil dangereux.

Bien des neutres, hélas! ont pensé comme Bruno et, sur la foi de nos propres utopies, ont pu croire que nous devions attendre de la seule Allemagne, progressivement éduquée par nos idées généreuses, la Rectification du Traité de Francfort, que l'empereur Frédéric III passe pour avoir voulu amender à sa manière, dans le sens d'une autonomie complète des pays annexés.

Bruno pensait, du reste, que nous nous étions leurrés sur le concours éventuel de la Russie, et les événements de juillet 1914 semblent lui donner une part de raison quand il écrit : « La France n'a- « vait pas besoin de faire sa cour à la Russie; il devait lui suffire « de savoir attendre; car la Russie ne peut que se ranger aux côtés « de la France, une fois l'heure venue, selon elle, d'effectuer sa rup- « ture avec l'Allemagne. »

De fait, la Russie, lors de l'explosion du conflit, mobilisa la première. Nous suivîmes, et l'Angleterre, qui n'avait d'alliance ni avec

les Russes ni avec les Français, vit assez clairement quel était l'agresseur et ce qu'elle risquait à demeurer inactive, pour joindre immédiatement toutes ses forces à celles que l'Allemagne prétendait anéantir.

Elle le fit loyalement, il convient de le proclamer ; mais, en vertu même de la théorie marxiste, soutenue par Bruno, qui veut que « les « idéalismes en apparence les plus purs, sans excepter l'idéalisme « religieux, ne servent qu'à masquer des intérêts politiques », il convient peut-être de méditer assez longuement sur certaines assertions de l'écrivain portugais :

« L'Angleterre, dit-il, ne permettra jamais, à moins d'être vaincue, « que la Russie s'approprie les dépouilles de l'empire austro-hon- « grois ; elle ne permettra jamais, à moins de subir une totale défaite, « que la Russie s'installe à Constantinople. »

En face de ce qui vient de se produire dans les Balkans, en face de cette aventure qui vient de révéler un si grave défaut de coordination dans les efforts des Alliés, il est permis de se demander si l'Angleterre a bien renoncé à toutes ses sympathies pour les Hongrois et si l'installation des Russes à Constantinople fait bien réellement partie de ses préférences, malgré les protocoles qu'on a dû établir.

Bruno pense que l'on devait tout faire pour éviter la guerre, dont les résultats, même heureux pour la France, lui apparaissent comme douteux pour le bien général de l'humanité. Il redoute le tsarisme au plus haut point. D'autre part, il n'ignore pas que le triomphe de l'Empire germanique serait celui de la dureté. Mais il ne croit pas à l'agressivité de l'Allemagne, dont la républicanisation lui aurait paru possible, en même temps que celle des pays latins, si la France, au lieu de s'attarder aux rêves de revanche, avait bien voulu pousser son action dans ce sens.

Hélas ! Bruno, le généreux Bruno, n'était pas seul à partager de telles idées, et nombre de Français en étaient férus. Cependant, pour nous attaquer, l'Allemagne a choisi l'heure où les plus beaux rêves étaient en train de nous endormir.

Bruno dut souffrir horriblement de cette guerre atroce, dont il ne put voir la solution et qui met en jeu indirectement tout l'avenir de sa petite patrie.

S'il accordait dans ses livres et dans ses préoccupations une telle place à la France, c'est que cette France reste la directrice de conscience de son pays, et qu'elle fait, d'autre part, graviter autour d'elle, qu'on le veuille ou non, toute la politique européenne.

Il dut lui apparaître, avant de mourir, que l'Allemagne pouvait, tant par ses intrigues que par sa moralité spéciale, porter au Portugal le tort le plus grave.

On sait que le roi Manuel, las d'appeler à son aide l'Espagne et

l'Angleterre, s'était tourné vers l'Empire germanique. On sait également avec quel cynisme les hommes de Berlin avaient proposé à Londres le partage des colonies portugaises. C'est sous le coup d'un mariage allemand en perspective que Manuel II fut renversé par les Républicains du 5 octobre.

Les menées inconsciemment favorables aux visées allemandes n'en continuent pas moins en Portugal, tendant à diviser les Républicains entre eux. L'élection du président d'Arriaga fut un succès pour le parti unioniste de Brito Camacho et José d'Almeida. Cette élection découlait de l'interdiction de candidature votée par l'Assemblée constituante contre les membres du Gouvernement provisoire.

Il fallut une seconde révolution, comme on sait, pour réparer les mécomptes qui survinrent. Nous n'avons pas à les juger ici. La démocratie triompha de nouveau en la personne du grand Theophilo Braga, qui céda bientôt la place à celui que l'on avait toujours considéré comme le Président de la République éventuel, à Bernardino Machado.

Fidèle à la tradition française de défense du Droit, le parti démocrate, qui vient de porter à la présidence du Conseil des Ministres l'homme d'action infatigable et d'inébranlable conviction qu'est Affonso Costa, se montra partisan, dès les origines de la guerre, de l'intervention du Portugal aux côtés des Alliés.

D'enthousiastes jeunes gens prêchèrent d'exemple et nous apprenions récemment, avec une douleur immense, que le jeune fils de notre éminent confrère, Xavier de Carvalho, était mort à 18 ans et demi au service de la France, dans les tranchées de Champagne.

Les luttes de partis entravèrent le mouvement. A la faveur des mensonges allemands l'hésitation se propagea. Il serait faux toutefois de dire qu'il existe en Portugal un mouvement réellement germanophile. Il y a seulement incertitude sur le choix d'une politique vraiment portugaise, et comme les événements prêtent à des réflexions très diverses, comme le pays est aux prises avec de gros problèmes d'ordre intérieur, on discute pour attendre, sans prendre aucune résolution active, qui vienne donner suite aux premiers votes du Parlement.

La haute autorité morale d'un Bruno eût été précieuse pour aider à rectifier certaines attitudes, pour identifier une fois de plus la France des « immortels principes » avec les aspirations du Portugal autonome et républicain.

A ce point de vue, on peut relire avec fruit ses autres livres, notamment *Le Brésil mental* et *Modernes publicistes portugais*. Le Portugal y verra sa voie toute tracée.

PHILÉAS LEBESGUE.

§

Russie.

L'EXODE POLONAIS. — Il était dit que la plus monstrueuse des guerres qui se soient jamais déchaînées sur l'Europe ferait reparaître, avec les moyens de lutte les plus barbares joints d'ailleurs à toutes les inventions de la science, des phénomènes impossibles, eût-on cru, dans le monde actuel. Ainsi, en plein XXe siècle, nous assistons aujourd'hui en Russie à une véritable migration des peuples enflée jusqu'à des proportions colossales. Dès le début des hostilités, des centaines de milliers de Belges quittaient leur pays pour chercher un refuge en France et en Angleterre. Des centaines de milliers de Français habitant les provinces menacées le plus directement par l'envahisseur s'écoulaient d'autre part vers les départements du centre et de l'ouest. Si important cependant qu'ait été ce double exode, l'histoire n'y pourra voir que le prologue de ce qui devait s'accomplir sur le front de l'Est. D'après les relations des journaux russes et les renseignements fournis par des documents officiels, le nombre des victimes de la guerre, et plus particulièrement des Polonais qui errent depuis des mois sur les routes de l'Empire, se chiffre en effet par millions. Après avoir assisté à la destruction de tout son bien acquis au prix des plus durs efforts, la population rurale du Royaume dut, sur l'ordre du haut commandement militaire, abandonner ses foyers et suivre dans sa marche l'armée en retraite. Attachée au sol natal par toutes les fibres de son être, elle avait vécu durant de longs mois dans le fracas des batailles, poursuivant sous le feu son labeur quotidien et ne pouvant se résoudre à fuir au plus fort même du danger. Elle y fut contrainte par une volonté supérieure. L'un après l'autre, dix gouvernements de la Pologne russe se transformaient en un immense désert. Mais la dévastation et la ruine matérielle du pays semblent peu de choses encore à côté du sort des tragiques exilés eux-mêmes. La population rurale des gouvernements évacués, une population naguère encore riche et prospère, n'est plus qu'un lamentable troupeau de miséreux livrés à toutes les horreurs de la faim et du froid, décimés par les épidémies et souvent n'aspirant plus qu'à la mort.

Il ne se passe pas de jour que la presse russe n'apporte sur cet exode des détails qui glacent le sang dans les veines. On croit vivre en les lisant dans un affreux cauchemar. L'émigration forcée avait commencé avec la grande offensive allemande pour arriver, vers la fin juillet, avant la prise de Varsovie, à son point culminant. Trois mois plus tard, les routes étaient encore encombrées de fugitifs. Aujourd'hui même, combien d'entre ceux qui ont résisté à toutes les épreuves n'ont pas encore trouvé d'asile ni d'abri ! Au commencement d'octobre, une dépêche laconique de Tcheliabinsk en Sibérie

annonçait que cinq mille personnes y restaient en pleine campagne, aux abords de la gare, exposées à toutes les rigueurs d'un climat meurtrier. *Wiatskaïa Retch*, un journal sibérien, constatait un mois plus tard que les trains où l'on entassait les réfugiés polonais étaient comme des « cimetières d'enfants ». Le même fait a été confirmé par une dépêche d'Oufa. Chaque train y amenait des enfants morts de froids dans des wagons non chauffés. Et ils ne sont pas les seules victimes de cet exode pathétique. Des milliers de malheureux succombent, — des milliers se perdent en route. Une statistique dressée à Oufa et fermée le 22 septembre fournit à cet égard des détails terrifiants. 2.067 familles composées de 8.457 personnes, qui étaient venues s'échouer là après un long pélerinage, avaient égaré au cours du voyage 1.264 de leurs membres, sans compter 460 hommes qui leur furent enlevés par la conscription. Et parmi ceux que le sort sépare ainsi de tous les leurs, les enfants constituent la grande majorité. Dans certains endroits, comme par exemple à Homel, on s'est vu forcé de fonder pour ces innocentes victimes de la guerre des crèches et des maternelles spéciales.

La ville de Jitomir expédie quotidiennement, au mois d'octobre, vers le fond de la Russie, cinquante wagons remplis de réfugiés. Minsk en évacue à la même époque trois mille par jour, les dirigeant vers les provinces de l'Est. Plusieurs milliers d'émigrés traversent tous les jours la ville de Homel. Smolensk en compte en octobre près de cent mille. Enfin Roslawl, petite ville paisible du gouvernement de Smolensk, dont la population ne se monte peut-être pas en temps ordinaire à plus de dix mille habitants, a été littéralement submergée par ce fleuve humain débordé qui charrie des cadavres et ne laisse sur son passage que des tombes. Une commission officielle réunie dans la ville pour délibérer sur les moyens de la désengorger quelque peu a décidé d'en renvoyer chaque jour, pendant environ un mois, cinq mille réfugiés.

On pourrait multiplier à l'infini les chiffres et les détails pleins d'une sinistre éloquence. Rien cependant de ce qui a été publié sur cet exode n'égale en horreur les pages dues à la plume de M. Dorochewitch et parues sous le titre « le Chemin de Croix », dans le *Rousskoïe Slovo*, l'un des journaux les plus importants de Moscou. Ne se bornant pas à visiter tel ou tel autre point de concentration des réfugiés ou de leur ravitaillement, M. Dorochewitch a remonté d'abord en venant de Moscou le fleuve tragique, pour l'accompagner ensuite d'étape en étape de Bobrouïsk à Dowsk et de Dowsk jusqu'au delà de ce Roslawl, où il s'arrête dans sa course effroyable vers des destinées inconnues et dont le nom évoquera toujours désormais une vision d'épouvante. Sera-ce d'ailleurs la seule ? Bobrouïsk et, avant Bobrouïsk, Baranowitché préparent déjà ce qu'on verra à Dowsk,

comme Dowsk fait prévoir ce qui se passera à Roslawl. Dowsk n'est plus qu'un cimetière, le plus navrant des cimetières qu'on rencontrera sur la route suivie par les victimes expiatoires de la guerre gravissant leur calvaire. La dysenterie a sévi ici avec rage parmi les émigrés, condamnés à se nourrir pendant des semaines entières de concombres et de pommes de terre souvent à moitié cuites. Les tombes qui ne se comptent plus, disent assez ses ravages.

Des croix, une suite interminable de croix, voilà les bornes indicatrices qui, mieux qu'aucun renseignement, pourront désormais guider le voyageur sur la grande route qui conduit de Bobrouïsk à Roslawl sur une étendue de 250 verstes à travers le gouvernement de Mohileff. Et, sur toute cette étendue couverte de forêts, d'épais nuages noirs accrochent aux branches une frange gigantesque et rasent le sol. Une fumée dense et âcre remplit le sous-bois, empêchant de voir à quelques pas devant soi. La mer humaine qui roule sur la route rejette à chaque pas des épaves incapables de continuer. Tout ce qui est trop faible et trop épuisé cherche un abri sous la voûte des arbres. L'on y voit affluer aussi tous ceux qui de toutes leurs forces espèrent encore pouvoir retourner chez eux et recommencer patiemment à construire l'avenir sur les cendres encore fumantes de ce qui est déjà le passé. Des milliers, des dizaines de milliers de fugitifs campent dans la forêt, allumant partout des feux qui brûlent jour et nuit. On les a arrachés à leurs foyers pour faire le vide devant l'envahisseur. Et voici que l'habitation qu'ils se sont choisie sera dévastée après leur passage comme après une invasion. Transis de froid et affamés, insuffisamment soutenus par la maigre nourriture qu'on leur distribue aux points de ravitaillement et par ce qu'ils ramassent de nuit dans les champs, ils n'ont d'autre consolation que la flamme bienfaisante qui réchauffe leurs membres engourdis, pas d'autres remèdes non plus contre les maux qui les terrassent.

Dans cette forêt si peuplée, le bruit des haches et le crépitement du feu troublent seuls le silence qui l'enveloppe. Le désespoir du paysan est muet et d'autant plus impressionnant. Personne ne parle et personne ne se lamente dans le flot humain qui s'écoule le long des routes. Le pathétique exode des millions d'êtres humains s'accomplit dans un silence morne, plus douloureux que toutes les plaintes, plus terrible que les plus violentes imprécations contre le sort.

Dans la forêt on voit encore des chevaux; beaucoup de chevaux également sur la route qui conduit de Bobrouïsk à Roslawl. Par contre, ils deviennent extrêmement rares au delà de cette ville. Le cheval est le dernier bien du laboureur et plus encore. Il constitue pour lui en quelque sorte un certificat d'origine, un témoignage de son appartenance à la glèbe. Le jour où la misère le force de s'en défaire,

il se sent descendre au rang des plus misérables va-nu-pieds. C'est à Roslawl que s'accomplit cette dernière sélection, qui fait du paysan-propriétaire un gueux pitoyable dans sa détresse. M. Dorochewitch s'y est trouvé vers la fin octobre. Les rues de la petite ville étaient encombrées d'hommes et de bêtes, de paysans qui conduisaient au marché leurs chevaux affamés comme eux et comme eux déjà squelettiques pour les y vendre, au reste, à des prix dérisoires. Le marché de Roslawl fourmille de ces dépouilleurs de pauvres que toutes les grandes catastrophes publiques font surgir du pavé. Il y a, il est vrai, aussi l'intendance militaire qui achète dans des conditions plus avantageuses, mais une crainte superstitieuse écarte le peuple polonais comme le peuple russe de tout ce qui relève de l'Etat. Néanmoins, des dizaines de milliers d'hommes s'adressent également là, après de longues hésitations, et l'on ne saurait s'imaginer rien de plus poignant que le spectacle qui frappe le regard dans le vaste espace avoisinant les bâtiments affectés à l'administration militaire. Des tas et des montagnes de voitures et de chariots à moitié démolis et disloqués disent avec une terrible éloquence la tragédie du paysan devenu un miséreux. A quoi bon une voiture lorsqu'on n'a plus de cheval pour la traîner ? On l'abandonne donc après avoir enlevé presque instinctivement les parties utilisables.

Ceux qui se sont séparés de leur dernier bien, ceux qui ont vendu leur cheval sont des hommes résignés à se laisser entasser dans des wagons à bestiaux qui les transporteront quelque part au fond de la Russie. Les malheureux se leurrent de l'espoir chimérique d'échapper ainsi à de nouvelles épreuves. Mais pour acquérir le droit de grelotter dans un wagon non chauffé jusqu'au jour où l'on y mourra de froid et d'inanition, il faut encore attendre son tour. Une foule innombrable campe autour de la gare dans de vagues abris qu'elles se construit elle-même et qui ne peuvent la protéger qu'insuffisamment contre les duretés de la saison. L'attente dure généralement deux semaines et plus.

Depuis qu'on a décidé de désengorger Roslawl, les autorités cherchent à diriger vers Kieff la plupart des réfugiés qui passent par Dowsk. Cependant, bien qu'il fût évident que même sans cette décision le flot se porterait nécessairement en partie de ce côté, rien n'a été préparé pour le recevoir. Au milieu du mois d'octobre on s'occupait seulement de l'installation des baraquements destinés à abriter les comités de secours et de ravitaillement. Et, comme partout ailleurs, la mort fauche ici tous les jours de nouvelles victimes de l'incurie et de l'imprévoyance des pouvoirs publics.

Tout le long des routes, dit M. Dorochewitch, on voit sur des pancartes de toile des inscriptions qui de loin attirent le regard : *Foin pour les réfugiés. — Avoine.. — Bois. — Eau refroidie pour les*

réfugiés. — Thé. — Centre d'approvisionnement. — Secours médical.

Mais au poste sanitaire on ne trouve aucun remède contre la dysenterie qui sévit chez les réfugiés avec tant de violence.

Mais deux endroits où l'on distribue du thé déjà sucré sont distants l'un de l'autre d'une soixantaine de verstes. Les malheureux émigrés peuvent donc jouir du bienfait d'une boisson chaude une fois en trois jours.

Mais deux stations où l'on donne aux enfants du lait n'en reçoivent elles-mêmes que des quantités minimes et sont éloignées l'une de l'autre d'une centaine de verstes. Quant aux centres d'approvisionnement on s'écrase devant eux. Il faut attendre de longues heures avant d'obtenir quelques provisions souvent inutilisables parce que nécessitant une longue cuisson. Les plus robustes seuls peuvent d'ailleurs supporter la fatigue de cette attente et à chaque instant des femmes et des enfants quittent leurs places dans le rang, se sentant défaillir.

A-t-on multiplié ces points de ravitaillement depuis que le journaliste russe a fixé pour nous la vision du plus terrible des exodes qu'ait encore enregistrés l'histoire?

A-t-on cherché et réussi à remédier quelque peu aux conséquences funestes du manque total, au début, d'une organisation quelconque? Les tragiques dépêches qui arrivent de Sibérie laissent bien des doutes à cet égard. A côté des comités de secours russes fonctionnent aujourd'hui partout où afflue la population du Royaume des comités polonais déployant une activité extrêmement énergique. L'initiative privée polonaise a du reste accompli des prodiges depuis le début de la guerre. Mais n'est-elle pas souvent impuissante devant l'immensité du mal !

« Nous ne sommes pas, dit M. Dorochewitch, un peuple cruel, mais il s'accomplit chez nous des choses terriblement cruelles... Nous savons transformer les travaux forcés en un enfer et la vie en des travaux forcés. »

En quoi a été transformée aujourd'hui en Russie la vie de millions de Polonais chassés de leurs foyers?

MARIE RAKOWSKA.

§

Suisse.

LE PROCÈS DE LA « BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ». — J'ai déjà parlé du décret du Conseil fédéral du 2 juillet 1915, pris, comme tant d'autres, en violation flagrante de la constitution fédérale et de la plupart des constitutions cantonales, décret par lequel on prétendait interdire désormais en Suisse, sous des peines sévères, « d'avilir publiquement

dans l'opinion ou de livrer à la haine ou au mépris un peuple, un chef d'Etat, un gouvernement étranger ». Inapplicable, car il aurait fallu saisir et poursuivre tous les jours tous les journaux, ce décret ridicule était destiné à rester lettre morte, et l'est resté. Il n'y a pas de feuille publique, en effet, qui, quotidiennement, n'avilisse dans l'opinion tel ou tel gouvernement étranger. Le Conseil fédéral saisit parfois, surtout si le pays « avili » est l'Allemagne, mais ne poursuit jamais.

Pourquoi donc, après avoir saisi un fascicule de la *Bibliothèque Universelle* où figurait un article du respectable M. Paul Stapfer, ancien doyen de la faculté des lettres de Bordeaux, renfermant quelques injures d'une élégance douteuse à l'endroit de l'empereur d'Allemagne, a-t-il, cette unique fois, poussant plus loin sa vindicte, traîné devant la juridiction du Tribunal fédéral, à défaut de l'auteur qu'il ne pouvait atteindre, l'éditeur responsable de ce médiocre morceau, M. Maurice Millioud ? Pourquoi ? Est-ce pour le plaisir de faire condamner à une peine afflictive, mais nullement infamante, au contraire, M. Maurice Millioud, qui ne s'en portera pas plus mal, et la revue qu'il dirige avec l'autorité et talent, qui ne s'en portera que beaucoup mieux ? Est-ce pour vénérer d'une génuflexion un peu plus profonde le sacro-saint Kaiser, qui n'en demande pas tant et auquel suffisent amplement les saisies, interdictions et censures préventives que pratiquent à l'envi nos administrations civiles et militaires, mesures plus effectives certes et moins dangereuses que la publicité d'un procès, dont le moindre tort est de répandre à l'infini les textes précisément que l'on prétend condamner ? Non, sans doute, car quelle que soit l'insondable imbécillité des pouvoirs publics, elle ne va pas, du moins je veux l'imaginer, jusqu'à rechercher de gaieté de cœur un résultat directement contraire à celui que poursuivent leurs mesures d'exception.

Les faits de la cause avaient en eux-mêmes assez peu d'importance, puisqu'ils n'étaient destinés qu'à servir de prétexte à une autre action, qu'à introduire et gagner une autre cause, celle des pleins pouvoirs du Conseil fédéral. Mais il fallait d'abord gagner celle-ci. Le Tribunal fédéral s'est prêté à cette double besogne avec la plus grande complaisance.

Voici les passages poursuivis tels qu'ils figurent dans l'acte d'accusation du procureur général Burkhardt, représentant du ministère public :

P. 480. — On a fait à certains mots mémorables du chancelier de Bethmann-Hollweg l'immortalité d'infamie qu'ils méritent ; mais il en est un qui a failli d'abord passer inaperçu à la faveur peut-être de son énormité même : c'est le proverbe « Nécessité n'a pas de loi », appliqué à la violation du territoire de la Belgique. Qu'est-ce que cela veut dire ? Simplement en

d'autres termes qu'il était *nécessaire* de traverser la Belgique, *puisque nous ne pouvions pas pénétrer en France autrement*. Double scélératesse! Oser faire valoir comme excuse de son crime ce qui en est l'aveu cynique et impudent! Un voleur, pour piller une maison, assassine le voisin qui l'empêchait d'entrer : il le fallait, dit-il, songez donc! Je n'aurais jamais pu emporter autrement l'argenterie, la vaisselle, les tableaux et le coffre-fort. Voilà ce qui s'appelle une raison et voilà la « nécessité » qui excuse le crime dans la morale boche!

Page 481. — Je finirai par les absoudre [les partisans de la barbarie des représailles], moi qui les ai maintes fois condamnés ; je les comprends déjà parfaitement et j'avoue que je n'ai plus la force de blâmer ceux qui estiment que l'amende la plus ruineuse ne suffira jamais pour expier le crime des démons qui ont fusillé d'héroïques défenseurs de leurs propres foyers, incendié leurs pauvres toits et la cathédrale où ils priaient, mutilé leurs enfants, assassiné leurs vieillards, violé leurs filles et leurs femmes... La justice ne peut être vraiment satisfaite que par l'égalité, sinon la parité du châtiment; pour les monstres de méchanceté, que leur conscience obtuse ou faussée ne tourmente point, ne faut-il pas des tortures extérieures qui soient l'équivalent des cruautés qu'ils ont commises et des remords qui devraient s'attacher à leurs pas comme les furies antiques?

Il n'y aurait qu'un moyen — un seul! — de satisfaire la justice sans laver, dans des torrents de sang, la terre ensanglantée: ce serait que le principal coupable payât pour les autres. Le jugement public et solennel, devant un tribunal européen, suivi de l'exécution capitale (1) du bandit couronné, qui a commis le plus grand crime de l'histoire contre la paix du monde, contre sa prospérité matérielle, contre le règne de l'esprit, contre la vraie civilisation, la vraie culture et l'humanité, nous causerait un tel soulagement que, dans la joie d'une si grande délivrance, nous pourrions absoudre les complices et les instruments de ce misérable... Mais il resterait au moins les indemnités à payer et les territoires à rendre.

Eh bien, non! Il faut condamner sans réserve la loi barbare du talion et maintenir la doctrine vraiment évangélique de notre état-major contre les pontifes sanglants des églises et des universités allemandes qui ont le front d'invoquer, pour la justification de leurs exécutions féroces, l'autorité de Jésus-Christ (2).

Ce passage est accompagné des notes suivantes :

(1) Condamné à être fusillé ou pendu « haut et court », on pourrait lui faire grâce de la vie. La conscience publique serait pleinement satisfaite par une clémence plus amère que la mort, qui ne serait, en bonne morale, qu'un prolongement et une aggravation de la peine.

(2) Il est vrai que nos soldats ont fusillé, en France et en Belgique, tous les brigands, hommes, femmes, enfants, et qu'ils ont détruit leurs habitations. Mais voir là une contradiction avec la doctrine chrétienne, c'est « prouver qu'on n'a pas la moindre compréhension du véritable esprit du Christ ». (Déclaration d'un prêtre catholique au Reichstag. « Paroles allemandes », page 134.)

Page 487. — Devant l'indignation de tout le genre humain, l'Allemagne adopte tantôt l'une tantôt l'autre (sans s'inquiéter de la contradiction) de ces

deux attitudes contraires : ou elle tente de se disculper, ou elle proclame ses abominations et s'en vante. Esthétiquement (car de morale, il n'en faut pas parler, ici, en aucun cas), *esthétiquement*, dis-je, elle est beaucoup plus intéressante lorsqu'elle a le courage de sa scélératesse que lorsqu'elle en a honte.

Tout cela est d'une bien pauvre littérature, mais, en somme, n'est pas bien méchant. Je ne suis nullement suspect de tendresse pour le pieux vieillard qu'est M. Paul Stapfer, qui m'a jadis, dans cette même *Bibliothèque Universelle*, traité presque aussi bas que l'empereur Guillaume II pour avoir écrit *l'Ecole du Dimanche*. Mais il faut avouer qu'en cette occasion son langage et ses sentiments sont ceux de tous les honnêtes gens, même en Suisse, où il en reste encore quelques-uns. L'excès même de sa légitime indignation ne dépasse pas des limites qui ont été souvent franchies chez nous. On a cité, au cours du procès, toujours dans la *Bibliothèque Universelle*, un article de M. Virgile Rossel, juge lui-même au tribunal fédéral, ô ironie ! article des plus offensants pour l'Allemagne et qui n'a pourtant été ni saisi, ni poursuivi. On aurait pu tout aussi bien rappeler la célèbre conférence de Spitteler et le fameux passage sur Caïn et Abel. Actuellement, on insulte à jet continu la Grèce et la Bulgarie, sans que la censure ait l'air de se douter de l'existence du terrible décret. J'ouvre *le Journal de Genève*, dernier numéro paru au moment où je rédige ces lignes, et je lis :

La Grèce, qui la plaint aujourd'hui ? qui l'admire ? Ayant perdu son sol, un peuple vit encore s'il a gardé l'honneur. La Pologne vit, sans territoire, depuis 150 ans. La Grèce retrouvera son sol. Elle est morte néanmoins pour longtemps. Un peuple ne joue pas avec son honneur. (F. F., *Journal de Genève*, 17 décembre 1915.)

Je déplie de même la *Semaine littéraire* et je trouve dès sa première page :

Je ne parlerai point de cette lâche attaque des Bulgares dans le dos de leurs frères par la race, répétition aggravée du même crime commis en 1913, couverte cette fois-ci par la plus noire série de mensonges diplomatiques que le monde ait encore vue. Je passerai sous silence cette monstrueuse alliance austro-bulgaro-turque à laquelle d'autres encore peut-être, dans leur for intérieur, grillent de se joindre. Je m'abstiendrai de qualifier le scandale qui couronne tant de noirceur et tant de perfidie... (Alexis François, *Semaine littéraire*, 11 décembre 1915.)

Voilà qui est au moins aussi raide que les apostrophes du vénérable Stapfer, et l'on ne saurait mieux ni plus complètement « avilir » des peuples et des gouvernements étrangers. Le procureur général Burkhardt, auteur, paraît-il, du fameux décret et chargé par la Confédération d'en assurer l'exécution par tous les moyens légaux (ou plutôt extra-légaux), ne s'en émeut aucunement. Il laisse

tranquillement « avilir », « livrer à la haine ou au mépris » tous les peuples de l'Europe. S'il s'est jeté sur la *Bibliothèque Universelle*, son zèle ne désire pas d'autres victimes. Ce qui ne veut pas dire que nous n'ayons plus rien à redouter de la censure. La censure sévit à ses heures et selon ses crises. Nous vivons sous le régime du bon plaisir. Nous ne sommes plus gouvernés d'après les lois, mais sur des ordonnances de salut public, qui elles-mêmes ne sont pas sûres, qu'on applique ou qu'on n'applique pas, selon les circonstances, les lubies ou les injonctions étrangères, mais dont la menace n'en reste pas moins toujours suspendue sur nos têtes.

La question qui se posait, dans l'affaire de la *Bibliothèque Universelle*. était donc moins de savoir si et dans quelle mesure son éditeur responsable serait condamné, que d'apprendre si le Tribunal fédéral, demeuré jusqu'ici muet dans les graves conjonctures que nous traversons, consentirait à juger sur un texte illégal.

Tel était en effet l'essentiel du procès, car une fois le décret déclaré valable en justice, il était évident que l'article poursuivi, qui y contrevenait incontestablement, ne pouvait pas ne pas être condamné.

Aussi le premier soin de l'éminent défenseur, Me Simon de Félice, professeur de droit civil à l'Université de Lausanne, fut-il, après lecture de l'acte d'accusation, de déposer d'entrée des conclusions tendant à ce qu'il plût à la Cour pénale fédérale de se déclarer incompétente, l'ordonnance du 2 juillet étant inconstitutionnelle, et le cas, à supposer qu'il fût justiciable des tribunaux, ce qui n'était pas, puisqu'aux termes de l'art. 42 du Code pénal fédéral il eût fallu une plainte préalable du gouvernement étranger prétendument diffamé, relevant alors des assises fédérales, soit du jury.

Hélas ! on vit tout de suite que le siège du Tribunal était fait, car, au lieu de se ranger à cette procédure logique et seule régulière, il refusa de disjoindre les questions et d'examiner le déclinatoire d'incompétence autrement qu'avec le fond.

Ne pouvant suivre ici tout le détail du procès, quelque intéressant qu'il soit, nous nous bornerons à donner le résumé des arguments produits de part et d'autre touchant ce point capital des pleins pouvoirs.

Argumentation de Felice. Si large que puisse être la notion des pleins pouvoirs délégués en temps de guerre au Conseil fédéral, il n'est pas admissible que l'Assemblée fédérale lui ait concédé des pouvoirs plus étendus que ceux dont elle dispose elle-même. Il ne dépend en tout cas pas de l'Assemblée, à supposer qu'elle puisse elle-même imposer au Tribunal fédéral des lois qui seraient contraires à la constitution, que le privilège soit transféré. Les Chambres n'ont d'ailleurs pas voulu transférer le pouvoir de violer la

constitution. Il y a dans la constitution des principes fondamentaux qui tiennent à l'organisation même de l'Etat. Ce sont les articles qui instituent les pouvoirs publics et, parmi ceux-ci, le jury fédéral. On n'a pas pu supprimer ces principes et on ne l'a pas voulu. Ce qui le prouve, c'est qu'au moment où ces pleins pouvoirs ont été accordés, il a été déclaré aux Chambres que ces pouvoirs n étaient pas illimités. Ils devaient se borner aux mesures propres à assurer la sécurité du pays et à maintenir sa neutralité. Le Conseil fédéral ne pouvait donc s'arroger le droit de bouleverser les institutions suisses. Dans un débat des Chambres fédérales relatif à l'impôt de guerre, la plupart des orateurs ont justement soutenu que l'Assemblée ne pouvait modifier la constitution. A plus forte raison le Conseil fédéral ne saurait-il valablement le faire. De toutes les discussions qui ont eu lieu à diverses reprises aux Chambres, il ressort sans équivoque que le pouvoir législatif n'a pas pu et n'a pas voulu conférer à l'exécutif des pouvoirs inconstitutionnels.

Argumentation Burkhardt. Le texte de l'ordonnance du 3 août 1914 parle des pouvoirs *illimités* qui sont conférés au Conseil fédéral. Le mot illimité doit-il être entendu en ce sens que le Conseil ne pourra cependant agir que dans les limites tracées par la constitution? Non, cela n'était pas possible en fait, vu les circonstances. Nombre de mesures, dans tous les domaines, ont été prises qui sont contraires aux principes généraux de la constitution fédérale. On n'a pas entendu sacrifier le pays à la légalité. C'est le bon sens même qui plaide pour la nécessité politique. Il était impossible d'accorder les pleins pouvoirs au Conseil fédéral tout en le forçant à respecter la constitution. Toutes les dispositions fédérales sont, en outre, obligatoires pour le Tribunal fédéral, qui ne peut en aucun cas en examiner la constitutionnalité. Le Tribunal ne peut se demander si une mesure prise pendant le *Notstand* (état de nécessité) est opportune ou non. Cela regarde les autorités politiques. Les libertés publiques ne sont pas menacées. Il a fallu, momentanément, les restreindre dans l'intérêt de la patrie.

A l'ouïe des théories invraisemblables du procureur fédéral, on eût pu se demander si l'on était dans la Venise du Conseil des Dix ou dans la Prusse du *Not kennt kein Gebot*. Le Tribunal fédéral se fût honoré en se désolidarisant sans autre forme de procès d'avec l'auteur de ces impudentes déclarations. Malheureusement, ce sont celles-ci mêmes qui devaient prévaloir, et, le lendemain, nous eûmes la honte et la douleur de lire dans le jugement rendu par la Cour ces paragraphes stupéfiants :

C'est en vain que le prévenu s'attache à démontrer qu'en édictant l'ordonnance du 2 juillet 1915 le Conseil fédéral a excédé les pouvoirs qui lui avaient été confiés. C'est l'Assemblée fédérale seule qui peut décider si le

Conseil fédéral a outrepassé les droits qu'elle entendait lui donner et elle a au moins tacitement ratifié l'emploi prétendument abusif qu'il en a fait, puisque,réunie depuis le 2 juillet 1915, elle n'a pas cru devoir révoquer ou désavouer l'ordonnance rendue à cette date.

Enfin, il n'est pas non plus exact de prétendre que l'Assemblée fédérale n'a pas pu autoriser le Conseil fédéral à s'affranchir des règles constitutionnelles qui, en temps ordinaire, s'imposent à l'observation des autorités. Bien que la Constitution ne comprenne pas de disposition formelle dans ce sens, il n'est pas douteux,que lorsque,par suite de circonstances exceptionnelles, le Conseil fédéral est chargé de prendre toutes les mesures exceptionnelles nécessaires pour le bien public menacé, il ne saurait être lié par la Constitution, dans cette œuvre indispensable. Le prévenu reconnaît lui-même qu'il peut être amené à restreindre certaines des garanties constitutionnelles, mais il veut qu'il respecte au moins les dispositions organiques de la Constitution : mais cette délimitation est tout arbitraire et il est manifestement impossible de prescrire au gouvernement de s'arrêter à un point déterminé, si le salut du pays exige qu'il aille au delà.

Quant à savoir si, dans tel cas particulier, par exemple, en l'espèce, le Conseil fédéral avait des raisons suffisantes pour sortir du cadre tracé par la Constitution,l'autorité judiciaire ne peut s'arroger le droit d'en décider, C'est l'autorité politique seule, soit le Conseil fédéral, sous le contrôle de l'Assemblée fédérale, qui est juge de la nécessité des mesures qu'elle ordonne dans la plénitude de sa responsabilité, vis-à-vis du pays.

En résumé, le Tribunal fédéral n'est pas compétent pour rechercher si l'ordonnance est constitutionnelle.Si même elle ne l'était pas,il ne s'en suivrait pas qu'en l'édictant le Conseil fédéral eût excédé ses droits.

Telle est la doctrine de Deux-Décembre qui sévit actuellement en Suisse. Il n'y a qu'une chose juste dans ce cynique langage, c'est de faire remonter à l'Assemblée fédérale la responsabilité première du chambardement. Il est certain que c'est l'Assemblée qui a été la principale coupable en déléguant des pleins pouvoirs qu'elle n'avait pas, et qui l'est demeurée en sanctionnant par son silence et par son inertie l'abus qui en était fait. Tout le reste n'est que mensonge ; c'est de l'Escobar tout pur. Il n'est pas vrai que le Tribunal fédéral soit tenu de juger sur des décrets anticonstitutionnels et qu'à l'arbitraire des pouvoirs publics il doive ajouter le sien. Il n'y a pas de texte légal qui puisse le soustraire à son devoir d'appliquer la constitution et de n'appliquer que la constitution et les lois constitutionnelles. Toute autre attitude n'est qu'un scandale. Le sang d'un citoyen suisse ne devrait faire qu'un tour devant d'aussi abominables théories.

La condamnation de la *Bibliothèque Universelle* devait s'en suivre automatiquement. Si l'auteur de l'article se fût trouvé sous la griffe de nos inquisiteurs, nul doute qu'il n'eût attrapé le maximum. M. Millioud, ayant pu établir qu'il avait donné le manuscrit à l'impression sans le lire et en ayant convenablement regretté les termes attentatoires au bon renom de l'Allemagne, s'en est tiré avec 500 francs

d'amende commuables, à défaut de paiement dans les trois mois, en une peine de 100 jours de prison.

Par une étrange coïncidence, le jour même où le Tribunal fédéral se couvrait d'une triste gloire par cette inique condamnation, nous apprenions l'acquittement, en Hollande, de M. Schroeder, rédacteur en chef du *Telegraaf*, poursuivi pour le même délit d'attaque contre l'Allemagne.

Il y a des juges à Amsterdam !

LOUIS DUMUR.

VARIÉTÉS

Une correspondance inconnue de Carlyle. — Un vieillard nommé Charles Ward mourut, il y a près de deux ans, à Walthamstow, où il avait mené une existence des plus retirées. Jadis, cet homme avait exercé à Londres le négoce des vins ; mais il ne bornait pas là son ambition ; il était tourmenté du désir d'écrire et de connaître la gloire littéraire. A vingt-six ans, se trouvant fort embarrassé du manuscrit des a première œuvre, l'idée lui vint de l'adresser à l'écrivain qu'il admirait le plus, et qui n'était autre que Carlyle.

A cette époque, en 1854, la renommée de Carlyle était grande, sans être encore universelle. Depuis ses débuts, trente ans auparavant, avec *la Vie de Schiller*, il avait publié *Sartor Resartus*, son histoire de la *Révolution Française*, et *Olivier Cromwell*, pour ne mentionner que ses chefs-d'œuvre ; il travaillait alors à sa biographie de *Frédéric le Grand*, commencée en 1851 et qu'il acheva seulement en 1865. Sans doute l'irascible auteur des *Pamphlets du Dernier Jour*, qui avait alors près de soixante ans, dut avoir un mouvement d'humeur devant le manuscrit du jeune négociant en vins qui lui demandait une franche opinion. Toutefois, il dut examiner plus ou moins sommairement l'œuvre de son jeune admirateur, car il lui adressa une première lettre qui n'avait rien de particulièrement encourageant :

Chelsea, 6 juillet 1854.

Cher Monsieur,

Si vous êtes décidé à vous consacrer à la littérature, et à l'entreprise fort discutable de manifester les dons que vous pouvez avoir sous forme d'autres paroles dites ou écrites, — ce que, pour un jeune homme qui prend la vie au sérieux et possède de véritables capacités et facilités *de travail* en ce monde, je considère certes comme une entreprise très discutable, — il est clairement nécessaire tout d'abord que vous vous instruisiez, que vous acquerriez des connaissances étendues et profondes, que vous amassiez de l'expérience et que vous digériez tout cela pour en tirer le suc — bref que vous soyez parvenu à conquérir quelque peu de ce qui du moins vous paraît être la sagesse et la belle et pénétrante compréhension, avant de tenter de vous exprimer devant le monde entier comme auditoire...

Sous ces termes un peu grandiloquents, où l'on retrouve la haute idée que Carlyle se faisait de sa mission d'écrivain, le jeune Charles Ward eût été bien outrecuidant s'il eût reconnu un encouragement. Dès le lendemain, cependant, l'historien éprouvait un remords de sa franchise et il s'en repentait, puisque, vingt-quatre heures après la première, Ward recevait une seconde lettre, ainsi conçue :

Chelsea, 7 juillet 1854.

Mon cher Monsieur,

Je serais fâché, certes, si mes dures paroles allaient plus loin que je ne le voulais et vous décourageaient de toute noble impulsion que vous pourriez trouver en vous... De toutes façons, employez vos loisirs à chercher la connaissance ; rachetez ainsi, si vous le pouvez, quelques heures de chaque jour ; lisez des livres, et tâchez de vous assurer que ce sont de sages livres ; fréquentez les sages, évitez la compagnie des sots ; pensez, réfléchissez, cherchez ; étudiez ardemment afin de découvrir quelque vraie et noble chose en ce monde à quoi vous puissiez jurer fidélité ; le jour peut venir où vous serez réellement appelé à *parler* à vos semblables — mais je puis vous dire qu'il serait meilleur pour vous qu'il ne vînt jamais, si ce qu'il y a en vous de noblesse et de sagesse peut se manifester sous forme d'œuvre de silence et d'heureuse activité...

Le biographe de Cromwell déplore « l'état de lépreuse brutalité » dans lequel est tombée l'Angleterre, et, le 24 septembre 1860, il approuve quelques idées dont lui avait fait part son correspondant :

Vos idées sur la terre, sur les devoirs de ses propriétaires, et sur la possession de ce qu'on appelle la « propriété foncière » sont, depuis ma jeunesse, celles que je partage fortement... « La terre (plus que toute autre chose) appartient au Seigneur » et à nulle autre personne, maintenant, jadis et en tous temps ! Mais, hélas ! je me rends bien compte que les anciennes conditions féodales ne se retrouveront jamais, non plus que rien de pratiquement semblable (encore que ce soit ce qui manque le plus, et, à vrai dire, ce qui est enfin indispensable), tant qu'on n'aura pas rejeté une immense quantité de balourdises (celles spécialement qui concernent la « liberté », etc., etc.) qu'on rabâche d'un commun accord depuis Dan jusqu'à Bersabée, y voyant la vraie raison d'être de l'homme et sa félicité en ce monde. La chiquenaude de l'Anarchie, à défaut d'autre chose, y mettra obstacle, en Angleterre, comme au pays Yankee. Attendons ! Attendons !

Les relations entre les deux correspondants prennent peu à peu un tour plus cordial, et le disciple a su faire accepter au maître de périodiques hommages sous forme de fruits et de légumes, probablement de provenance continentale. Le 11 novembre 1862, Carlyle accuse réception d'un de ces envois :

Cher Monsieur,

Grâces vous soient rendues pour votre offrande de fruits en leur saison, qui vous rappelle agréablement à ma mémoire en cette maussade fin d'année. Les oignons d'Espagne font honneur à leur pays ; les pruneaux sont si admirablement emballés ; on voudrait les laisser sans les goûter, et les

admirer comme une œuvre d'art, peut-être jusqu'à ce que Noël vienne.

Je suis constamment très occupé (bien que faisant de piètres progrès) et j'assiste avec patience et en silence à « la chute des sceptres et des couronnes », et je contemple avec une pitié et une terreur qui sont également silencieuses la consommation des Palabres Constitutionnelles et du Suffrage Universel, et nos pauvres frères yankees qui se mettent en pièces à propos de rien du tout,et, de fait « l'entrouvrement de la terre », et l'enfer et ses flammes jaillissant sur eux aussi visiblement, sinon plus, que sur Sodome et sur Gomorrhe, il y a si longtemps ! Silence ! Silence !

Le 8 octobre de l'année suivante, Carlyle remercie encore son correspondant pour un nouvel envoi de fruits et lui adresse ces conseils bien caractéristiques :

Ne soyez pas trop indigné que le monde ait la tête si dure : il l'a fort dure, et elle paraît plus dure encore qu'elle ne l'est, lorsque les parties importantes du chœur sont tenues par les sots, et que les sages sont surtout ceux qui se taisent. Mais ce n'est pas cela,somme toute, qui fasse le succès ou la ruine d'un homme. En tous temps, et en tous lieux, c'est l'homme lui-même qui est le propre artisan de son succès ou de sa ruine.

Nous ne pouvons malheureusement pas étendre ces citations si typiques. Il faut souhaiter que ces lettres inédites soient promptement ajoutées à ce que l'on a déjà de la correspondance du Sage de Chelsea qui, là encore, se révèle un merveilleux épistolier.

HENRY.-D. DAVRAY.

§

Stendhal au cabinet de lecture. — Parce que, de son vivant, les livres de Stendhal se vendaient peu, on aurait tort de croire qu'il se désintéressât de cette question. Quand il plaisante sur l'insuccès de son livre *de l'Amour*, et sur les rares exemplaires écoulés, il dissimule mal une amertume secrète ; et que, tout en s'adressant à un petit nombre d'élus, il n'eût pas été fâché dans le fond de le voir s'accroître. N'est-ce pas cette ambition qu'il accuse quand il prophétise la faveur de 1880, date à laquelle commença effectivement de luire pour lui — trop tard, hélas ! pour qu'il en jouît, — une aurore nouvelle ?

En attendant, il n'était pas insensible à l'espoir des secondes éditions. Ces lignes recopiées par Colomb sur un volume des *Promenades dans Rome* le prouvent bien : « Cet exemplaire servira pour « une seconde édition, si, malgré le peu de charlatanisme du libraire « et de l'auteur, cet ouvrage y arrive. »

Les Promenades dans Rome sont de 1829. Pour *le Rouge et le Noir*, qui parut en 1831, il s'adressa à un autre éditeur que Delaunay. C'est Levasseur, libraire au Palais-Royal, qui se chargea de lancer le roman ; et Stendhal, reconnaissant de ses efforts, ne lui épargnait pas les lettres aimables. Dans l'une, datée de Civita-Vec-

chia, le 11 novembre 1832, il le félicite de son zèle : « On me dit que « vous annoncez un nouveau roman de M. de Stendhal. A la bonne « heure... » Evidemment l'auteur et le libraire marchent d'accord, celui-ci considérant l'autre comme un homme à pousser et dont la renommée ne peut que servir sa fortune.

Pour cela, c'est peu de Paris : il faut agir sur la province, et particulièrement sur les cabinets de lecture qui s'y sont fondés à l'instar de la capitale. Décidément plus « charlatan » que l'éditeur des *Promenades dans Rome*, Levasseur y emploie jusqu'à l'influence des titres de noblesse : accordant à Stendhal une qualité de comte qui ne figure pas plus sur la couverture de l'édition originale de *le Rouge et Noir*, que sur la liste des pseudonymes publiée par M. Léautaud. Il arrive bien à Beyle de signer comte de Chadevelle ou comte de l'Espine, mais jamais comte de Stendhal. Or, dans l'un de ces vieux journaux de province si amusants à feuilleter, *l'Echo de la Frontière* du mercredi 26 janvier 1831, je trouve cet avis parmi les annonces :

Le salon public de lecture, ouvert depuis le 1er janvier 1831 chez M. Giard aîné, libraire, Grand'Place à Valenciennes, reçoit en ce moment, outre les journaux politiques de toutes les nuances, *la Gazette Littéraire, la Revue de Paris. Révélations sur les hommes et sur les choses, Rouge et Noir*, par le comte de *Stendhal, Adolphe*, roman, par *Benjamin Constant*, etc. Le propriétaire de ce nouvel établissement n'a rien négligé pour le rendre digne de fixer l'attention du public. Il prend envers ses abonnés l'engagement de leur fournir, sans rien changer aux conditions de l'abonnement, les ouvrages les plus nouveaux et les plus piquants, imprimés à Paris. Le prix d'abonnement est fixé à 3 fr. par mois, ou, par séance, 20 centimes.

Giard, honnête libraire de province, représentant à cette époque d'une dynastie établie à Valenciennes au XVIIIe siècle et qui y existe encore, n'a certainement pas ajouté de son propre mouvement la qualité de comte à un auteur qu'il ignorait. Le curieux de cette annonce est donc qu'elle révèle l'envoi d'un prospectus où cette qualité figurait; sans doute avec la complicité de Stendhal qui l'aura crue de nature à agir sur le bourgeois, outre que sa vanité y trouvait son compte. Ce n'est pas la seule fois, d'ailleurs, qu'il aurait rédigé un prospectus. Il y a quelque part un passage que je ne puis retrouver, dans lequel il agite cette importante question de réclame intimement liée au succès en province. Et l'avant-veille de sa mort, n'est-ce pas à une semblable préoccupation qu'il obéissait quand il écrivait au directeur de la Revue des Deux-Mondes, le 21 mars 1842 : « Si vous faites des annonces ou publiez des catalogues, je vous prierai d'y placer les titres des ouvrages de M. de Stendhal. » Décidément cet écrivain était aussi un homme de lettres.

ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE.

LA VIE ANECDOTIQUE

Ariane et Willy. — Littérature boche de temps de guerre. — Do, Di et Dé. — Mme de Gontcharowa et M. Larionow. — Réponse héroïque.

La vie des gens de lettres est devenue difficile, m'a-t-on dit, depuis la guerre. Je parle de ceux qui ne s'occupent que de littérature et ne sont pas en âge de porter les armes. C'est ainsi que Willy, qui est un des meilleurs observateurs des milieux où il a vécu et qui vit de sa plume, a dû pour vivre s'expatrier à Genève, les journaux réservant leurs colonnes à la singulière littérature de ceux à qui l'on a réservé le monopole des récits guerriers interdits avec raison aux militaires. Ces historiographes, les plus inattendus que l'on connaisse, prennent le pain des gens de lettres. Ils sont des civils embusqués dans la chose militaire et c'est l'une des plus vilaines embuscades. Puisse la Suisse mieux réussir à Willy que la pauvre Belgique, où il demeurait, je crois, avant la guerre !

Avant d'aller en Suisse, Willy est allé voir la Hollande. Il s'y procura un passeport. (L'officine où on le délivrait est fermée à cette heure, d'après ce qu'en ont dit les gazettes.) Avec le passeport hollandais, voilà Willy camouflé en Batave. L'esprit d'aventure le pousse et il passe chez les Boches voir donner à Dusseldorf la première d'une tragédie ressortissant à cette fausse esthétique que les Viennois exploitent depuis quelques années. La passion y est en jeu. C'est la *Salomé* d'Oscar Wilde et aussi Racine que l'on a pillés et méconnus dans ces productions misérables sans noblesse véritable, ni vérité lyrique. A Dusseldorf donc on donnait *Ariane à Naxos* de M. Paul Ernst. Mme Andor, qui faisait Ariane, était *a*ndormie et le public aussi, nous fait savoir Willy. Ayant assisté à cette première boche d'**Ariane**, Willy s'en fut à Calvinopolis en rendre compte dans les journaux suisses. C'est un comble. Mais rendre compte des rasoirs rhénans dans les gazettes helvétiques pendant la guerre de 1915, quelle situation pour un romancier bien parisien ! Cette anomalie est si apparente qu'elle n'a pas échappé aux *Leipziger Neueste Nachrichten*, qui ont dit leur fait à Willy, sans s'étonner toutefois qu'il eût pu voyager en Allemagne ; mais Willy s'en f... pas mal. Il fait la guerre à sa façon qui ne me paraît pas mauvaise. Il y a beaucoup d'Allemands en Suisse et l'on m'a raconté que, dans une petite brasserie de Genève antiboche, où Willy mangeait des saucisses avec du vin blanc, un Boche qui se trouvait là fit la remarque : « Vous parlez l'allemand avec l'accent français. » La remarque était juste sans doute, mais la réplique ne se fit pas attendre et Willy de demander de sa voix la plus douce : « Quand je dis M...e, est-ce que j'ai l'accent allemand ? » Le Boche ne répondit pas, mais dit à sa voisine que le peuple français était *ausserordentlich grob*. Willy a con-

tinué à manger. Cet écrivain délicat et spirituel a vécu en Allemagne comme Nerciat, à qui je l'ai comparé autrefois. Il a vécu en Allemagne, a loué Wagner, compté des amis allemands, mais ne s'est jamais habitué à l'absence de tact de cette race *geschmacklos* au premier chef. Le succès de ses articles dans le journal *la Suisse*, qui s'honore en accueillant l'écrivain parisien, a déterminé Willy à tenter d'autres expéditions audacieuses : l'*Ariane à Naxos*, de M. Ernst, a pris Willy pour Thésée, qui, suivant le fil qu'elle lui a donné, reviendra un jour prochain reprendre ses occupations de critique musical et de critique des mœurs, à Paris même, où son esprit est nécessaire... Toutefois, pour l'instant,

Le critique est Thésée, son art est en exil.

§

La littérature de temps de guerre n'est pas fameuse, jusqu'ici, en France, où sévissent les diverses variétés de mémoires d'un poilu. Elle est pire encore en Allemagne, d'après les spécimens grotesques d'Errinnerungen que nous avons trouvés dans les tranchées boches après la grande affaire de septembre. Un de mes camarades a emporté les plats récits où Anton Fendrich, ami du Kaiser, note platement des stupidités mensongères, touchant les sentiments des Belges à l'égard des Boches. Ce bouquin, intitulé : *An der Front*, sent la nigauderie badoise ; il est oint de tartuferies maladroites et truffé de mensonges contradictoires ; c'est à vomir !... Pour ma part, j'ai gardé un opuscule du format d'un carnet de blanchisseuse : 24 pages sous couverture de papier glacé. Au recto du premier plat de la couverture, dans un encadrement noir, blanc et rouge, il y a : *Heil unserem Kaiser ;* puis le portrait de Guillaume II (son buste de face) ; ensuite : *Ein Gruss ins Feld und an alle deutsche Welt von Oskar Brüssau.* Au verso du premier plat de la couverture se trouve un poème : *Dem Kaiser*, par Max Bewer. A la première page, on retrouve le titre avec l'indication du tirage *223-228 Tausend ;* puis les indications éditoriales : *1914 Gustav Schlœssmanns Verlagsbuchhandhung* (*Gustav Fick*), *Leipzig und Hamburg.* A la page 2, on peut lire une épigraphe en vers d'Emmanuel Geibel (1870), et une phrase du Kaiser écrite ou prononcée à la date du 6 août 1915 et où il est parlé de Dieu. Tout ce recueil de phrases patriotiques est d'une insipidité kaiserlicoboche dont rien n'approche. Page 23, on a réuni les pensées extraites des discours ou proclamations du Kaiser. Puis sur le côté intérieur du second plat de la couverture, une poésie fait allusion à une anecdote tirée d'une lettre de la sentinelle qui veillait le 16 août, à la porte du château du Kaiser. Il devait partir le lendemain aux armées et pour que le bruit des pas des sentinelles ne le dérangeât pas, on avait jeté des tapis devant le château. Après ce

poème d'Hermann Trumer, on trouve, sur le côté extérieur du second plat de la couverture, une platitude en vers d'Ulrich Meyer, « Dem Kaiser », et l'adresse de l'imprimerie : *Spamersche Buchdruckerei in Leipzig*.

§

Que sont devenus **Do Di et Dé**, les trois petits crapauds qu'André Rouveyre élevait avant la guerre et qui avaient été trouvés aux environs de Vittel au milieu du mois de juillet 1914? Rouveyre tenait beaucoup à ces petites bêtes qui lui avaient été données par une très jolie femme. Il ne se séparait jamais de ses crapauds et les élevait avec un soin scrupuleux.

Le premier logis des trois batraciens fut, après leur capture, un entonnoir à essence comme en ont tous les automobilistes; un papier les recouvrait et en somme Do, Di et Dé se trouvaient plutôt mal logés.

Après cela, ils habitèrent pendant trois ou quatre jours un bocal de bonbons anglais.

Enfin, à partir du 25 juillet, leur demeure fut un vivier en tôle destiné aux pêcheurs à la ligne et composé de deux boîtes dont l'extérieure comprenait un couvercle et une anse, tandis que celle qui est à l'intérieur était percée comme un crible.

D'ordinaire, les boîtes étaient séparées et les crapauds se tenaien sur un lit de cresson dans celle qui était trouée. Mais on les transvasait dans l'autre au moment du repas.

Quand Rouveyre partit pour Deauville, il emboîta le vivier percé dans son enveloppe, en ayant soin d'ouvrir les couvercles, afin que ses favoris ne manquassent pas d'air.

Chaque jour, vers deux heures de l'après-midi, Rouveyre nourrissait ses crapauds. Il les plaçait dans des viviers sans trous et y lâchait sept ou huit mouches vivantes. Do, dont la taille était plus du triple de celle de ses petits camarades et atteignait celle d'une petite bouteille d'encre à deux sous, mangeait pour sa part cinq ou six de ces mouches. Il attendait que l'une d'elles se fût posée, la fixait et faisait partir sa langue à une distance d'un tiers de sa propre taille, happait la mouche et l'avalait incontinent.

Ce voyage de la langue d'un crapaud est plus rapide qu'un clin d'œil. Je l'ai observé maintes fois et il m'a été impossible de rien voir de cette langue chasseresse. Je n'ai vu que la mouche disparaître dans la gueule du protégé de Rouveyre. Di et Dé mangeaient beaucoup moins; une mouche de temps en temps, tous les trois ou quatre jours, leur suffisait. Leur langue n'était pas moins agile que celle de Do et faisait aussi bien que la sienne office de boomerang, foudroyant le gibier et le rapportant dans la carnassière gourmande.

Pour se procurer ces mouches, Rouveyre entretenait à grands frais

jours. Ces mouches lui étaient payées à raison de deux pour un sou. Il était tout d'abord muni d'une petite cage à mouches métallique, jouet d'enfant qui, en l'occurrence, devenait un utile engin de vénerie.

Tous les deux jours, il apportait la cage à mouches à Rouveyre, qui faisait passer ces perdrix-à-crapauds dans un ancien bocal à kola, en verre, dont le couvercle en métal avait été percé de petits trous. Les mouches y volaient librement jusqu'à ce qu'eût sonné pour elles l'heure d'être mangées à la crapeaudine.

Le 29 juillet il arriva un malheur, la cage à mouches fut démantibulée et il fut impossible d'en trouver une autre à Deauville, où nous nous trouvions. Et les crapauds auraient risqué de jeûner si Rouveyre n'avait ingénieusement remédié à la situation en confectionnant une cage à mouches, bien plus juteuse que la précédente.

Au moyen d'un fer chaud, il creusa un bouchon dans sa partie cylindrique, n'y faisant qu'une seule ouverture qu'il garnit de barreaux, c'est-à-dire d'épingles enfoncées dans la partie supérieure du bouchon. Quand le braconnier voulait introduire une mouche, il retirait une épingle qu'il replaçait ensuite.

Pour donner plus d'aise à ses crapauds, Rouveyre joignait au cresson quelques coquillages où Do, Di et Dé se tassaient et digéraient en paix. Que sont-ils donc devenus ?

§

J'ai appris que le peintre Larionow avait été grièvement blessé. Il était sergent dans l'armée russe, qu'il rejoignit difficilement, car, au moment de la déclaration de guerre, il se reposait en Bretagne. C'est à l'occasion des ballets russes, qu'en 1914 Paris avait eu la visite des deux peintres russes très connus dans leur pays, **Mme de Gontcharowa et M. Larionow**. J'avais pu assister à la première du *Coq d'or* et faire connaissance avec Mme de Gontcharowa, qui en avait brossé les décors, et avec M. Larionow. Elle est moscovite et toute sa figure atteste le sang kalmouk qu'elle ne renie point. On ne saurait dire qu'elle est belle, mais elle ne laisse pas que d'avoir une grâce piquante et singulière qui lui vaut rapidement la sympathie de ceux qui l'approchent. Et tout particulièrement par une modestie qui ne se dément jamais et par l'ingénuité de son rire.

Pour M. Larionow, c'est un géant dont la force doit être considérable ; les Boches doivent en savoir quelque chose ; ses petits yeux sont constamment en éveil et le profil de son visage serait assez bien figuré par un angle obtus. Il a l'air d'un de ces soldats qui sont punis pendant tout le temps de leur service et qui ne se font pas plus de bile pour ça. La lecture des œuvres militaires de Georges Courteline peut donner assez bien une idée de la physionomie de M. Larionow,

un braconnier qui était chargé d'en fournir vingt tous les deux dont l'intelligence est vive et dont les jugements sont pénétrants. Ne connaissant du français que deux phrases : « C'est bon », et « c'est mauvais », il les nuançait avec un tel bonheur que, durant tout son séjour à Paris, elles lui ont servi non seulement à se tirer d'affaire, mais encore à exprimer des opinions justes, et souvent inattendues, sur les tableaux qu'il voyait et sur les gens qu'il approchait.

D'un naturel exubérant, M. Larionow criait ses enthousiasmes à tue-tête. Et la simplicité de son accoutrement lui avait vite valu la confiance des populations artistiques de Montparnasse où il habitait. Ce brave soldat ne m'en voudra pas de raconter une des diverses aventures qu'il eut à Paris. Donc, le jour du 14 juillet, M. Larionow se trouvait, vers deux heures de l'après-midi, du côté de Saint-Merry, quand des tranchées causées par une imprudente ingestion de fruits crus le déterminèrent à chercher un asile discret qu'il ne sut point découvrir. Homme de décision autant que peintre de talent, il sauta dans un taxi et, jugeant qu'il n'aurait point le temps de se rendre dans son lointain quartier, il se fit mener chez un de ses amis, boulevard Saint-Germain. Hélas ! ses forces le trahirent. Et quand son ami, épouvanté par les coups de sonnette réitérés, eut ouvert la porte, il vit devant lui une face blême qui semblait n'avoir jamais ri. M. Larionow ne lui adressa pas la parole, mais, le bousculant de l'air le plus désespéré, il gagna le lieu qu'il eût désiré atteindre un peu plus tôt.

Il en sortit bientôt et, s'étant déshabillé, il se lava complètement; après quoi, tout nu, il lava à fond son linge et son pantalon d'été, qu'il repassa ensuite fort soigneusement.

Et comme l'ami qui l'accueillait lui demandait d'où venaient les ancres tatouées sur ses lombes, M. Larionow, qui vient de Bessarabie, répondit que c'était en souvenir de ce qu'il avait été une fois à la mer et qu'il avait l'intention d'aller la revoir en Bretagne.

Puis, quand M. Larionow fut de nouveau frais et pimpant, la gaieté renaquit dans ses yeux et sur ses lèvres et il se remit, ainsi qu'il en a l'habitude, à croquer ceux qui l'entouraient sur tous les bouts de papier qui lui tombaient sous la main.

§

Entendu dans une tranchée cette **réponse héroïque** :

« Mais nom de dlà, tu es blessé et tu ne le dis pas. Fallait crier, mon vieux ! »

— « Crier ! T'es pas fou ! ce mort qu'est là s'plaint pas, crie pas; je m' serais fait honte de crier en n'étant que blessé. »

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Le Pangermanisme continental sous Guillaume II (de 1888 à 1914). Avec une préface par Charles Andler ; Conard. 7 50

Littérature

André Duboscq : *La Victoire sans ailes,* avant-propos de M. Gaston Deschamps ; Figuière. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Agache, Auburtin, Redont : *Comment reconstruire nos cités détruites.* Préface par M. Georges Risler ; Colin. 6 »

Les Alsaciens-Lorrains en France pendant la guerre ; Berger-Levrault. 0 60

Jack de Bussy : *Réfugiée et Infirmière de guerre ;* Figuière. 3 50

Carte des Balkans : Brindisi. Monastir-Belgrade-Sarajevo ; Berger-Levrault. 0 75

Ch. Castre : *L'Angleterre et la guerre ;* Didier. 3 50

Les Communiqués officiels. XV : du 1er au 30 septembre 1915. Berger-Levrault. 0 60

Gustave Crouvezier : *L'Aviation pendant la guerre.* Préface de Maurice Barrès ; Berger-Levrault. 3 50

Jules Destrée : *Les Socialistes et la guerre européenne ;* Van Oest » »

Colonel F. Feyler : *La Guerre européenne.* Avant-propos stratégique. La manœuvre allemande ; Payot. 7 50

Alvaro Alcala Galiano : *La Vérité sur la guerre.* Trad. de l'espagnol par Alfred de Bengoechea. Avant-propos de Paul Hervieu ; Risier. 1 50

Leon Goulette : *L'Absinthe et l'alcool dans la défense nationale.* Préface de M. Henri Schmidt ; Berger-Levrault. 2 50

Nos Marins et la Guerre. II : 3 avril-14 août 1915 ; Berger-Levrault. 0 60

L. Sainéan : *L'Argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front ;* Boccard. 2 »

Ernest Soua : *La Vérité sur la guerre ;* S. n. n. d. » »

Otto Richard Tannenberg : *Le Rêve allemand. La plus grande Allemagne.* Trad. française, avec une préface de M. Maurice Millaud ; Payot. 4 »

Henry de Varigny : *Mines et tranchées,* Avec 5 figures ; Berger-Levrault. 0 60

Le Vie et la mort de Miss Edith Cavell. Préface de M. Paul Painlevé. Avec 2 portraits ; Fontemoing. 3 50

Philosophie

Clodius Piat : *L'Intelligence et la vie ;* Alcan. 2 50

Poésie

Léon Franc : *Chant devant le Barbare.* Avec une préface d'Emile Ripert et un dessin d'Oscar Eichacker ; Sansot. 3 50

Rosita : *Echos dans la tourmente ;* Cassegrain, imp. 1 50

Questions religieuses

Chan. B. Gaudeau : *L'Allemagne ennemie de Dieu et de toute religion ;* Foi catholique. 2 15

Roman

Noëlle Roger : *Le Feu sur la montagne ;* Attinger. 3 50

Carl Spitteler : *Le Lieutenant Conrad ;* Trad. de M. Valentin ; Payot. 3 50

Patience Warren : *Plus haut.* Adaptation française par Perrine des Ronces ; Figuière. 3 50

H.-G. Wells : *Bealby.* Trad. par Maxime Maury ; Conard. 3 50

Varia

Almanach Hachette 1916 ; Hachette 3 50

Christophe : *Monographie de Legrincheux.* Avec de nombreux dessins. Colin. 1 25

Nett : *Histoire de deux petits Alsaciens pendant la guerre.* Images de Lisbeth ; Berger-Levrault. 5 »

Martin Prince L. L. D : *La Psychologie du Kaiser.* Trad. de l'anglais par F. Pineaud ; Alcan. 0 60

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Albert Mockel. — Prix littéraires. — Feu l'Allégorie. — Le Recouvrement des droits d'auteur. — Une lettre inédite de Charles Dickens à Thomas Carlyle. — Muguet et « Maiblume », comme il y a Culture et « Kultur ». — La fin de l'opium. — La maison du poète. — Une histoire macabre. — Littérature spéciale. — Le nu à Bilbao. — Achetez des livres ! — L'Uruguay et la France. — Femmes décorées. — L'Exposition Gino Severini.

Une lettre de M. Albert Mockel.

Mon cher ami,

Je feuillette le volume que vient de publier à Londres M. Jethro Bithell, *Contemporary Belgian litterature*. Livre excellent et que j'aime beaucoup. Je l'aimerais encore plus si je n'y découvrais la phrase suivante, qui me concerne : « Chose étrange, cet ardent champion de la culture française contre la culture germanique est lui-même d'origine germanique » — *Strange to say, this ardent champion of French culture against Germanic culture is himself of German descent.*

Je croyais en avoir fini avec une légende créée à Vienne, il y a quelques années, par M. Otto Hauser, et reprise depuis lors par certains. Avec les intentions les plus gracieuses du monde, le critique de la *Neue freie Presse* voulait faire de moi un Germain ; sa bonne volonté s'étendait d'ailleurs sur Henri de Régnier, sur Remy de Gourmont, et sur quelques autres qu'il annexait pareillement, — ceux-ci comme normands.

J'ai protesté alors dans le *Mercure* comme il convenait ; mais il faut bien que je demande asile à cette maison amie pour une protestation nouvelle, en m'excusant d'y parler trop longuement de ma modeste personne. C'est que j'ai contre moi, paraît-il, toutes les apparences ! Eh bien, examinons ces apparences-là.

Il se trouve, tout d'abord, qu'une femme de lettres appelée Johanna Mockel, née à Bonn, acquit du renom en Allemagne comme romancière et comme musicienne vers 1850. Elle est signalée dans la *Grande Encyclopédie*... Je me serais fort bien accommodé, ma foi, d'un lointain cousinage avec une femme réputée charmante ; ma curiosité éveillée par des amis, je voulus y aller voir. Hélas ! je n'ai pu rencontrer nulle trace d'une parenté quelconque avec cette délicieuse personne. Preuve convaincante que je m'excuse de produire : nos armes bourgeoises et celles des Mockel d'Allemagne ne sont pas les mêmes ; nos merlettes et nos tiercefeuilles n'ont rien de commun avec leur double chevron. Mais à supposer qu'un rameau détaché de la famille eût pris racine en Allemagne à une époque reculée, ce qui est assurément fort possible, quelle induction en pourrait-on tirer quant à mon origine ? Suis-je donc de race américaine parce que je ne sais quel arrière-grand-oncle prit part à l'expédition de La Fayette, et mourut de l'autre côté de l'Atlantique ?

La famille de mon père, d'après ses traditions, descend d'un officier des troupes espagnoles cantonnées au XVI[e] siècle dans la principauté de Liége et dans le duché de Limbourg ; mais je n'en connais pas de traces authentiques avant les premières années du siècle suivant. Elle est alors établie dans le duché de Limbourg, pays de « marche » qui comprenait, outre une partie de la province de Liége actuelle et la ville à demi liégeoise de Maes-

tricht, une région depuis lors englobée dans la Prusse. Région où l'on parlait français, d'ailleurs, et où notre nom s'est même orthographié *Mocquel*, à la française. Au surplus, cinquante ou soixante ans *avant* cette annexion, mes ascendants se fixaient à Maestricht, puis à Liége, où mon bisaïeul épousait une Liégeoise, et où est né mon grand-père. J'examine les noms de leurs femmes, en remontant à partir de mon bisaïeul, — ce sont les noms de bonnes bourgeoises wallonnes : Hotchamps, Donné, Reynier. Un seul nom de ces lointaines grand'mères est douteux : Clébank, mais il ne peut être allemand, puisqu'il n'y a pas dans la langue allemande un seul mot commençant par *c, l, é ;* c'est donc, sans doute, une mauvaise graphie du nom wallon ou français *Clébanc*. — Vraiment, si je suis allemand de ce chef, l'arrière-petit-fils d'un Lorrain d'Avricourt établi à Paris depuis le XVIIIe siècle doit être considéré comme Allemand, — pour la belle raison que l'insatiable Prusse a volé l'Alsace-Lorraine en 1871.

Est-ce tout ? Non, pas encore, car il y a ma famille maternelle, et son nom septentrional de Behr, qui est joint à mon nom. Septentrional, oui, mais pas allemand : son orthographe primitive (*Bere*) est même toute scandinave. Cette famille a donné, il est vrai, en Allemagne (au XIIIe et au XIVe siècle !) trois branches qui s'y sont développées. Mais ces parents-là sont plus éloignés encore que n'aurait pu l'être ma regrettée « cousine » Johanna. Ma mère descendait, en effet, d'un officier de la cour de Suède sous Gustave-Adolphe, et son origine plus lointaine, — divers écrits de chancellerie en font foi, — la rattachait à la vieille souche *courlandaise* de la famille : Berhof est près de Riga. Et puis, ces comtes Behr d'Allemagne sont de riches seigneurs, et moi je suis un pauvre diable de poète.

Mon bisaïeul maternel est né en Waldeck (ah ah ! un aveu...) — oui, mais pour s'en venir tout jeune aux Pays-Bas épouser une Française, et du plus authentique sang français. Il ne parlait, n'écrivait que le français ; et il était si germain en son cœur qu'après avoir refusé sa fille à un hobereau allemand et avoir souhaité en vain qu'elle épousât un Français, il la maria à un officier hollandais, « parce qu'il avait combattu à Leipzig pour la France, bien que la Hollande eût quitté l'alliance de Napoléon ». De tout cela j'ai les preuves, qu'a bien voulu réunir et me remettre une gracieuse Française, la comtesse d'H... — Ce Germain renforcé avait aussi des fils ; tous prirent part à la Révolution belge, dont on n'ignore pas les tendances françaises, et l'un d'eux avait épousé une Wallonne de Namur, ma grand' mère. Voilà comment je suis d'origine germanique.

Pardonnez-moi l'effrayante longueur de cette lettre. Il fallait, une bonne fois, mettre tous les points sur tous les *i*. — Et maintenant, j'espère qu'on voudra bien voir en moi ce que je suis : un Wallon, un Liégeois, — c'est-à-dire un Belge qui se sent tout Français par le sang, par l'esprit et par le cœur.

Affectueusement à vous,

ALBERT MOCKEL.

§

Feu l'Allégorie. — Si la guerre a plongé les arts plastiques dans un sommeil qui semble ne devoir cesser qu'avec elle, ce n'est vrai que pour la peinture et la sculpture. L'affiche et la caricature, le dessin en général, ont trouvé, grâce à la guerre, un développement immense. Il suffit, pour

s'en convaincre, de considérer les murs et les journaux, ces truchements indispensables à l'activité de l'esprit moderne.

Mais en même temps on constate qu'une évolution s'est accomplie dans l'âme populaire, évolution que caractérise la disparition à peu près complète de l'allégorie. Plus de femmes aux ailes déployées, brandissant glaives et boucliers. La France, la Victoire, la Liberté, la Justice ne conduisent plus au combat le peuple multiforme, en blouses et en redingotes, coiffé de casques, de képis, de casquettes et de chapeaux de soie, dont les romantiques nous léguèrent le poncif. Seul des journaux, le *Supplément du Petit Journal* s'attarde à cette imagerie désuète. Seul de nos humoristes, Willette, mais avec une gentillesse narquoise, nous représente encore Marianne, Albion et Germania dans leur accoutrement traditionnel. Seul de nos affichistes, M. Luc-Olivier Merson nous fit voir une Renommée fort embarrassée de sa trompette et descendue évidemment de quelque enseigne de charcutier.

Le réalisme a conquis lentement la sensibilité publique. Il en a chassé le symbolisme de 1830, 1848 et 1871. Rompant avec Gustave Doré et Delacroix, c'est à l'école de Raffet que se sont mis nos dessinateurs de 1915. Leurs poilus sont fils de ses grognards, et fils plus chers au peuple que ne le furent leurs pères, puisqu'ils sont tout le peuple même.

Il est intéressant de noter qu'au cours d'une guerre où s'est faite la plus grosse dépense d'idées générales et abstraites que le monde ait connue, les sympathies de la foule se sont exclusivement cristallisées sur cet objet concret : le Poilu, c'est-à-dire le civil habillé en soldat et armé pour la défense de son foyer, le bonheur de sa femme et de ses enfants, la sauvegarde de sa petite fortune, la paix de ses vieux jours. Car tel est bien, dans la pensée populaire, le sens de la guerre et l'utilité des souffrances endurées par nos soldats. Le réalisme plus sentimental qu'héroïque des affiches et des dessins que produit chaque jour en fait foi. — A. B.

§

Le Recouvrement des droits d'auteur. — Le Comité de la Société des Gens de lettres vient de décider que la « perception des œuvres inédites » — ainsi s'exprime la *Chronique* officielle de la Société — pourrait être faite désormais, sur la demande des sociétaires et adhérents, par l'administration de la cité Rougemont.

Pour ceux qui se demanderaient ce que désignent les mots « perception des œuvres inédites », il est bon de préciser qu'il s'agit des droits d'auteur à percevoir sur les livres et les articles, chez les éditeurs et les directeurs de journaux et de revues.

Donc, le garçon de recettes de la Société des Gens de Lettres aura qualité pour se présenter, au lieu et place des auteurs, à la caisse des maisons d'édition, à celle des quotidiens et des périodiques. Sur les sommes ainsi perçues, la Société prélèvera un droit fixe de 2 o/o destiné à améliorer le sort des pensionnaires et des sociétaires indigents.

On aurait tort de fonder de grands espoirs sur les ressources qui viendront, par cette voie, grossir la caisse sociale de la Société. Les conditions dans lesquelles s'effectue en France le trafic des ouvrages de l'esprit se prêtent mal à ce mode commercial de recouvrement.

§

Prix littéraires. — La commission de la Bourse nationale littéraire de voyage, présidée par M. Emile Blémont, a décidé, par un vote unanime, de scinder le prix en trois « allocations » de mille francs chacune. Les bénéficiaires de ces allocations ont été M. Christian Frogé, poète, sous-lieutenant au 43e colonial, grièvement blessé, et les familles de Léon Bonneft et de René Toutain, jeunes prosateurs tués à l'ennemi.

Parmi les derniers lauréats de la Société des Gens de lettres on relève les noms suivants : Louis Pergaud, porté comme disparu depuis plusieurs mois et dont la mort est malheureusement trop à craindre ;

René de Chavagnes, officier comme Louis Pergaud, blessé à la tête et cité à l'ordre de l'armée ;

Louis Thomas, lieutenant de chasseurs à pied (croix de guerre avec palme) ; Emmanuel Bourcier, Henri Bachelin, Emile Henriot, etc.

§

Une lettre inédite de Charles Dickens à Thomas Carlyle. — L'original de cette lettre appartenait à deux demoiselles Howden, qui habitent à Haddington, en Ecosse, la maison même dans laquelle naquit Jeanne Welsh, qui devait épouser Carlyle. Le grand-père des Misses Howden actuelles exerçait la profession médicale, et, selon ce qui se fait souvent en Grande-Bretagne, il était associé avec le Dr Welsh, père de la future Mrs Carlyle. La lettre a été offerte au British Ambulance Committee, qui doit la vendre au profit de sa caisse.

Villa du Camp de Droite, Boulogne
jeudi soir, 13 juillet 1854.

Mon cher Carlyle,

Je vais, le mois prochain, publier en un volume une histoire qui paraît actuellement dans *Household Words* et s'appelle *les Temps Difficiles*. Je l'ai construite patiemment en vue de sa publication en un tout sous une forme peu coûteuse. Elle contient ce qui, je l'espère avec ferveur, ainsi présenté, secouera bien des gens endormis dans une erreur terrible de nos jours. Je sais qu'elle ne contient rien sur quoi vous ne pensiez comme moi, car nul ne connaît vos ouvrages mieux que moi. Je désire inscrire sur la première page une dédicace à Thomas Carlyle. Le puis-je ?

Autre chose, nous vivons ici dans une maison française, bizarre, aérée, solitaire sur le haut d'une colline exposée aux vents — tout à fait à l'écart des Chasseurs de Lions devant le Seigneur (ou le Diable), et cependant c'est un endroit aussi frais et naturel que vous en vîtes jamais, et à sept heures de London Bridge. Pouvez-vous me donner quelque chose qui se rapproche de ce simple et jovial espoir qui seul condescend à venir de vous, que vous et Mrs Carlyle pourriez venir passer une semaine avec nous en septembre ? Si vous me dites oui, elle et Mrs Dickens auront le mandat d'assurer le repos, et ainsi mes amitiés à elle et à vous.

Affectionnément votre
CHARLES DICKENS.

P.-S. — Je me dispenserais de fioriturer, si ce n'était dans ma nature.

Par le terme « chasseurs de Lions », Dickens fait allusion à ces personnes importunes qui pourchassent les célébrités et les capturent pour les exhiber à leur table ou dans leurs salons. Le post-scriptum se rapporte au paraphe fameux dont l'écrivain accompagnait sa signature. « Les Temps difficiles », le roman dont parle Dickens, parut du 1er avril au 12 août 1854 dans la revue hebdomadaire *Household Words* et il fut publié en un volume à cinq shillings dans le courant d'août. La lettre ne se trouve dans aucun

recueil de correspondance de Dickens, ni dans aucune biographie de Carlyle. L'œuvre à laquelle elle a été donnée est particulièrement intéressante pour les Français. Le *British Ambulance Committee* fonctionne sous le contrôle du Service de santé militaire et soigne les blessés français dans les Vosges depuis le début de la campagne. Les présidents sont le Duc de Portland et l'Amiral Lord Charles Beresford, et les vice-présidents Lord Bertie, ambassadeur d'Angleterre à Paris, et M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres. — H.-D. D.

§

Muguet et « Maiblume », comme il y a Culture et « Kultur ». — M. Alfred H. Fried écrit ces lignes dans son « Journal de la Guerre », que publient mensuellement les *Blætter fuer zwisschenstaatliche Organisation :*

L'« Association des cultivateurs de muguet » a adressé au chancelier de l'Empire une pétition pour demander l'interdiction des fleurs étrangères qui, par la Suisse, pénètrent en grande quantité en Allemagne. Un écho, rapportant le fait, conclut : « L'unique moyen d'aller au secours des cultivateurs allemands de muguet serait peut-être d'obtenir des amateurs de fleurs qu'ils s'engageassent à refuser toutes les fleurs étrangères et, par suite, à n'accepter que le charmant muguet cultivé dans notre pays en si grande quantité. User, — pour en faire don aux blessés ou pour en décorer les lazarets, les maisons de convalescence Et nos salles de fêtes, — de fleurs françaises et italiennes, devrait être particulièrement pénible. » Pénible ? Ce ne peut l'être que pour des âmes profondément corrompues par le chauvinisme. Combien criante cette confusion dans les idées, qui établit une différence entre les fleurs nationales et les fleurs ennemies ! Que fera-t-on du vent qui souffle sur nous venu d'Angleterre et de France ? Quoi des nuages qui, formés des vapeurs essorées de la terre ennemie, arrosent la terre nationale ? et quoi encore des « nuages allemands » qui se répandent impudemment sur les champs de l'étranger ?

§

La fin de l'opium. — Cette guerre promet d'ouvrir non seulement un nouvel ordre politique, social, économique, mais aussi un nouvel ordre moral. Ordre plus rigoureux que l'ancien, lequel s'était fort relâché depuis sa fondation en l'an 1 de notre ère. « Aime Dieu et ton prochain, disait son fondateur, et tu seras heureux pendant l'éternité. » La nouvelle règle est celle-ci : « Ne bois pas d'alcool, ne fume pas l'opium, et tu vivras vieux, tu auras des enfants nombreux et bien portants qui feront honneur à l'Etat. »

La sixième année de la République chinoise (1917) ayant été fixée par entente mutuelle entre les gouvernements chinois et anglais comme date de la suppression totale de l'opium en Chine, toutes plantations, exportations et importations devront cesser avant un an. Les fumeries devront disparaître. Pendant l'année 1916, l'importation de l'opium en Chine sera réduite à 10.000 chests. Des contrôleurs seront nommés par la Grande-Bretagne pour surveiller l'exportation de l'opium des Indes.

Mais verrons-nous jamais la sixième année de la République chinoise?

§

La maison du poète. — Les amis et les admirateurs d'Emile Verhaeren ont appris avec joie que la maison du poète, en Hainaut, a été respectée par les Allemands. Le petit ermitage du *Caillou-qui-bique* a reçu la visite d'officiers bavarois, mais ceux-ci s'y sont bien conduits.

Il eût été particulièrement regrettable de voir détruite ou détériorée la

maison où le poète écrivit *les Heures claires*. C'est de cette retraite, cependant qu'il partait, certains jours d'ardeur, vêtu d'une houppelande de berger, un gros bâton noueux dans la main.

— Où vas-tu ? demandait son épouse inquiète.

— Là-bas ! répondait le poète d'un geste large.

Là-bas, c'était le bout du jardin, mais c'était aussi l'horizon, la frontière, la France. Parti avec son bâton pour tout bagage, le poète ne rentrait parfois au *Caillou-qui-bique* que trois mois après.

§

Une histoire macabre. — Au début de la guerre, au moment où nos armées se repliaient en hâte sur Paris, une bande de soldats perdus, harassés, se trouva soudain à l'entrée d'un petit village de la Brie. Le sergent annonça *Serqueuil*, nom qu'il venait de lire sur le poteau indicateur.

— Cercueil ! répétèrent les soldats fourbus.

Ils entrèrent pourtant dans le village.

Sur la petite place de l'église, le café traditionnel portait sur sa devanture : *Bière de Serqueuil.*

— Bière de Serqueuil, dit le sergent.

— Bière de Cercueil, répétèrent les soldats.

Quelques-uns, des paysans, à qui l'orthographe importe peu, sentaient leurs cheveux se hérisser.

Mais on était en août. Ils mouraient de fatigue, de faim, de soif, de soif surtout. Ils burent de la bière de cercueil...

§

Littérature spéciale. — On s'est beaucoup occupé de modes et de journaux de modes depuis la guerre. Il s'agissait de défendre, contre la concurrence allemande, notre industrie de la couture que les journaux de mode représentent. Voici maintenant qu'un chroniqueur du *Temps* s'en prend à la littérature si spéciale des dames de la mode et entreprend de la réformer. Quelle entreprise !

De grâce, implorait cet homme courageux, moins de « robes ensilhouettantes » ou « pastillées », de jaquettes « allurées », d' « écharpes passionnément légères », de « petites robes simples de guerre ». Moins de néologismes et moins de barbarismes. De grâce, mesdames Grisette, Fleurette, marquise Durand ou comtesse Dupont, écrivez en français lorsque vous parlez de modes ou de chiffons : ce sera encore la meilleure façon, et la plus spirituelle, de donner à vos journaux la signature du pays.

Hélas ! le jour même où paraissaient ces sages conseils, un journal du matin nous offrait une chronique de mode avec *la coiffure du moment réminiscée de l'époque en 1830 !*

Que notre grave confrère abandonne toute espérance de voir s'améliorer la littérature des chroniqueuses de mode. Et pour le consoler voici une anecdote :

Une certaine comtesse Durand ou Dupin, chroniqueuse attitrée d'un journal de modes populaire, écrivit un jour une *Causerie* qui débutait ainsi : « En ce joli printemps 1905, la mode est éclectique. » Cette épithète surprit si fort la clientèle que des lettres arrivèrent par centaines. Qu'était-

ce que la mode éclectique? S'agissait-il d'ampleur ou de ruchés nouveaux? On a tant de respect, en province, pour la chose imprimée que personne n'osa exprimer la possibilité d'une coquille. Une lectrice, cependant, une demoiselle de Cambrai, demanda si ce n'était pas *électrique* qu'il fallait dire. La directrice tança vertement la chroniqueuse et la pria d'employer désormais une langue moins savante et plus féminine.

§

Le Nu à Bilbao. — L'Association des artistes basques avait ouvert récemment une exposition de peinture à Bilbao. La population se rendit en foule au vernissage. Mais au moment de la plus forte affluence, le propriétaire du local se précipita tout essoufflé à travers les salons et expulsa tout le monde, y compris les tableaux.

On ne tarda pas à savoir pourquoi. Parmi les tableaux exposés, se trouvait un « nu » du jeune peintre Gustave de Maetzu. Or, ce « nu » avait été tout de suite signalé aux « Pères la Pudeur » de l'endroit, et ceux-ci étaient venus sommer le propriétaire du local de fermer son exposition (quatre siècles plus tôt ils eussent fait brûler le tableau avec le peintre).

Le journal espagnol qui conte cette historiette conclut très sérieusement en disant qu'elle est significative du lamentable esprit qui règne de l'autre côté des Pyrénées, et qui fait de l'Espagne un pays attardé et secondaire. Contentons-nous de penser que notre sénateur Bérenger, mort à Paris, s'en est allé revivre en Espagne.

§

Achetez des Livres ! — Pendant une quinzaine — *A National Book Fortnight* — ce conseil a été répété dans des pages entières des quotidiens et des périodiques anglais. Les éditeurs avaient eu l'excellente idée de s'entendre pour lancer cette recommandation au moment où l'on songe aux achats de cadeaux pour Noël et le Jour de l'An. « Pensez à la bienvenue que font à un livre tous ces braves marins qui gardent les passages des mers, ou aux soldats qui vont passer les longs mois d'hiver dans les rudes bivouacs du front. » Après cela, le futur acheteur peut lire les choses exquises qu'Arthur C. Benson trouve à dire sur les « chers visages familiers » des livres souvent repris, pour qui on éprouve une tendresse particulière et qui deviennent des amis dont on ne peut plus se passer. Ensuite, c'est Mr Arnold Bennett qui, sans nier l'attrait des vieux bouquins, prononce le plaidoyer le plus ingénieux, le plus énergique, et le plus convaincant, espérons-le, en faveur des livres nouveaux. « Je suis orfèvre, c'est entendu, convient spirituellement Mr. Bennett, mais notez que je lis presque autant de livres que j'en écris! » Et il est d'avis que contre chaque ouvrage d'auteur ancien, il faut acheter deux volumes d'auteurs nouveaux, car s'il est bon d'entretenir le goût des classiques, il est infiniment meilleur d'aider à créer les classiques, en se risquant parmi les nouveautés pour y découvrir ce qui possède vraiment du mérite. On commet des erreurs, c'est inévitable, mais comme nul n'est classique en naissant, il faut, pour le devenir, la curiosité et la hardiesse des personnes de bonne volonté qui se risquent à acheter le livre nouveau d'un auteur inconnu.

Ceux qui s'en tiennent à louer les auteurs d'autrefois sont de naïfs snobs. Ils ne font rien d'extraordinaire à encenser et à glorifier sans cesse des

auteurs sur les mérites de qui tout le monde est d'accord. Ceux qui témoignent d'un inepte mépris pour la production contemporaine et exaltent Victor Hugo ou Alfred de Vigny se seraient jetés sur Laharpe ou Delille s'ils avaient été contemporains des romantiques.

L'éloquence de Mr Bennett est irrésistible. Elle ne laisse aucune place à la contradiction. Les arguments pleuvent comme ces rideaux de feu que lancent les canons des Alliés dès que les Boches font mine de sortir de leurs réduits, ou plutôt comme ces « arrosages » qui bouleversent et détruisent les remparts de l'ennemi ; car tout à coup Mr Bennett part à l'assaut et enlève la position. « Qui oserait nier, s'écrie-t-il, que la mesure de l'intellect et du progrès réel d'une nation est révélée par les factures de ses libraires ? »

Cette campagne en faveur des industries du livre et des auteurs a eu d'excellents résultats, nous a dit Mr William Meredith, président de l'Association des Editeurs anglais. Souhaitons que les éditeurs français reprennent pour leur compte cette séduisante idée. — H.-D. D.

§

L'Uruguay et la France. — La bataille de la Marne, par quoi la France — et, il semble, le monde entier — fut sauvée, ne cesse d'avoir toute sa signification au regard des nations neutres. L'Amérique du Sud, plus que toute autre peut-être, bien qu'étrangère à notre continent, mais parce que de race latine, l'a commemorée en maintes occasions et, le 13 septembre 1915, c'est la ville de Montevideo qui organisait, sous les auspices d'un comité Pro-France, au Théâtre Urquiza, une soirée en son souvenir. Nous avons en main le discours prononcé à cette occasion par M. Hector A. Gerona. C'est un hymne à la France, et dont voici quelques strophes :

France ! Sommet-guide, soleil iman qui appelle et attire, divinité qui sème et inspire.

Tu es conseil et exemple dans l'histoire qui enseigne. Tu es cerveau qui crée et muscle qui façonne dans le présent où tu vis, tu souffres et tu chantes.

Tu es le sourire de promission et l'interprète subtil de l'avenir incertain.

Tu es née favorite, et, dans le partage des destinées supérieures, ton lot a été le meilleur et le plus immarcessible.

Ton labeur du passé a construit une pyramide glorieuse, et à son sommet tu places le phare éblouissant qui lance des éclats prophétiques pour les races.

C'est ton phare, ô France ! qui émet des clartés sœurs de la vérité, fait la lumière dans les consciences et réchauffe les âmes.

C'est encore lui qui darde les rayons féconds de l'idéal sur le monde enfoncé dans les ténèbres de l'erreur et du préjugé.

Et les hommes furent libres et les hommes eurent des droits !

Et il t'a été donné de crier de ton accent aux inflexions universelles : « Le jour de gloire est arrivé » !

Aujourd'hui, comme hier, tu remplis ta haute mission. Aujourd'hui, comme hier, « contre nous, de la tyrannie l'étendard sanglant est levé ».

Et tu affirmes, de nouveau, la plénitude de la solidité du patrimoine que tu as créé et semé à tous les vents : la Liberté et la Civilisation !

Ton Génie, toujours en action, jamais lassé, pose son doigt sur Joffre, — sauve à la Marne ton cerveau, Paris, et avec lui ta cause et celle du monde.

Et demain ? On le pressent, ton demain. Comme tu as vaincu, comme tu vaincs encore, tu vaincras toujours.

§

Femmes décorées. — On a beaucoup loué les Françaises, depuis le début de la guerre, pour leur activité et leur intelligente initiative qui les

ont fait remplacer les hommes en bien des occasions et souvent de façon fort avantageuse. Louanger les femmes est bien, les récompenser est mieux encore.

Un député de l'Orne, M. Adrien Doriac, a proposé au ministre de l'Agriculture,— suivant le style parlementaire, — un vœu tendant à accorder aux cultivatrices une promotion exceptionnelle du mérite agricole. « Le gouvernement, a dit à peu près M. Doriac, se doit à lui-même d'attester sa gratitude aux Françaises, aux femmes de cultivateurs qui, dans les circonstances actuelles, ne se sont pas laissé abattre par de douloureuses préoccupations personnelles et ont continué avec courage et dévouement la tâche quotidienne. »

Souhaitons, — toujours en style parlementaire, — que le vœu de M. Doriac soit pris en considération. Il serait plaisant autant qu'équitable de voir le ruban vert sur des poitrines féminines. Et non seulement sur les poitrines des robustes paysannes, mais il devrait orner aussi d'élégants corsages. Bourgeoises et même nobles dames y prendraient goût. Au surplus les travaux des champs comportent en eux-mêmes quelque chose d'élevé, de mystique. Ils furent, de tout temps, chantés par les poètes. C'est peut-être pour cela qu'il y a dans toute femme une âme de fermière.....

Attendons-nous à voir apparaître bientôt le snobisme du Poireau.

§

L'exposition Ginô Severini (*Première exposition futuriste d'art plastique de la guerre et d'autres œuvres antérieures*) sera ouverte à la Galerie Boutet de Monvel (18, rue Tronchet) du 15 janvier au 1er février. On y verra de la peinture, des dessins et des dessins colorés. L'exposition sera inaugurée par une conférence de l'artiste : *Les arts plastiques d'avant-garde et la science moderne*, dont voici l'argument : 1° Origine physique de l'émotion esthétique ; 2° la vie fragmentaire, ultrarapide et prismatique, milieu de perception ; 3° analogies plastiques, synthèse plastique des idées, nouveau symbolisme plastique.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Le 5 janvier la nouvelle Rente 5 o/o a été introduite en bourse et a eu tout de uite le succès auquel on s'attendait. Très recherché dès le début de la séance, otre nouveau fonds n'a pas tardé en effet à s'inscrire à 88 fr. 15 le libéré et 3 fr. 50 le non libéré, soit avec une prime de o fr. 90 et o fr. 50 respectivement.

Voilà qui est de bon augure et fait un heureux constraste avec le trouble jeté ans les finances allemandes par la dépréciation continue du mark. Sur le marié de New-York la perte ressort à 21 fr. 88 pour cent, pendant que sur ceux de urich et Genève elle se traduit por 23.48 et 23.88 pour cent de sa valeur.

Le marché dans son ensemble s'est d'ailleurs montré assez ferme, notamment ır les fonds d'Etats neutres et les valeurs de cuivre.

Les fonds russes sont mieux disposés sur les nouvelles plus satisfaisantes de offensive de nos Alliés :

Russe 4 o/o 1901 68.60 ; 4 1/2 o/o 1909 76 fr ; 5 o/o 1906 83.70 ; 3 o/o 1891).20.

Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer ne donnent lieu qu'à insignifiants échanges : Orléans 1040 ; Est 735 ; Nord 1150 ; Midi 940 ; yon 975.

Un relèvement assez sensible des cours s'est manifesté sur les actions des ands établissements financiers :

Crédit Lyonnais 965 ; Comptoir d'Escompte 647 ; Société Générale 490 ; Banie de Paris 850 ; Union parisienne 565 ; Crédit Mobilier 330 ; Banque russe du mmerce et de l'industrie 505.

LE MASQUE D'OR.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

ICKETS GARDE-PLACES DANS LES TRAINS A LONG PARCOURS

L'Administration des chemins de fer de l'Etat délivre des tickets garde-places en 1re et classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son eau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer s places à l'avance. — Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la re de formation du train ; des affiches apposées dans les gares indiquent les trains ır lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés et les gares où la délivrance ces tickets est effectuée. — Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement n droit spécial d'un franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

.es demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléone ; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le it d'un franc a été versé à la gare de départ et que le voyageur a pu présenter les es de circulation utiles (billets ou cartes).

.a location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglentaire du départ du train ; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, aison de o fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, t en cours de route lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		**ÉTRANGER**	
Le numéro..... *net*	**1.50**	Le numéro........	**1.75**
Un an.............	**25** fr.	Un an.............	**30** fr.
Six mois...........	**14** »	Six mois...........	**17** »
Trois mois..........	**8** »	Trois mois.........	**10** »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.